Astérix et la grande épopée des Gaulois GEO HISTOIRE

NUMÉRO EXCEPTIONNEL !

GEO HISTOIRE

OCTOBRE-NOVEMBRE 2013

N° 11

ALÉSIA, GERGOVIE… LES LIEUX MYTHIQUES DE LA GAULE

CÉSAR, UN STRATÈGE GÉNIAL MAIS IMPITOYABLE

PANORAMIX, OBÉLIX… CES HÉROS ONT-ILS VRAIMENT EXISTÉ ?

SOCIETÉ : DES BARBARES TRÈS CIVILISÉS

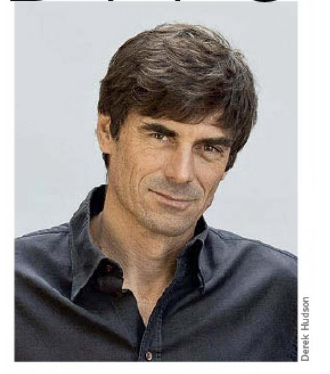


AVEC Astérix®

REVIVEZ LA GRANDE ÉPOPÉE DES GAULOIS !

EN POSTER NOTRE PAYS AU TEMPS DES ROMAINS

ET AUSSI 17 JUIN 1953 : LE JOUR OÙ LE MONDE COMMUNISTE TREMBLA


Derek Hudson

Ils n'étaient pas si fous, ces Gaulois...

Ave César, ceux qui vont rire te saluent. Le 24 octobre paraîtra le 35e album d'«Astérix», qui ira cette fois chez les Pictes, une confédération de tribus installées au nord de l'île de Bretagne (aujourd'hui l'Ecosse) aux temps des Romains. Nouvelles aventures, nouvelles bagarres, nouveaux traits d'humour... L'un des pères du héros, Uderzo, a choisi ses héritiers, un dessinateur et un scénariste, pour continuer ainsi de faire vivre la joyeuse bande du moustachu invincible et du gros qui ne veut pas qu'on dise qu'il l'est.

Voilà un événement dans le monde de la bande dessinée, et une option stratégique différente de celle prise par Hergé, le père de Tintin, qui ne souhaitait pas que son héros lui «survive». GEO, qui a connu bien des succès au travers de ses aventures avec la bande dessinée («Le monde de Tintin» en 2000 et 2012, «Corto Maltese» en 2001) a voulu célébrer cette renaissance. Notre magazine GEO-Voyage vous présentera dans un mois «Les Mondes d'Astérix». Avant lui, GEOHistoire vous fait redécouvrir, dans ce numéro, la Gaule au temps d'Astérix.

GEOHistoire, GEOHistorix ? Au sein de la rédaction, la question est souvent revenue : Astérix dit-il la vérité ? Est-il un fieffé menteur ou un conteur fidèle à l'Histoire ? Jusqu'où ses aventures se nourrissent-elles des faits avérés et quand s'en détournent-elles ? Nos journalistes – et parmi eux un «Astérixophile» passionné, Cyril Guinet – ont épluché les 34 albums de la collection et ont confronté leur lecture aux travaux des historiens. Coup de chance, l'archéologie est, depuis une quarantaine d'années, en plein renouveau.

Et les surprises abondent. Non, les Gaulois n'étaient pas qu'une bande de joyeux ripailleurs chevelus, ils avaient bâti des institutions inspirées du modèle grec, et leurs femmes dirigeaient la cité en l'absence des guerriers. Non, les Romains n'étaient pas si «fous», César était un chef de guerre inspiré (et cruel) et encerclait bien ses ennemis, comme dessiné par Uderzo. Oui, Cléopâtre et lui ont eu un petit Césarion, comme indiqué dans «Le Fils d'Astérix», page 47. Non, Obélix n'a pas pu avoir de chien, car à l'époque, ces animaux-là finissaient dans les marmites... Et non, définitivement non, nos «ancêtres» n'étaient pas (seulement) les Gaulois.

Ainsi donc, Astérix, tour à tour anachronique et parodique, a marqué l'histoire culturelle de France et continue d'imprégner nos esprits. Combien de fois notre pays est-il encore ramené à sa pathologie favorite, le «syndrome du village gaulois», cette maladie qui lui fait se dresser, de préférence seul, contre les avatars des armées romaines, à savoir aujourd'hui, les multinationales anonymes, le cinéma hollywoodien, ou la «finance internationale»? Combien de fois nos réflexes gaulois nous font-ils rêver à un druide sage et paternel, président de la République de préférence, qui déploierait une «boîte à outils» miracle, version moderne de la potion magique ? Mais notre Astérix chéri, chauviniste et franchouillard, est aussi cet enfant têtu qui sait rester lui-même face à l'ennemi et l'adversité, incorruptible pourfendeur des dictatures, aventurier attaché à son village, mais partant explorer le monde. Il est ainsi une grande figure de notre histoire et de notre géographie. A ce titre, il était temps qu'il recueille les honneurs de GEO. ■

ERIC MEYER, RÉDACTEUR EN CHEF

«Astérix et la rentrée gauloise», page 5.

6

Yvon Boëlle



50

De Agostini / Leemage



20

Jean-Paul Dumontier / La Collection



86

Josse / Leemage



67



100

Roger Picherie / Paris Match / Scoop

SOMMAIRE



Nos remerciements à :
Editions Albert René, Florence Richaud, Charline Bénard, Yves Lelièvre et le Studio 56.



Abonnement :
Ce numéro comporte une carte abonnement jetée dans le magazine (kiosques en Suisse), une carte abonnement jetée dans le magazine (kiosques en Belgique), deux cartes abonnement jetées dans le magazine (abonnés et kiosques en France métropolitaine) et un encart éditions Atlas (sur une sélection régionale).



DANS LES PAS D'ASTÉRIX ET OBÉLIX

Villes, sites de batailles, lieux sacrés… Le temps a effacé toutes les traces de la Gaule. Toutes ? Non : ça et là, de précieux vestiges enflamment encore notre imaginaire. Visite avec nos deux héros.

PAR VOLKER SAUX

Astérix et Obélix dans la forêt, quoi de plus normal ? Mais, à l'époque gauloise, la végétation ne couvrait pas les hauteurs de Huelgoat, dans le Finistère. Cette zone accueillait le camp d'Artus, un important oppidum de la Gaule armoricaine, dont on devine encore les remparts.

«La Serpe d'or», page 13.

Yvon Boëlle



«Le Bouclier arverne», page 16.

GERGOVIE LE FIER BASTION DES ARVERNES

Au sud de Clermont-Ferrand, ce plateau domine la plaine de la Limagne. Ici, une seule chose n'a pas changé depuis 2 000 ans : la vue sur les volcans d'Auvergne, dont le Puy de Dôme (à gauche, dans les nuages). Pour le reste, il ne subsiste à Gergovie que des vestiges rabotés de l'oppidum où les troupes de Vercingétorix, chef du peuple des Arvernes, résistèrent aux légions de César. C'était en 52 avant J.-C., quelques mois avant la déroute d'Alésia. La localisation de la bataille de Gergovie sur ce site, avancée dès le XVIe siècle, a été attestée par de nombreuses fouilles. Certains chercheurs l'ont pourtant contestée, préférant situer l'oppidum sur une butte au nord de Clermont. Dans «Le Bouclier arverne», Goscinny et Uderzo ne tranchent pas : leur Gergovie est juste auvergnate, et on y parle avec «l'acchent».

Richard Damoret / Réa

Ces murs de pierre sous la garrigue dessinaient les rues de l'oppidum de Nages (ou des Castels), une place forte plantée sur une colline à 15 km à l'ouest de Nemausus, l'ancienne Nîmes. Le lieu fut investi au IIIe siècle avant J.-C. par les Volques Arécomiques, un peuple venu du centre de l'Europe. Ils y bâtirent une petite cité ramassée, avec plan de rues au cordeau et remparts flanqués de tours monumentales – bien loin du village gaulois avec ses huttes éparses et sa frêle palissade que les lecteurs d'«Astérix» connaissent bien. L'oppidum de Nages, plutôt bien conservé, est emblématique de cette Gaule du Sud qui entra tôt en contact avec les peuples «civilisés» de la Méditerranée, des Grecs établis à Marseille jusqu'aux Romains qui fondèrent Narbonne. La place forte gauloise était à mi-chemin entre ces deux cités.



OPPIDUM DE NAGES UNE VILLE CACHÉE SOUS LA GARRIGUE

«Astérix le Gaulois», page 38.

Olivier Querette / Ektadoc



«La Zizanie», page 27.

BIBRACTE CETTE PLACE FORTE DOMINAIT LE MORVAN

Des remparts de Bibracte, le peuple des Eduens embrassait du regard son territoire, qui recouvrait une bonne part de la Bourgogne. Il y contemplait peut-être déjà la brume matinale baignant le sud du massif du Morvan. L'oppidum de Bibracte, édifié à la fin du IIe siècle avant J.-C. sur les hauteurs du mont Beuvray, à 800 m d'altitude, était la capitale des Eduens. Ses 5 000 à 10 000 habitants étaient protégés par des remparts de pierre, de bois et de terre bien plus épais que celui qu'escaladent Ordralfabétix et Cétautomatix ci-dessus, dans «La Zizanie». En - 52, c'est à Bibracte que Vercingétorix fut fait chef de la coalition gauloise, puis que César rédigea ses «Commentaires sur la guerre des Gaules». Redécouvert au XIXe siècle, ce site envoûtant est aujourd'hui un haut-lieu archéologique.

A. Mallier / Bibracte



LA FORÊT DES CARNUTES LE BOIS SECRET DES DRUIDES

Les lecteurs d'«Astérix» connaissent bien la forêt des Carnutes, où Panoramix et ses confrères se disputent tous les ans le «menhir d'or», le trophée du meilleur druide. Cet épisode n'est pas purement imaginaire : une réunion annuelle des druides de toute la Gaule «dans un lieu consacré du pays des Carnutes» est effectivement mentionnée dans des écrits antiques. Ce pays, qui porte le nom d'un peuple gaulois, correspond à peu près à la Beauce actuelle, entre Chartres et Orléans. Mais le lieu précis de la réunion est inconnu. Quant au «menhir d'or», c'est bien sûr une invention de Goscinny. En réalité, les druides se retrouvaient pour régler des questions politiques, juridiques et spirituelles.

«La Serpe d'or», page 6.

Hellio-Van Ingen

LOSTMARC'H UN OPPI DUM NATUREL SUR L'OCÉAN

Si le village d'Astérix et Obélix est bien situé sur la côte bretonne, alors les deux héros faisaient peut-être partie du peuple des Osismes, qui occupait le Finistère et une partie des Côtes-d'Armor. En cas d'attaque, les Osismes pouvaient se retrancher dans des sites comme celui-ci : une pointe coupée de la terre ferme par deux levées de terre, probablement surmontées jadis de palissades. La pointe de Lostmarc'h, au sud de la presqu'île de Crozon (on aperçoit le sémaphore du cap de la Chèvre), est l'un de ces oppidums semi-naturels appelés «éperons barrés», dont il existe d'autres exemples en Bretagne. La zone fut fréquentée bien avant les Gaulois, dès le néolithique, dont subsiste un immense menhir dressé face à l'Atlantique. Il fait aujourd'hui la joie des promeneurs.



«Astérix et les Normands», page 11.

Jean-Yves Guillaume



ALÉSIA SUR CETTE BUTTE, L'ULTIME BATAILLE

Cette butte déboisée à gauche de la photo, au cœur du pays bourguignon de l'Auxois, est notée sur les cartes IGN comme «site présumé d'Alésia». Présumé ? Oui, car avec Alésia, mieux vaut être prudent. Comme l'insinue Abraracourcix dans «Le Bouclier arverne», la localisation de l'oppidum où Vercingétorix se rendit à César a suscité depuis le XIXe siècle d'intenses polémiques. Une dizaine d'autres emplacements que celui-ci ont été avancés, dont certains continuent d'avoir leurs défenseurs, notamment dans le Jura. Malgré tout, le site d'Alise-Sainte-Reine (le village lové ici dans la colline) a toujours gardé l'avantage. Il fut gratifié dès Napoléon III d'une statue géante de Vercingétorix, et fait aujourd'hui l'objet d'un consensus chez les scientifiques.

«Le Bouclier arverne», page 12.

René Goguey



Des barbares très civilisés

Des institutions démocratiques inspirées du modèle grec, un habitat organisé de manière originale, des femmes actives et indépendantes à faire pâlir d'envie les Romaines... Le vrai visage de la Gaule réserve bien des surprises.

PAR JEAN-LOUIS BRUNAUX

Une alliance politique
Cette gravure de 1875 illustre l'union des peuples de Gaule face à César. En réalité, leur entente existait déjà depuis plusieurs siècles.

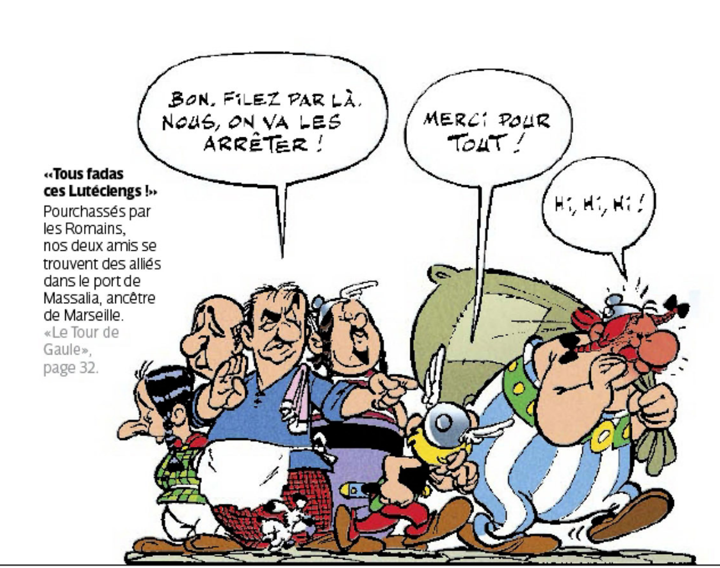
ORIGINES

Marseille, creuset de la nation gauloise

Dès le Xe siècle avant notre ère, des commerçants et des voyageurs, venus des lointains rivages d'Asie mineure, avaient sans doute abordé la côte méditerranéenne de la Gaule. C'étaient les Phéniciens, les Rhodiens, puis les Ioniens, attirés par l'étain et peut-être par d'autres métaux précieux. Mais ils n'avaient pu s'y installer. La population indigène était nombreuse, belliqueuse et méfiante. Elle était quasiment inconnue du reste du monde. Les Grecs ne la mentionnaient pas dans leurs archives et dans leurs premiers traités de géographie...

Le trafic entre les habitants de la Gaule et les peuples méditerranéens devint vite intense, comme le montrent les fouilles récentes d'habitats de la région de Montpellier : des céramiques étrusques et grecques y sont retrouvées dans des quantités significatives. Puis, au début du VIIe siècle avant J.-C., la situation de ces peuples commerçants et de leurs correspondants barbares changea brutalement. Comme les Phéniciens monopolisèrent les abondantes mines d'étain d'Espagne à leurs profits, les Grecs durent se tourner vers de nouvelles sources d'approvisionnement de ce métal, indispensable à la fabrication du bronze. Or, à la même époque, les Phocéens, ces Grecs installés sur le rivage de l'actuelle Turquie, furent chassés par les Perses. Forcés de s'exiler, ils explorèrent la Gaule pour y trouver de l'étain, et obtinrent des autochtones de la côte orientale de l'embouchure du Rhône la permission d'y fonder une colonie.

L'événement connut un fort retentissement dans le monde antique. Il fit l'objet d'une légende, racontée par Trogue Pompée, auteur latin originaire du sud de la Gaule. Elle fut évoquée, avant lui, par Aristote lui-même ! Suivant cette légende, Prôtis (le «Premier»), chef des Phocéens, fit accoster son navire à l'emplacement de la future Massalia le jour même où les habitants du lieu, les Ségobriges, mariaient Gyptis, la fille de leur roi. Un banquet avait été organisé auquel étaient conviés les prétendants de la princesse. Selon la coutume gauloise d'alors, c'est la future épouse qui choisissait son mari. Quand Gyptis vit Prôtis, c'est à lui qu'elle tendit une coupe d'eau, geste par lequel on désignait l'heureux élu. Son père, le roi Nannus, donna pour dot à sa fille la terre sur laquelle allait s'élever la nouvelle cité, Massalia.



«Tous fadas ces Lutéciengs !» Pourchassés par les Romains, nos deux amis se trouvent des alliés dans le port de Massalia, ancêtre de Marseille. «Le Tour de Gaule», page 32.

Les Gaulois surent profiter de l'expérience et du savoir des Grecs

La légende illustre parfaitement l'accord entre indigènes et étrangers qui a présidé la naissance de la colonie. Une alliance familiale a pu le concrétiser, comme il était d'usage dans l'Antiquité. Il est sûr, en tout cas, que ce premier épisode inaugura une coexistence pacifique de près de six siècles – même si elle se teinta parfois de méfiance réciproque – entre les deux communautés. Mais Massalia ne fut pas une tête de pont pour les Grecs. Ils ne souhaitaient pas envahir la Gaule. D'autant que les populations gauloises n'entendaient pas se laisser dominer par des étrangers venus commercer chez elles.

Depuis quelques siècles, elles avaient appris à s'entendre avec les aventuriers qui se hasardaient sur leurs rivages. Elles savaient qu'elles avaient beaucoup à recevoir d'eux mais aussi à apprendre, si elles gardaient le contrôle des transactions. Les Gaulois avaient d'irremplaçables services à offrir aux Grecs : la recherche de richesses dans les lointains territoires septentrionaux où aucun Méditerranéen ne s'était aventuré. Ainsi convoyaient-ils de l'étain depuis les mines du Massif central, de l'ambre de la Baltique... En retour, les Grecs, et particulièrement les Phocéens qui allaient



Jean Bernard/Leemage/Musée des Beaux-Arts/palais Longchamps

Une cité cosmopolite
Au Vᵉ siècle, la colonie phocéenne de Massalia accueillait Grecs, Latins et Gaulois (ci-dessus, un tableau de Puvis de Chavanne).

prendre le nom de Massaliotes, leur concédaient une part des marchandises.

Cependant, les plus grands bénéfices que les Gaulois allaient recevoir d'eux étaient de nature immatérielle. Pour que leurs partenaires puissent établir, jusqu'au cœur de la Gaule et même au-delà, des contacts avec des peuples reculés et souvent sauvages, les Phocéens leur apprirent les techniques de la négociation. Ils les initièrent aussi à l'art des conventions, des traités : tout ce qui favorisait l'association entre les peuples. C'était le seul moyen de créer de véritables routes à longue distance, propres à recevoir un trafic régulier et sécurisé. Les Gaulois se familiarisèrent également auprès des Phocéens à la conception du partage des bénéfices et à l'établissement des taxes. Enfin, les Grecs ne parlant pas les langues barbares, ce sont les Gaulois qui apprirent le grec. Les druides, versés dans les disciplines intellectuelles (astronomie, sciences de la nature, éthique, théologie, etc.) purent ainsi approfondir leur philosophie et confronter leurs connaissances avec celles des pythagoriciens, ces disciples du philosophe et mathématicien grec Pythagore.

Dès que sa construction fut achevée, au Vᵉ siècle avant J.-C., Massalia s'ouvrit aux Gaulois. On y parlait trois langues : le grec, le latin et le gaulois. Elle abritait plusieurs dizaines de milliers d'habitants, des citoyens représentés par 600 sénateurs, mais aussi des esclaves et des étrangers. La colonie phocéenne avait reproduit par ses bâtiments publics et ses sanctuaires l'aspect de la métropole, Phocée, qu'elle avait dû abandonner. Ses écoles étaient réputées et les enfants des nobles familles gauloises y étaient envoyés. L'auteur latin Trogue Pompée écrivit avec quelque orgueil mais non sans justesse : «Les Phocéens adoucirent la barbarie des Gaulois. [...] Tels furent les progrès des hommes et des choses, qu'il semblait non que la Grèce eût passé dans la Gaule, mais que la Gaule elle-même se fût transportée dans la Grèce.»

La Gaule, en effet, grâce à cette colonie qui deviendra Marseille, développa au cours des cinq siècles qui précédèrent notre ère, une civilisation semi-hellène. Elle fut un vaste corridor entre le monde méditerranéen dominé par les Grecs et l'Europe barbare. ■

POLITIQUE

Une fédération inattendue de peuples libres

Dans le récit de sa conquête, «La Guerre des Gaules», César livre des informations précieuses sur les Gaulois, leurs mœurs et leur vie politique. Il cite une soixantaine de peuples dont beaucoup nous ont laissé en héritage un nom de région ou de ville : ainsi les Parisii qu'on retrouve dans celui de notre capitale ; les Ambiens dans celui d'Amiens ; les Petrocorii qui ont donné Périgueux ; les Arvernes dont l'Auvergne actuelle constituait le territoire. Face à l'envahisseur romain, ces peuples paraissent avoir fait preuve d'autonomie : parfois, ils traitaient directement avec lui, parfois ils s'associaient entre eux pour lui résister.

Mais à travers le récit de César, on perçoit qu'au début du Ier siècle avant notre ère, la Gaule connaissait déjà une vie politique complexe. Significativement, le général romain parle de «cités» pour qualifier les peuples gaulois. De fait, ces peuples, qui disposaient d'un territoire grand comme un ou deux de nos départements, présentaient un air de famille avec les cités grecques et celles d'Italie. Comme elles, ils administraient eux-mêmes leur territoire et disposaient de leur propre armée. Chez les Gaulois, la citoyenneté avait déjà le sens que nous lui connaissons : le citoyen était membre à part entière de la communauté, envers laquelle il avait des devoirs mais aussi des droits. Les citoyens étaient soumis à un impôt calculé sur leur richesse et devaient participer à des campagnes militaires longues et répétées. Satisfaire ces deux obligations les autorisait à contribuer directement à la vie politique : ils pouvaient élire leurs représentants aux assemblées ou se présenter eux-mêmes à des fonctions électives.

La plupart des cités disposaient de deux assemblées politiques. Le sénat était apparu le premier. A la haute époque où subsistaient encore des princes ou des sortes de rois (dans la première moitié du premier millénaire avant notre ère), il avait mission de conseiller ces derniers. Il était composé des membres des vieilles familles patriciennes. Mais très tôt, au moins dès le IVe siècle avant notre ère, le sénat avait été concurrencé par une assemblée civique, formée de députés élus par les citoyens. Cette dernière n'avait cessé d'accroître ses pouvoirs : elle votait les lois et désignait chaque année les deux plus hauts responsables de la cité : le magistrat chargé de l'administration générale et un stratège, préposé aux affaires militaires. Ces deux principaux responsables politiques de la cité font évidemment songer aux consuls et aux proconsuls de Rome, pareillement nommés pour une année seulement.

Epris de liberté, ils rejetaient toute forme de tyrannie

Dans les cités qui ont connu la royauté, les rois étaient d'une autre nature que ceux auxquels nous pensons habituellement et qui ont marqué l'Histoire de France. Issus de grandes familles nobles, ils étaient désignés par leurs pairs pour être leur chef et étaient privés du droit de fonder une dynastie. Chaque fois que l'un tenta de le faire, il fut renversé. Au cours des deux derniers siècles de leur indépendance, les Gaulois refusaient l'idée même de royauté. Le peuple arverne mit ainsi à mort Celtillos, père de Vercingétorix, au Ier siècle avant J.-C., car il était suspecté de vouloir rétablir la monarchie. La vigilance envers la tyrannie était d'ailleurs très grande : les fonctions de magistrat et de stratège étaient soigneusement encadrées par une réglementation draconienne et contrôlées par les assemblées. Ainsi, en 60 avant notre ère, Orgétorix, magistrat des Helvètes, soupçonné d'avoir fomenté un complot pour s'emparer du pouvoir, fut traîné, chargé de chaînes, devant un tribunal et n'eut d'autre issue que le suicide.

La politique passionnait les Gaulois, parce qu'elle était, sur le terrain de la cité, l'extension du domaine de la guerre. Les premiers citoyens avaient été, aux VIIe et VIe siècles avant J.-C., les nobles qui pouvaient s'armer et participer aux combats, alors de faible envergure. Ces aristocrates tenaient entre eux des conseils militaires. Puis, la guerre s'étant généralisée, il fallut faire appel à un recrutement plus large. Nobles et simples citoyens se côtoyèrent alors au sein des assemblées martiales. Ils se retrouvèrent ensuite dans les assemblées civiques, qui en étaient la continuation en temps de paix.

Aux VIe et Ve siècles avant J.-C., ceux qui avaient risqué leur vie au combat occupaient le devant de la scène politique. Leurs victoires – attestées par les têtes coupées de leurs victimes –, les autorisaient à revendiquer des fonctions majeures, même s'ils n'étaient pas nobles. Encore leur fallait-il rappeler constamment leurs hauts faits car, en l'absence d'écriture et donc d'histoire officielle et d'archives, ceux-ci n'étaient consignés nulle part. Pour symboliser leur rang dans la cité, les combattants qui s'étaient illustrés exigeaient donc des places d'honneur dans toutes les célébrations politiques, sociales et religieuses. Il leur fallait aussi des poètes célébrant leur gloire, au cours de ces cérémonies ou dans toutes les assemblées. Les bardes s'acquittaient de cette tâche : accompagnés d'une lyre, ils chantaient les louanges de leur champion ou, au contraire, moquaient, dans leurs vers, la réputation d'un adversaire politique. Mais les aspirants aux plus hautes charges devaient surtout compter sur eux-mêmes. Il leur fallait par leurs propres discours convaincre leurs électeurs. Le célèbre censeur romain Caton écrit que presque partout en Gaule, «on cultive deux choses très activement : l'art militaire et l'habileté oratoire». Et il est vrai que les Gaulois ont eu très tôt auprès des Grecs la réputation d'hommes adorant se lancer dans de grands discours d'une voix théâtrale.

L'espace politique gaulois était reconnu par les peuples voisins

Les campagnes électorales étaient donc fort animées. Comme à Rome, elles reposaient beaucoup sur le clientélisme. Les plus riches offraient à leurs électeurs des banquets fastueux qui pouvaient durer plusieurs jours. L'Arverne Luern, vers 150 avant notre ère, parcourait même la campagne sur un char, raconte l'historien grec Poseidonios d'Apamée. Il jetait de l'or à tous les hommes qu'il rencontrait. Un barde qui n'avait pu assister au banquet qu'il avait offert, •••

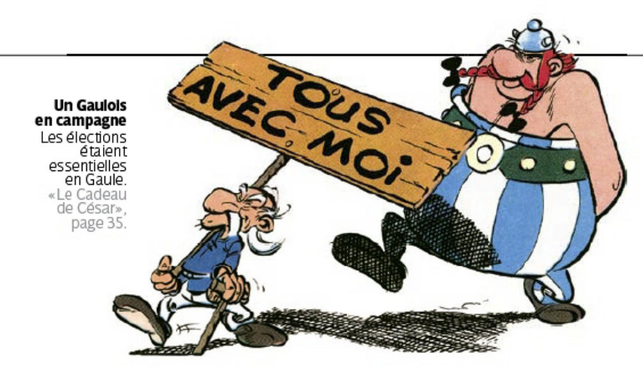




Auguste Racinet/Adoc Photos



Une étonnante panoplie
Astérix peut bien être perplexe. La représentation du guerrier gaulois au XIXe siècle fut souvent fantaisiste.



Un Gaulois en campagne Les élections étaient essentielles en Gaule. «Le Cadeau de César», page 35.

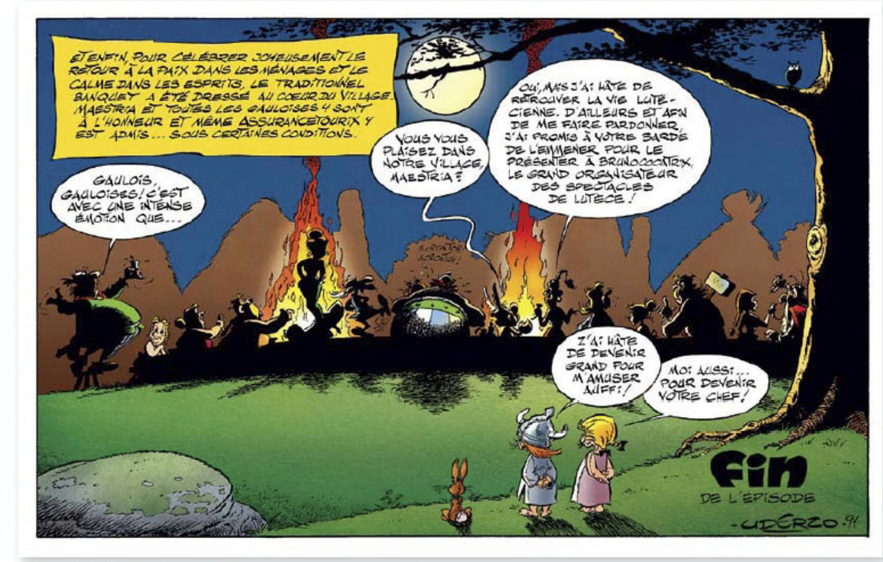
●●● courut derrière son char, chantant sa gloire. Une bourse remplie de pièces d'or récompensa ses efforts…

Pour autant, les cités ne jouissaient que d'une autonomie partielle. Au-dessus d'elles, plusieurs instances nationales les rassemblaient dans un même pays, la Gaule, dont les frontières étaient fermement matérialisées : les Alpes, la Méditerranée, les Pyrénées, l'océan Atlantique, la Manche et le Rhin sur toute sa longueur. Ce pays, que les druides semblent avoir dessiné et dont ils avaient très exactement calculé le centre géométrique (dans la forêt des Carnutes, près d'Orléans), était connu et reconnu par leurs voisins. Mais ce territoire était surtout un espace politique après avoir été, grâce au commerce phocéen, une immense zone de marché.

Dans les échanges avec les Grecs, chacun des plus puissants peuples de la Gaule avait cherché à obtenir la suprématie. Et, très tôt, cette concurrence, néfaste pour tous, avait été résolue par le système de la clientèle : il fallait un peuple-patron, reconnu par ses peuples-clients. En contrepartie de cette reconnaissance, il les défendrait contre les menaces. Les Gaulois prirent ainsi l'habitude, chaque année, de désigner par une élection nationale le peuple qui les dirigerait. Ils envoyaient des députés dans un «Conseil de toute la Gaule», qui se tenait probablement dans la forêt des Carnutes, en un lieu sacré considéré comme l'ombilic de la Gaule.

Une deuxième institution «nationale» était liée à ce Conseil. Il s'agit, toujours dans le même lieu, d'une assemblée, également annuelle, où se présentaient les druides de toute la Gaule. Ces derniers devaient s'y retrouver pour régler des problèmes purement intellectuels (avancement des différentes disciplines scientifiques, questions de philosophie et de théologie). Mais ils y accomplissaient une autre fonction de la plus haute importance : le règlement des questions judiciaires. Tous les hommes, mais surtout toutes les cités qui avaient entre elles des différends (de frontières, de partage des taxes et des douanes, par exemple) venaient soumettre leur cas à ces sages, considérés comme «les plus justes des hommes», et s'engageaient, à l'avance, à se soumettre à leur décision. Ainsi les Gaulois bénéficiaient d'une justice, séparée du pouvoir politique et supérieure à lui. Dès la Renaissance, les philosophes et les hommes politiques qui ont découvert, à travers l'œuvre de César, cette forme de justice, n'ont cessé d'être fascinés par sa singularité admirable.

La Gaule, dans les derniers siècles de son indépendance, présente donc un système politique tout à fait original, unique même dans le monde antique. Beaucoup d'institutions sont comparables à celles des Romains ou même des Grecs, mais les Gaulois ont réussi à établir, plus tôt que leurs brillants voisins, un véritable fédéralisme entre des peuples, pourtant fort divers par leurs origines et leurs activités économiques. ■



Clientélisme électoral Pour s'attirer les faveurs des votants, les aspirants au pouvoir offraient souvent des banquets.

«La Rose et le Glaive», page 48.

HABITAT

De la ferme monumentale à la citadelle

La Gaule présentait des conditions géographiques exceptionnellement favorables. Ses habitants ont su en tirer profit. Ses multiples richesses naturelles (minerais d'or, d'argent, de fer, d'étain et de cuivre, terres propres à l'agriculture, voies de communication variées, reliefs peu hostiles) ont incité les peuples qui se la partageaient à l'exploiter intégralement. Contrairement à la Grèce, où chaque cité était avant tout un centre urbain et industrieux entouré d'une région nourricière et, au-delà, de terres délaissées, en Gaule, la notion de capitale du territoire n'existait pas. Les hommes exerçaient leurs pouvoirs politique et économique sur l'ensemble de leurs terres. Les confins y étaient même valorisés : il fallait défendre les frontières, veiller sur le trafic de voies souvent partagées par deux peuples voisins.

Ils ne vivaient pas regroupés en agglomération

Les Gaulois ne connaissaient pas l'urbanité au sens sociologique du terme, c'est-à-dire cette aptitude à vivre assemblés en une même agglomération, à y faire de la politique, à y honorer leurs dieux et à profiter d'aménagements pour les loisirs (lieux de spectacle et de bains). Ils vivaient sur leurs terres, avec leur clientèle (leurs associés ou protégés, qui constituaient une sorte de famille élargie), entourés de leurs troupeaux. Un peu à la façon des héros d'Homère.

L'habitat était donc majoritairement rural et dispersé sur toute la surface du territoire. Dès le IIIe siècle avant J.-C., celui-ci était intensément déboisé (autant que l'est actuellement la France). Les villages y étaient rares; ils constituaient généralement l'héritage de petites communautés anciennes (lors des premiers siècles du Ier millénaire avant notre ère) qui avaient vécu groupées sous l'autorité d'un chef. Prédominaient plutôt des exploitations agricoles isolées et situées chacune au milieu d'un domaine. Les propriétaires terriens cultivaient leurs propres champs et élevaient leur bétail, mais pouvaient également confier l'exploitation d'une partie •••



Selva/Leemage

Le fantasme des huttes
Contrairement à ce qu'évoquent les gravures du XIXe siècle, les villages étaient quasi inexistants (ici, celui des Parisii, tiré de l'ouvrage, «Paris à travers les siècles»).

••• de leurs terres agricoles à des clients en échange d'un loyer.

Les fermes gauloises étaient assez variées par la taille et la qualité de leurs aménagements. Certaines présentaient d'indéniables caractères aristocratiques. Parmi ces dernières, les plus riches disposaient d'agencements quasi défensifs : fossés profonds bordés de talus élevés, eux-mêmes surmontés d'une palissade. Il s'agissait presque de châteaux forts. L'exemple le plus caractéristique a été découvert à Paule (Côtes-d'Armor). On y a également mis au jour un important mobilier (céramiques, outils, amphores italiques).

Les villas dites «gallo-romaines» s'avèrent en réalité gauloises

Quelle que soit leur taille, ces fermes avaient la particularité d'être toujours insérées dans un réseau d'enclos emboîtés. Les constructions (maisons, clôtures, porches, granges) édifiées en bois et en terre étaient monumentales et disposées en plusieurs cours de grande surface. Ce modèle est resté intact au cours des premiers siècles de notre ère : il caractérise ces villas qu'on a dites «gallo-romaines»... mais dont on découvre aujourd'hui l'origine gauloise. Au centre, la maison du maître se trouvait dans une cour au plan souvent géométrique où figuraient des bâtiments secondaires, remises de matériel agricole, écuries, granges, greniers en forme de petites tours carrées, silos enterrés, mais aussi des ateliers destinés, entre autres, à l'artisanat du fer. Elle était entourée par des enclos plus vastes, réservés au bétail et aux productions potagères. La ferme constituait ainsi une véritable exploitation agricole autonome pouvant faire vivre et travailler plusieurs dizaines de personnes : la famille du maître, quelques clients, des travailleurs agricoles libres et les équivalents de serfs (malheureux ne possédant rien d'autre que leur force de travail). La superficie des domaines, si l'on en juge d'après celle des villas qui leur ont succédé à l'époque romaine, variait entre quelques dizaines et quelques centaines d'hectares, voire beaucoup plus.

Les maîtres de ces fermes étaient-ils des propriétaires au plein sens du terme ? Ou avaient-ils acquis de l'Etat un droit d'usage qui, par la suite, ne leur était plus contesté ? La seconde réponse est probablement la bonne. Ce droit devait être de deux sortes : celui des familles patriciennes dont les titres remontaient loin dans le temps et celui d'hommes dont on avait récompensé les prouesses guerrières par des attributions de lots. Le territoire du peuple appartenait en effet, dans sa globalité, à l'Etat, qui en avait cédé des parcelles. Et il devait exister des zones franches sur lesquelles des citoyens sans richesse pouvaient vivre et travailler à leur guise.

C'est dans ces zones que se sont développées des agglomérations d'un nouveau type. Leur implantation a été motivée par tel ou tel environnement favorable : proximité de ressources naturelles (minerais, bois pour le charbon) ou présence d'une voie commerciale importante, voire même d'un carrefour. Artisans et commerçants se sont installés là pour y mener leurs activités – fabrication d'objets en fer, poteries, échanges de produits. Ces hommes habitaient évidemment sur place, à proximité de leur atelier, et des agglomérations plus ou moins grandes sont nées. Certaines sont connues par la littérature historique. C'est le cas de Cabillonum (actuelle Chalon-sur-Saône) que mentionne le géographe grec Strabon, et qui est devenue, un siècle avant la conquête romaine, la capitale économique des Eduens. D'autres ont été révélées par les fouilles, tel Bragny, important centre métallurgique devenu également une sorte d'«emporium» (port).

Les oppidums étaient des citadelles destinées à protéger les habitants

Un autre type d'habitat gaulois est largement évoqué ces dernières décennies, l'«oppidum». Ce mot latin désigne un lieu fortifié, généralement situé en hauteur mais parfois en plaine (sa défense pouvant être constituée de remparts et de fossés ou d'un méandre de rivière). On a voulu y voir une forme de ville gauloise. Mais les nombreuses fouilles effectuées sur ces sites, notamment au mont Beuvray (ancienne Bibracte) indiquent que leur occupation est tardive et que les caractères authentiquement urbains (installations collectives, programme architectural) n'y apparaissent qu'au moment de la conquête romaine et surtout immédiatement après. Aussi faut-il plutôt reconnaître dans la plupart de ces lieux des citadelles. C'est d'ailleurs par ce terme que Strabon qualifie Bibracte. De telles fortifications, dont bon nombre avait connu une première occupation et des premiers aménagements à l'âge du bronze, reprirent du service entre -120 et -100, lors de la terrible invasion des Cimbres et des Teutons, peuples venus du Nord qui ravagèrent une grande partie du pays et obligèrent les populations à se réfugier sur les hauteurs. En l'absence de véritables villes qui pouvaient les accueillir, les lieux de rassemblement politique, religieux et social se répartissaient sur l'ensemble du territoire. Ils permettaient à des populations extrêmement disséminées de se regrouper régulièrement et de garder entre elles une très forte cohésion.



Une ferme monumentale Le domaine ici reconstitué se situe à Paule (Côtes-d'Armor). Découvert en 1988, il révèle la présence d'une résidence aristocratique probablement occupée depuis le V[e] siècle avant J.-C. et abandonnée au moment de l'occupation romaine. Outre l'habitation principale, l'enceinte abritait des écuries, une grange et des entrepôts.

DES LIEUX DE RASSEMBLEMENT RELIGIEUX ET POLITIQUES ÉTAIENT DISSÉMINÉS SUR TOUT LE TERRITOIRE

Les cités (voir plus haut «Une fédération inattendue de peuples libres»), en tant qu'unités politiques et administratives, étaient subdivisées en plusieurs «pagus», sortes de cantons, disposant d'une certaine autonomie. Une partie des élections se déroulait dans leur cadre ; chaque pagus disposait de cette manière de son propre lieu d'assemblée. Des fouilles récentes entreprises à Fesques, en Seine-Maritime, en ont révélé un exemple. Il s'agit d'une petite colline entourée d'un fossé. Le site enclos mesure une douzaine d'hectares.

Aucun citoyen ne vivait éloigné des centres de décision

Toute la population civique pouvait s'y rassembler pour des réunions communautaires, accompagnées de gigantesques banquets ; on y a retrouvé, par milliers, les restes de jeunes bovidés, ainsi que des vases servant à boire. Les druides devaient également y pratiquer la justice : à l'extérieur de l'enceinte (dans un lieu très symbolique qui exprime leur exclusion de la part de la communauté) les dépouilles d'individus mis à mort ont été découvertes au pied de leurs gibets.

Chaque pagus possédait également un, voire plusieurs sanctuaires. Les habitants y offraient à leurs dieux des victimes sacrificielles, et surtout les trophées de guerre remportés par leur armée lors de campagnes militaires. Une manière d'affirmer leur puissance face aux autres pagus de la cité. Enfin, de nombreux enclos de petite taille (une centaine de mètres de côté) paraissent avoir accueilli des banquets plus ponctuels sans caractère religieux marqué, plutôt destinés à des assemblées politiques ou peut-être corporatives.

Tous ces lieux formaient un maillage très serré du territoire qui ne laissait aucune zone éloignée des centres de décision et de pouvoir. Les citoyens devaient se déplacer à travers tout le pagus et, plus exceptionnellement à travers toute la cité, faisant de ces secteurs d'authentiques espaces politiques partagés.

Les chefs-lieux – des villes telles que Paris, Reims, Amiens, Périgueux, etc. – qui connurent un formidable développement au début de notre ère, sont donc une réelle innovation de l'administration romaine. Cependant à la fin de l'Empire, dès le V[e] siècle, le mode de vie rural des Gaulois et leurs conceptions très particulières de l'occupation du territoire et de l'habitat reparaîtront, presque inchangés. ■



D'irréductibles villageois L'habitat gaulois selon Uderzo s'inspire directement des gravures du XIX[e] siècle (voir page précédente). «Le Grand Fossé», page 5.

FEMMES

Elles dirigeaient la cité en l'absence des guerriers

Une vision anachronique
Au détriment de la réalité historique, cette représentation parternaliste reflète plutôt la famille idéale selon la morale républicaine de la fin du XIXe siècle.

Adoc-photos

La Gaule est un monde masculin… du moins en apparence. L'histoire de Gyptis (voir «Marseille, creuset de la nation gauloise), évoquée plus haut, est à cet égard révélatrice. La femme gauloise possédait de véritables pouvoirs, pas seulement symboliques ou indirects. Sa position dans la société et dans la famille était plus enviable que celle des femmes grecques et romaines.

La Gaule, avant de devenir l'immense territoire rural et artisanal que décrivent les auteurs antiques et que révèle l'archéologie, fut tout d'abord un monde de guerriers. Dès le Ve siècle av. J.-C, ses habitants étaient réputés dans toute la Méditerranée pour leur art de la guerre, au même titre que les Scythes, les Thraces ou les Ibères. Ils ne rêvaient que de conquêtes. Et, très tôt, les puissances étrusques et grecques eurent recours à leurs services de mercenaires.

Les Grecs croyaient que la répartition des taches était inversée

Tous les nobles partaient en expédition quasiment chaque année, emmenant à leurs côtés leurs proches, leurs obligés et leurs esclaves. Les cités gauloises se dépeuplaient alors d'une grande partie de leurs hommes et notamment des maîtres des exploitations rurales. Il revenait aux femmes de les remplacer dans les tâches qui ailleurs, en Grèce par exemple, étaient dévolues aux hommes. Elles prenaient part à tous les travaux agricoles, même les plus pénibles. Au point que les voyageurs grecs traversant le pays avaient le sentiment que la répartition des tâches entre les femmes et les hommes y était inversée. Ainsi, le philosophe et savant Poseidonios, qui voyagea dans le pays au cours des années - 100, rapporte y avoir vu travailler les femmes aux champs ; il eut la plus grande stupéfaction de voir que l'une d'elles, qui était enceinte, quitta un moment son travail pour mettre au monde son enfant, puis revint aussitôt prendre sa place.

L'absence répétée des chefs politiques et économiques incita aussi leurs épouses à prendre d'importantes responsabilités. Ces dernières durent diriger les grandes exploitations agricoles. Elles obtinrent ainsi une place, certes discrète mais efficace, dans les affaires publiques. On sait, par exemple, que dans le cadre d'un traité entre Hannibal et des cités gauloises, ces dernières avaient confié à un groupe de femmes la mission de juger les différends qui pouvaient naître entre les parties.

Ce sont ces participations à la vie économique et politique de la cité qui valurent aux femmes la situation relativement favorable que César, dans «La Guerre des Gaules», nous décrit. Il rapporte dans le détail quelles étaient les conditions du mariage, tout au moins chez les gens aisés. La famille de la future épouse devait, comme il était habituel, offrir à l'époux une dot. Mais, de son côté, celui-ci devait fournir une somme équivalente dont, avec la dot, il était fait un compte commun ; par la suite, les revenus de ce capital étaient régulièrement calculés. En cas de décès de l'un des époux, le survivant récupérait la part qu'il avait apportée au moment du mariage, augmentée des intérêts accumulés au cours de l'union.

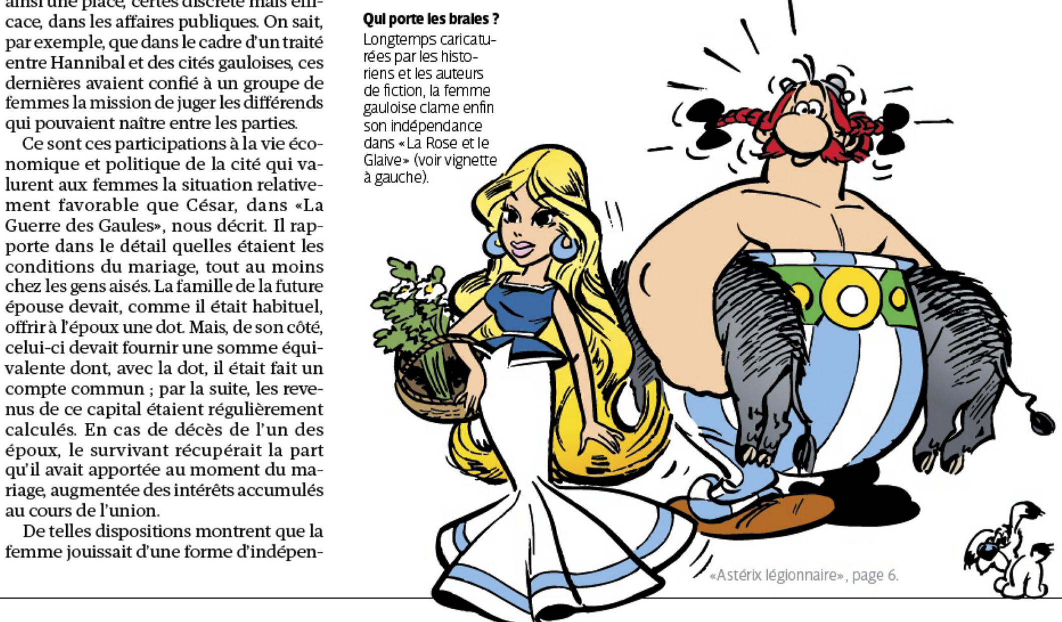
«La Rose et le Glaive», page 20.

De telles dispositions montrent que la femme jouissait d'une forme d'indépendance financière, et qu'elle bénéficiait d'une certaine reconnaissance de la part de la société. César précise cependant que le père de famille avait «droit de vie et de mort sur sa famille». Mais cette formule, qui fait écho au Pater Familias du droit romain, n'avait en fait, comme à Rome à la même époque, qu'une réalité toute théorique.

Elle était un élément essentiel de la vie sociale et politique

La mère, au sein de la famille, jouait un rôle majeur. Jusqu'à leur adolescence, c'est elle qui s'occupait de l'éducation des enfants. Sur un tout autre plan, la femme avait une importance cruciale car, via les mariages, elle était l'instrument des alliances entre grandes familles nobles, souvent même entre celles qui, jusqu'alors, avaient été ennemies. Ainsi pouvaient s'établir aussi des relations durables et fortes entre des familles appartenant à des cités différentes et parfois éloignées géographiquement. On voit une telle stratégie patrimoniale mise en œuvre, par exemple, par l'Eduen Dumnorix. César rapporte qu'il avait, «pour développer son influence, marié sa mère chez les Bituriges, à un personnage de haute noblesse et de grand pouvoir ; lui-même avait épousé une Helvète; sa sœur du côté maternel et des parentes avaient été mariées par ses soins dans d'autres cités».

Certes, cette condition féminine paraît, de nos jours, peu enviable. Mais, dans le monde antique, elle était tout sauf humiliante. La femme gauloise avait un statut défini par les lois et les traditions. Par ses qualités et son travail, elle pouvait acquérir une place de choix, de même nature que celle des femmes romaines proches de César. Elle était un acteur majeur de l'économie et, dans bien des cas, un élément essentiel de la vie sociale et politique. ■



Qui porte les braies ?
Longtemps caricaturées par les historiens et les auteurs de fiction, la femme gauloise clame enfin son indépendance dans «La Rose et le Glaive» (voir vignette à gauche).

«Astérix légionnaire», page 6.

PAR TOUTATIS !

CES HÉROS SONT BIEN RÉELS !

Le druide, le chef du village, le barde... nous avons confronté le petit monde imaginé par les auteurs de la bande dessinée à la réalité historique. Résultat : leurs personnages ne s'en sortent pas si mal !

PAR VALÉRIE KUBIAK ET CYRIL GUINET

ASTÉRIX

Un guerrier en version idéalisée

LA MARQUE DU POUVOIR

Le casque d'Astérix possède des ailes qui se dressent ou s'abaissent selon son humeur… Dans la réalité, c'étaient surtout les cavaliers qui portaient des casques, simples calottes en fer. Seuls ceux des puissants étaient richement décorés.

UN SIGNE DE NOBLESSE

Poseidonios d'Apamée, philosophe grec qui voyagea en Gaule à la fin du IIe siècle avant J.-C., remarquait que «les nobles gardent leurs joues nues, mais portent **les moustaches** longues et pendantes au point qu'elles leur couvrent la bouche». Astérix et ses amis seraient-ils donc de noble lignage ?

DES ARMES REDOUTABLES

Les glaives retrouvés lors des campagnes de fouilles sont d'une longueur moyenne de 70 cm, soit sans doute un peu plus longues que celle de notre vaillant petit Gaulois.

DES CRÉATIONS GAULOISES

La tunique d'Astérix est conforme au vêtement que portaient les Gaulois. Faite de lin, de laine ou de cuir, elle couvrait le bas des reins. Contrairement aux vêtements grecs et romains, elle comportait parfois des manches. **Les braies**, sorte de pantalon inventé par les Gaulois, étaient ajustées ou bouffantes. Elles avaient la particularité d'être resserrées aux chevilles par un lacet.

IMITÉES PAR LES ROMAINS

Même si elles ne ressemblaient pas tout à fait à celles-ci, les Gaulois portaient **des chaussures** de cuir. Sans doute jaloux de cet accessoire, les Romains l'adoptèrent à leur tour et, bons joueurs, l'appelèrent «gallicae» (de Gaule).

OBÉLIX

Un colosse sophistiqué mais authentique

UN LOISIR DE NOBLES
Avec les distributions de baffes aux Romains, **la chasse** est le passe-temps favori d'Obélix ! En réalité, elle était une activité réservée aux aristocrates. Seuls les animaux d'élevage étaient consommés : porcs, bœufs, moutons, chiens ou chevaux.

UN DÉTAIL ANACHRONIQUE
Notre héros n'aurait pas pu être livreur **de menhirs :** ces monolithes ont été taillés par des civilisations du néolithique bien antérieures à la sienne (de 4 000 à 6 000 ans avant notre ère).

DES MUSCLES MIS EN VALEUR
Obélix a **le torse nu.** Cette tenue n'avait rien d'indécent chez ces peuples qui vénéraient la beauté du corps. Les guerriers d'élite combattaient d'ailleurs à moitié dévêtus, voire complètement nus, pour impressionner leurs adversaires.

UN COMPAGNON APPÉTISSANT
Il est peu probable qu'un gourmand comme Obélix ait eu **un chien** pour animal de compagnie. Ceux qui n'étaient pas sélectionnés pour leurs aptitudes à la chasse ou à la guerre finissaient… en ragoût.

UNE COIFFURE TRÈS TRAVAILLÉE
D'après le savant Poseidonios d'Apamée, les Gaulois lavaient régulièrement **leur chevelure** à l'eau de chaux pour renforcer sa blondeur naturelle, et la teintaient parfois de roux avec une décoction au bois de hêtre.
Les tresses d'Obélix sont bel et bien authentiques ! Grecs et Romains furent surpris de la sophistication avec laquelle les Gaulois arrangeaient leurs cheveux. Ils les portaient relevés sur le sommet du crâne, avec de longues nattes asymétriques…

«Obélix et Compagnie», page 16.



«Astérix chez les Helvètes», page 28.

PETITSUIX

Un allié helvète pas si fiable

Dans «Astérix chez les Helvètes», il cache nos deux héros dans son auberge, au bord du lac de Geneva. Mais la réalité était plus contrastée. Depuis que les Helvètes s'étaient alliés aux tribus germaines en - 107, lors d'une tentative d'invasion de la Gaule, leurs relations avec les autres tribus gauloises n'étaient pas toujours cordiales. Cependant l'amitié entre peuples voisins prit finalement le pas sur la discorde, et, en - 52, 8000 Helvètes furent détachés pour combattre aux côtés de Vercingétorix.

TIFUS

Le marchand d'esclaves faisait de bonnes affaires

C'est par ces cris, «Ils sont beaux, ils sont beaux mes esclaves !» que le très prospère Tifus et ses confrères, dans «Les Lauriers de César», accueillent la foule qui se presse sur le marché aux esclaves de Rome. Jamais ce commerce ne fut aussi lucratif qu'au Ier siècle avant J.-C. Les conquêtes romaines en Afrique, en Orient et en Occident multiplièrent le nombre des prisonniers de guerre, leur principale source d'approvisionnement. César aurait vendu à lui seul un million de Gaulois en dix ans !

«Les Lauriers de César», page 14.





CÉTAUTOMATIX

Le forgeron était un artisan essentiel

Toujours à chercher des noises au barde et au poissonnier, il est souvent à l'origine des bagarres générales qui animent le village. Le reste du temps, il exerce son métier, – qui était bel et bien pratiqué dans la Gaule. Les objets qui nous sont parvenus, et notamment l'armement, témoignent du savoir-faire avec lequel les forgerons gaulois travaillaient le fer. Ils inventèrent la technique du corroyage (assemblage de métaux de diverses qualités) pour obtenir des épées à la fois souples et tranchantes, et ils confectionnèrent les premières cottes de mailles.

PANORAMIX

Le druide était beaucoup plus jeune

RENDEZ-VOUS DANS LA CLAIRIÈRE
Au cours des aventures d'Astérix, Panoramix se rend régulièrement au cœur de **la forêt des Carnutes.** C'est effectivement sur le territoire de ce peuple, dans la Beauce, que les druides tenaient leurs assises annuelles.

UN LONG APPRENTISSAGE
Les druides étaient-ils toujours aussi vieux ? Pas du tout ! Un homme devenait druide après **une formation** d'une vingtaine d'années, donc probablement vers 30 ou 40 ans.

DES FILTRES MAGIQUES
Comme Panoramix, les druides préparaient **des potions** médicinales. Elles avaient de réels effets puisque leur pouvoir guérisseur tenait autant des rituels qui accompagnaient leur préparation que des herbes qui les composaient.

UNE PLANTE SACRÉE
Principal ingrédient de la potion magique, **le gui** devait être cueilli par un druide, selon un cérémonial complexe, pour conserver ses propriétés.

LA VERTU PERSONNIFIÉE
A la manière de Panoramix, les druides étaient vêtus de longues **tuniques** blanches. Tout en évoquant la pureté de leur âme, cette couleur permettait aussi de les distinguer du reste de la population.

UN OUTIL ESSENTIEL
Accrochée en permanence à la ceinture du vieil homme, **la serpe** était indispensable à la taille du gui. De fait, cet instrument est évoqué au Iᵉʳ siècle par le naturaliste romain Pline l'Ancien, dans son «Histoire naturelle».

ABRARACOURCIX

Un leader qui pouvait être contesté

UN POUVOIR LIMITÉ
Chef de l'irréductible village, il semble l'être à vie. Or, en Gaule, **les dirigeants** étaient nommés pour une période déterminée. Pour prévenir toute tyrannie, le peuple contrôlait le pouvoir de ses représentants et la durée de leur mandat.

UNE TENUE HAUTE EN COULEUR
Chez les Gaulois, **la fantaisie** était de mise, tant dans le choix des coloris, souvent vifs, que dans les motifs. Ils raffolaient particulièrement des carreaux, des damiers et des rayures.

UNE APPELLATION CONTRÔLÉE
Dans la Gaule historique, seules quelques personnes portaient **un patronyme** finissant par le mot «rix», qui signifiait «roi». Il s'agissait de surnoms destinés à glorifier leurs qualités physiques ou morales. Vercingétorix, par exemple, était le «roi suprême des guerriers».

UN BIJOU EMBLÉMATIQUE
Les plus valeureux guerriers portaient **un torque** (collier) en récompense de leurs exploits. Il était en métal, souvent torsadé, et se terminait par deux boules. Le chef du village d'Astérix l'arbore seulement dans «Le Combat des chefs».

SUR UN PLATEAU
Cette manière de porter le chef sur **son bouclier** est anachronique et siérait davantage à Clovis qu'à Abraracourcix. Il s'agit en effet d'une coutume franque (c'est à dire germaine) qui n'apparaît en Gaule qu'à partir du Ve siècle.

ASSURANCETOURORIX

Les villageois n'auraient jamais bâillonné un barde

L'INTERCESSEUR AUPRÈS DES DIEUX

Le pauvre Assurancetourix est la tête de turc des habitants du village. Pourtant, **les bardes** avaient un rôle sacré : ils servaient d'intermédiaires avec l'au-delà. Après le IIe siècle avant J.-C., leur importance dans la société commença à s'estomper. Mais sans doute pas au point d'être ligotés lors des banquets...

LE GARDIEN DE LA MÉMOIRE

Les bardes étaient les dépositaires de l'histoire des hommes et des peuples. **Leurs poèmes** versifiés racontaient de glorieuses gestes qui, grâce à la musique, se retenaient plus facilement.

GLING! GLING! GLING!

UN INSTRUMENT SACRÉ

Attribut des poètes grecs depuis les temps les plus reculés de l'Antiquité, **la lyre** était connue des Celtes depuis, au moins le VIe siècle avant J.-C. Elle était considérée comme un moyen privilégié pour communiquer avec les dieux.

A L'ÉGAL DES DRUIDES

Panoramix et Assurancetourix sont les seuls hommes qui ne participent pas aux combats. Les bardes étaient trop précieux pour qu'on risquât leur vie. Ils avaient en effet **le pouvoir** d'aider les âmes des guerriers morts à gagner l'au-delà.

LA CAPE DE MAJESTÉ

Portée par les hommes, **la saie** (ou cape), à peu près semblable à celle-ci, était attachée autour des épaules à l'aide d'une fibule (broche). Celle des paysans était munie d'une capuche, innovation qui fut par la suite unanimement adoptée par les Romains.

LA CÉLÉBRATION DES HAUTS FAITS

Comme celui du village d'Abraracourcix, les bardes pratiquaient leur art un peu partout et en toutes circonstances, sur les champs de bataille, dans les assemblées ou même lors des banquets...



BARBE ROUGE

Un pirate craint et traqué à la fois

Commandant de la redoutable galère, il écume les mers au fil des albums à la recherche de précieux butins. S'ils furent d'abord tolérés par Rome qu'ils fournissaient en esclaves, au Ier siècle avant J.-C., les pirates devinrent bientôt une menace pour le commerce alors en pleine expansion. En 67 avant J.-C., Pompée fut chargé par le sénat de nettoyer les mers de ces brigands : 30 000 d'entre eux périrent en quelques mois. Manifestement, Barbe rouge et ses comparses échappèrent à ce massacre... pour mieux tomber dans les griffes de nos valeureux Gaulois.

STRADIVARIUS

Le sénateur au pouvoir redouté

Celui qui interpelle Jules César au début de «La Zizanie» (quinzième album de la série), porte une toge blanche bordée de pourpre. C'était effectivement l'habit des sénateurs. Ceux-ci avaient besoin de l'aide de deux serviteurs pour entourer cette pièce de laine de 3 à 6 mètres de long par-dessus leur tunique. Quand ils désapprouvaient les paroles d'un orateur, les sénateurs relevaient un pan de cet habit sur leur tête ! Seuls les riches citoyens avaient la possibilité de devenir sénateurs. Cette magistrature n'était pas rémunérée, ils devaient en effet vivre de leur propre fortune pour pouvoir siéger à la curie.



«La Zizanie», page 5.

LE CENTURION

Un officier toujours au cœur des combats

INTENDANT ET COMMANDANT

Rouage essentiel de la légion, le centurion était élu par la troupe. Il assurait **le lien** entre les officiers supérieurs, issus de l'élite romaine, et les légionnaires, enrôlés parmi les simples citoyens. En dehors des combats, il avait en charge l'intendance de sa centurie.

PANACHE DE RALLIEMENT

Combattant en première ligne à la tête de sa centurie (unité de base de la légion romaine, composée d'une soixantaine d'hommes), le centurion portait **un casque** surmonté d'une crête en crin de cheval, qui permettait aux légionnaires de le repérer, et de rester près de lui afin d'entendre ses ordres.

DE CUIR ET DE FER

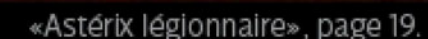
La chemise de peau sans manches avec des lanières couvrant les épaules faisait bien partie de **sa tenue** réglementaire. En revanche, il n'était pas protégé par un plastron, mais par une cotte de mailles.

UN ARMEMENT LÉGER

Le centurion dessiné par Uderzo porte **le «gladius»** (glaive) du côté gauche, ce qui est historiquement juste. En revanche, il était aussi équipé d'un poignard qui est ici absent.

DES BRAVES LOUÉS PAR CÉSAR

Au temps d'Astérix, deux centurions se sont particulièrement illustrés : **Lucius Vorenus** et **Titus Pullo**, seuls légionnaires que Jules César nomma dans «La Guerre des Gaules», rendant hommage à leur courage.



«Astérix légionnaire», page 19.

LUPUS

Les gladiateurs n'avaient pas envie de rire

Comme dans «Astérix gladiateur», les combattants venaient de tous les horizons : esclaves, hommes libres, citoyens romains ruinés ont lutté dans l'arène. Entraînés comme des sportifs de haut niveau, ils se spécialisaient, par exemple comme rétiaires (armés d'un trident et d'un filet) ou mirmillons (équipés d'une épée courbe et d'un sabre). Après plusieurs victoires, ils pouvaient obtenir le «rudis», une épée en bois symbole de leur libération, et certains devenaient même riches. Mais la plupart connaissaient un sort tragique : l'âge moyen de décès se situait entre 20 et 30 ans.



«Astérix gladiateur», page 36.



«Les Lauriers de César», page 48.

HOMÉOPATIX

Un paysan plutôt qu'un commerçant

Dans l'album «Les Lauriers de César», Bonemine, furieuse, lance à la figure de son époux Abraracourcix : «Mais il a réussi, lui !». Effectivement, Homéopatix est devenu un riche négociant. Les Gaulois furent certainement quelques-uns à s'enrichir ainsi à l'époque de la conquête romaine. Mais avant cette date, ils ne faisaient pas grand cas du commerce. Ils le laissaient, depuis le VIe siècle avant J.-C., aux mains des étrangers grecs et romains, et se contentaient de vivre modestement de leur production, sans oublier de prélever des droits de passage sur les marchandises.

SOUPALOGNON Y CROÛTON

Cet adversaire acharné a fini par disparaître

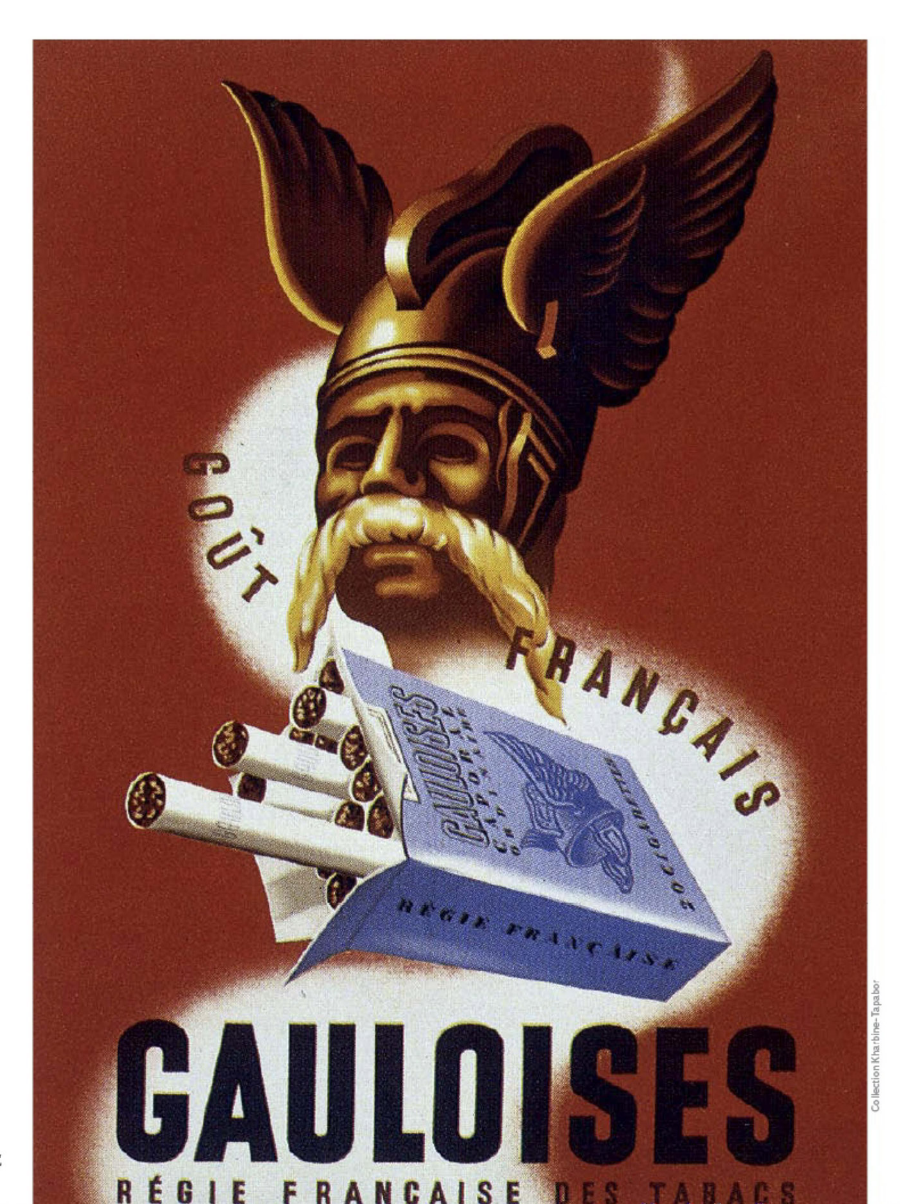
Comme ce protagoniste, les Ibères ont longtemps résisté à l'envahisseur. Les récits de Tite-Live ou de Polybe, les historiens de Rome, racontent la guérilla qui opposa, au IIe siècle avant J.-C., les habitants de la péninsule aux Romains. En -153, les Ibères révoltés décimèrent les légions ennemies. Incapables de s'unir, les tribus furent finalement soumises. Au temps d'Astérix, la société ibère était depuis longtemps romanisée. Cette civilisation a laissé des écrits que les chercheurs ne parviennent toujours pas à déchiffrer.



«Astérix en Hispanie», page 8.

«Nos ancêtres les Gaulois», une mythologie française

La figure de ces fiers guerriers en a vu de toutes les couleurs. Réhabilitée au XVIII[e] siècle, elle a été récupérée par les révolutionnaires, les patriotes et les publicitaires.



Des cigarettes de légende
En 1910, les cigarettes Hongroises, produites par la Régie française des tabacs, prennent le nom de Gauloises. Symbole de la marque, le casque à ailettes – ici sur une affiche des années 1950 – a été créé par Maurice Giot en 1930.

Collection Kharbine-Tapabor

Un nouveau héros national
Au début du XX[e] siècle, la troisième République (1870-1940) récupère l'image du Gaulois pour servir sa propagande. Fier, valeureux, le regard tourné vers l'horizon, comme l'illustre cette carte postale, il incarne l'idéal nationaliste, laïc et républicain.

Abecasis/Leemage



Un produit bien de chez nous
Au XXe siècle, les publicitaires s'emparent de la représentation de nos prétendus aïeux pour exalter le goût et le savoir-faire français. Tout y passe : tisanes, vélos, bières, lessives ou encore camembert dont on voit ici deux exemples.

Evoquer les racines gauloises de la France pouvait autrefois conduire tout droit aux geôles humides de la Bastille. C'est précisément ce qui arriva à l'historien et linguiste Nicolas Fréret lorsqu'un jour de 1714, à Versailles, l'érudit lut devant le roi Louis XIV le «Mémoire sur l'origine des Francs» qu'il venait juste d'achever. Ce lettré – volontairement iconoclaste ou légèrement candide ? – soutenait que les Francs étaient une tribu de barbares venue de Germanie, et que la majorité des vingt millions de Français que comptait le royaume du Roi-Soleil descendait en réalité… des Gaulois.

La thèse de Fréret, pourtant conforme à la réalité historique, était inadmissible pour Louis XIV, tant elle remettait en cause un dogme intangible érigé par la royauté : l'Histoire de la France commençait alors avec le baptême de Clovis et les Francs, dont les rois et la noblesse d'épée prétendaient descendre. Cette croyance issue du Moyen-Age permettait à l'aristocratie de justifier sa position sociale ainsi que ses privilèges. Il faut donc attendre 1789 pour que l'abbé Sieyès, député du Tiers-Etat, ose revendiquer, haut et fort, l'ascendance gauloise du peuple français. Mieux, il prend les nobles à leur propre mythe, à leur propre piège, en validant leurs prétendues origines franques : les Gaulois se trouvent alors mobilisés pour incarner le peuple face aux nobles dont Sieyès dénonce la filiation germanique, menaçant même ces aristocrates d'une expulsion vers les forêts de Franconie (actuelle Bavière). Quant à Danton, il trouve dans l'histoire de ces lointains ancêtres une justification «historique» à la prétention d'annexer la Belgique, une des provinces de la Gaule conquise par César. Les révolutionnaires en profitent pour faire naître la notion de frontières naturelles, cet espace dans lequel les Gaulois, et désormais les Français, seraient naturellement chez eux, à l'abri d'obstacles géographiques clairs : l'Atlantique, les Pyrénées, les Alpes et le Rhin dans toute sa longueur…

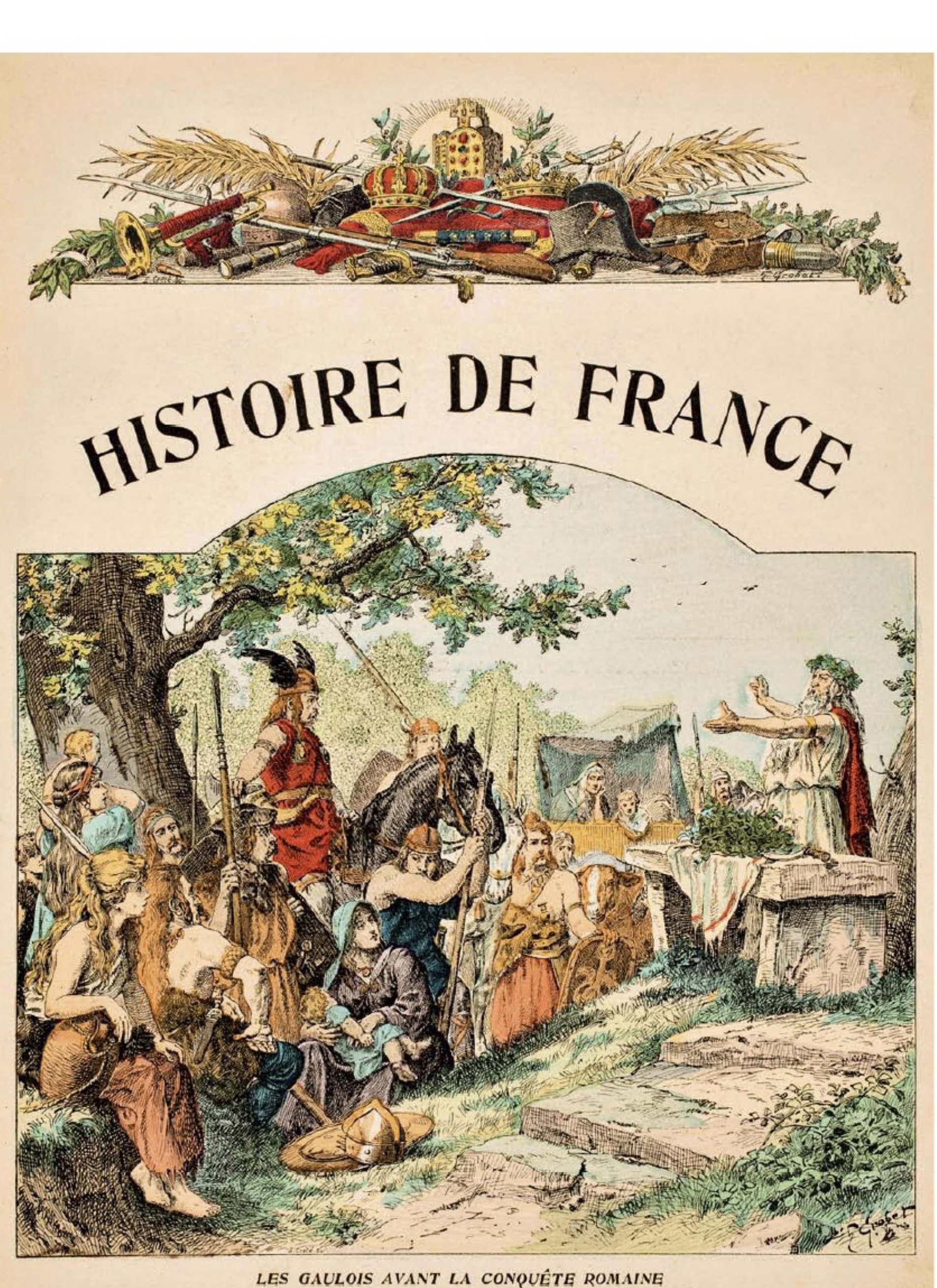
Ce n'est pourtant qu'après la chute de Napoléon Ier que les Gaulois deviennent un thème politique. Ainsi, sous la Restauration, les libéraux, qui haïssent plus que tout les Bourbons et les nobles de l'Ancien Régime, glorifient la supposée indépendance des Gaulois pour valoriser la notion de peuple français et légitimer l'établissement de la démocratie.

Quelques années plus tard, en 1828, est publiée la première «Histoire des Gaulois». Son auteur, Amédée Thierry «est le premier à développer l'idée que la Gaule et la France sont un même pays et une même patrie», souligne l'historien Jean-Louis Brunaux («Nos ancêtres les Gaulois», Ed. du Seuil). L'ouvrage intitulé «Histoire des Gaulois depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'entière soumission de la Gaule à la domination romaine» est un succès, réédité tout au long du XIXe siècle. A cette époque, les Gaulois servent à exalter les idées de nation et de patrie. Pas moins d'une quarantaine d'ouvrages sur le sujet sont publiés entre 1815 et 1850, et l'expression «Nos ancêtres les Gaulois» entre à ce moment-là dans le vocabulaire courant. Vercingétorix quitte les sociétés savantes auvergnates pour devenir un héros national. «Il ne fait plus doute, aussi bien pour les historiens que pour le peuple cultivé, que ces derniers sont bien les plus anciens ancêtres des Français», affirme encore Jean-Louis Brunaux.

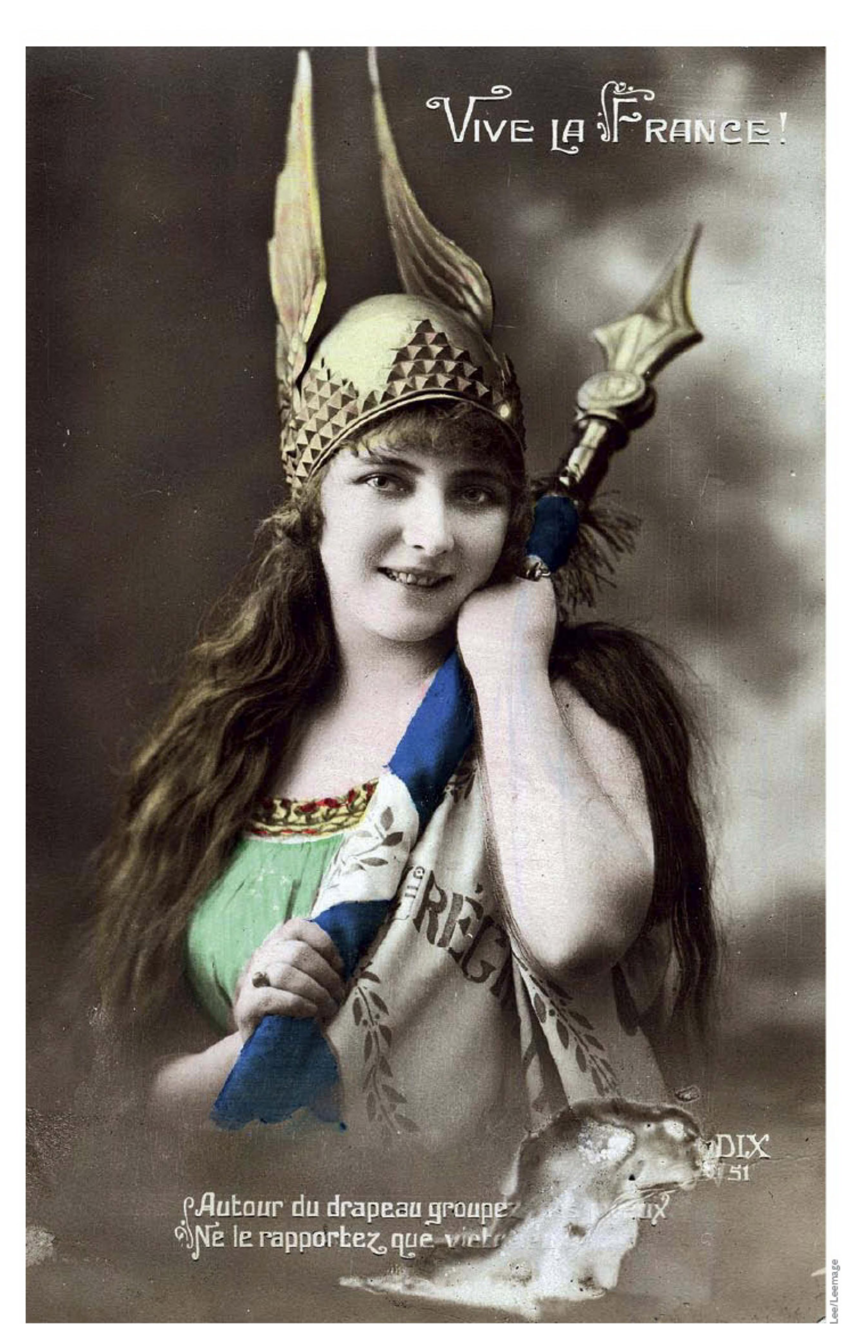
Napoléon III, à son tour, s'empare de l'histoire des Gaulois ! Après le coup d'Etat de 1851, l'empereur se prend en effet de passion pour Jules César. S'étant mis en tête d'écrire une biographie du général romain, il s'applique à démontrer les bienfaits de la conquête de la Gaule, avec en filigrane ceux que son propre régime autoritaire sont supposés apporter à la France. «Tout en honorant la •••


«Le Devin», page 44.

Pour nos rois, tout avait commencé avec les Francs



Il était une fois la Gaule
Avec les lois Ferry de 1882 rendant l'école obligatoire, des millions d'écoliers apprennent que «les Gaulois sont nos ancêtres». Le mythe se met en place. Ici, une lithographie d'Henri Grobet de 1902 montre un druide officiant face à une assemblée.



Lee/Leemage

Aux armes, citoyens
Après la défaite face à l'Allemagne en 1871, le combattant gaulois devient le symbole de la résistance à l'envahisseur germain. Pour entretenir l'esprit de revanche, les poilus de 14-18 sont envoyés au front sous son valeureux patronage.



«Le Devin», page 45.

En 1871, on compare le siège de Paris à celui d'Alésia

••• mémoire de Vercingétorix, il ne nous est pas permis de déplorer sa défaite. [...] N'oublions pas que c'est au triomphe des armées romaines qu'est due notre civilisation», écrit-il notamment. Et pour mener à bien ses recherches sur César, Napoléon III mobilise des bataillons de savants, d'historiens et d'archéologues. Il fait fouiller le site d'Alésia, localisé à Alise-Sainte-Reine (Côte-d'Or). Un musée des Antiquités nationales est alors créé à Saint-Germain-en-Laye : les multiples vestiges gaulois découverts y sont exposés.

L'empereur s'empare de l'Histoire. En 1865, il n'hésite pas à ordonner que le village auvergnat de Merdogne, à quelques kilomètres au sud de Clermont-Ferrand, identifié par les archéologues comme le lieu où, en 52 avant J.-C., Vercingétorix a tenu tête à César, soit rebaptisé Gergovie. La même année, il fait ériger à Alésia une grandiose statue de Vercingétorix. Le modèle choisi par le sculpteur Millet n'est autre que le souverain qui a lui-même ordonné et payé, sur ses deniers personnels, cet ouvrage monumental.

Dans chaque canton de France, le même discours est martelé aux élèves

L'historien Laurent Avezou, auteur de «Raconter la France, histoire d'une histoire», (Ed. Armand Colin) décrypte le jeu de Napoléon III : «L'empereur a entrepris les fouilles d'Alésia pour mieux se convaincre que la Gaule indépendante était bien morte et enterrée. Il l'a embaumée dans un ultime hommage pour l'inhumer de nouveau – à jamais cette fois – et laisser la place à l'avenir représenté par la romanité, par le progrès sous la forme de l'industrialisation à laquelle il préside.»

Après la chute de l'Empire à Sedan en 1870, les Gaulois font leur retour en force. Dans la presse, les éditorialistes comparent le siège de Paris par les Prussiens à celui d'Alésia. Ils rappellent que dix-huit siècles plus tôt, ceux qui ont contraint Vercingétorix à s'enfermer dans Alésia étaient des mercenaires germains à la solde de César. Dans la foulée, la France est assimilée à la Gaule, et Bismarck à César. Quant à Léon Gambetta, qui organise la résistance, il est naturellement comparé à Vercingétorix. Alors que le désir de revanche et un puissant antigermanisme soufflent sur le pays, paraît en 1877 «Le Tour de la France par deux enfants». Cet ouvrage, publié sous la plume de G. Bruno (pseudonyme de la femme de lettres Augustine Fouillé), est le support de lecture des élèves de cours moyen. Dans ces pages, des générations d'écoliers apprennent que «la France notre patrie s'appelait la Gaule». Mais aussi que : «Nos ancêtres les Gaulois étaient grands et robustes avec une peau blanche...» Trois millions d'exemplaires sont vendus en dix ans. A l'orée de la Première Guerre mondiale, le livre, réédité à plus de 300 reprises, s'est déjà écoulé à 7,4 millions d'exemplaires !

Bien d'autres ouvrages scolaires diffusés après les lois Ferry de 1881-1882, qui rendent l'instruction obligatoire et gratuite, martèlent le même discours jusque dans les cantons les plus reculés du pays et expliquent aux enfants des colonies qu'ils doivent profiter de la civilisation que leur apportent les Français comme les Gaulois, vaincus par les Romains, ont su le faire. Parmi ces publications, le livre d'histoire d'Ernest Lavisse paru en 1884. « Les Romains qui vinrent s'établir en Gaule étaient en petit nombre. Les Francs n'étaient pas nombreux non plus... Le fond de notre population est donc resté gaulois. Les Gaulois sont nos ancêtres», peut-on y lire. Destiné à l'école primaire, le «Petit Lavisse» comme il est alors baptisé, connaît lui aussi de nombreuses réimpressions jusqu'à sa dernière édition en 1950 ! «Le manuel scande un certain nombre d'idées forces : la France éternelle, l'apologie de la République, l'exaltation de la mère patrie, les héros qui l'on faite ou préservée», détaille l'historien Christian Goudineau dans son ouvrage «Le Dossier Vercingétorix» (Ed. Actes Sud). Des millions de petits Français sont ainsi durablement imprégnés et façonnés par ce catéchisme républicain.

Erigé au rang de héros national depuis les années 1850, Vercingétorix devient une icône de légende. «C'est l'école laïque et obligatoire qui a assuré la promotion des Gaulois et de Vercingétorix dans notre panthéon mythologique, et a détrôné Clovis et ses Francs des origines nationales où ils campaient alors sans rivaux», insiste Christian Amalvi dans son article «De Vercingétorix à Astérix, de la Gaule à De Gaulle», paru dans la revue «Dialogues d'histoire ancienne». Reproduite dans tous les livres scolaires, la gravure de la reddition de Vercingétorix y est pour beaucoup. Le chef des Arvernes, pourtant vaincu, est représenté en majesté sur sa monture face à un César au triomphe modeste. Cette illustration marquera durablement des générations d'élèves. «Une telle image •••



Vercingétorix et l'Empire
Cette statue fut érigée à la demande de Napoléon III sur le site d'Alise-Sainte-Reine, lieu présumé de la bataille d'Alésia. Le chef des Arvernes y est représenté sous les traits de l'empereur.

Neurdein / Roger-Viollet



Selva/Leemage

La jeunesse embrigadée
En 1940, après l'armistice et l'abolition du service militaire, le régime de Vichy instaure les chantiers de jeunesse. Cette organisation paramilitaire exalte les valeurs patriotiques et prône un retour à la vie rurale d'autrefois.



«Astérix chez les Belges», page 19.

Pour les gaullistes, Vercingétorix est le premier résistant

surpasse cent fois par sa force n'importe quel roman. Son immobilité fixe quelque chose d'éternel qui se grave dans l'imagination», analyse l'historien Christian Goudineau.

La République en construction use et abuse des Gaulois. De 1870 à 1914, pas moins de quinze drames ou tragédies mettent en scène Vercingétorix. Près de 130 sculptures sont consacrées à ce peuple dont 14 au seul chef des Arvernes. En 1903, le président du Conseil Emile Combes inaugure à Clermont-Ferrand une statue équestre de Vercingétorix, réalisée par Bartholdi. D'autres sont érigées à Bordeaux, Rodez ou Saint-Denis... La réclame s'empare aussi de «nos ancêtres» : pour vanter une liqueur digestive, un pétrole de luxe, un chocolat et, bien sûr, les fameuses Gauloises produites par la Régie française des tabacs. Des fresques grandioses sont peintes dans les mairies comme par exemple à Pantin, dont le plafond de la salle du conseil municipal est orné d'un Gaulois casqué. Dans ce contexte, il n'est pas étonnant que les poilus de la Grande Guerre soient vus comme les nouveaux Gaulois luttant contre les barbares germaniques. Le conflit terminé, la France se hérisse de monuments aux morts. Dans plusieurs endroits du pays, ce sont des statues de Gaulois et de Vercingétorix qui veillent sur les morts. C'est notamment le cas à Barbizon (Seine-et-Marne).

A la fin de la Seconde Guerre, cette figure s'affiche sur tous les murs de France

Durant la Seconde Guerre mondiale, Londres et Vichy se disputent les Gaulois. Vercingétorix est évidemment pour les gaullistes le premier résistant de notre Histoire ! Quant à l'Etat français, il placarde sur les murs du pays une affiche montrant le héros de Gergovie repoussant les Anglo-Saxons, ainsi qu'une autre où des Gaulois vantent les chantiers de jeunesse, une organisation qui remplaçait le service militaire pendant l'Occupation. En août 1942, c'est d'ailleurs sur le plateau de Gergovie, élevé au rang de berceau de la patrie, que le régime célèbre l'anniversaire de la Légion française des combattants. A la fin de la guerre, le Gaulois est présent, toujours et encore, sur les murs de France. Sous un casque à ailettes et avec sa moustache imposante, il vante «le goût français» des cigarettes Gauloises. En juin 1946, dans son discours de Bayeux, le général De Gaulle n'hésite pas à convoquer «nos ancêtres» pour dénoncer «notre vieille propension gauloise aux divisions et aux querelles». En 1957, Boris Vian chante «Nos ancêtres les Gaulois». Mais quatre ans plus tard, c'est un autre Gaulois qui surgit de l'imagination de Goscinny et du crayon d'Uderzo. Alors que Vercingétorix quitte progressivement les programmes scolaires, Astérix le remplace dans l'imaginaire.



Jacques Windenberger/BETC/Musée de l'histoire de l'immigration

Pas si Gaulois que ça
A partir des années 1970, la vision caricaturale de nos racines s'estompe. En 2013, le musée de l'Histoire de l'immigration prend le contre-pied de ce mythe pour rappeler qu'un Français sur quatre est issu de l'immigration.

Gaulois parodique et anachronique, Astérix est aujourd'hui plébiscité sous toutes les latitudes : 34 albums vendus à 350 millions d'exemplaires. «Astérix critique le chauvinisme, l'ethnocentrisme, et promeut des valeurs qui transcendent les réflexes identitaires : la défense des libertés individuelles et collectives face à l'oppression, et l'universalité de la communication humaine et de l'échange, par-delà les langues», décrypte Nicolas Rouvière («Astérix ou la parodie des identités», Ed. Flammarion). C'est peut-être là le secret du succès planétaire de ce nouveau mythe français... tout aussi peu conforme à la réalité historique que les précédents. ■

JEAN-JACQUES ALLEVI

Une beauté insoupçonnée

Ces pièces étaient considérées comme des objets sans valeur artistique. Désormais, le regard qu'on leur porte a changé. PAR ÉMILIE FORMOSO

«Le Combat des chefs», page 45.



Une figure bicéphale pour veiller sur les crânes ennemis

IV-IIIe siècle avant J.-C.

Les populations du sud-est de la Gaule entrent très tôt en contact avec les peuples méditerranéens. D'abord grâce aux comptoirs et aux colonies que Grecs et Etrusques installent sur les rives provençales et languedociennes dès 600 avant J.-C. Puis par la présence romaine qui s'intensifie à partir du IIIe siècle avant J.-C. Mais cela n'empêche pas ces populations de développer une identité artistique propre, comme le prouve cette superbe sculpture. Appelée à tort «Hermès», par référence aux doubles têtes du dieu messager qu'on retrouve dans la statuaire grecque, elle montre deux visages aux traits massifs et synthétiques, accolés par l'arrière du crâne et séparés par ce qui semble être le bec d'un volatile. Cette œuvre fut découverte en 1919 dans le sanctuaire gaulois de Roquepertuse, dans les Bouches-du-Rhône. Elle ornait un portique dans lequel étaient ménagées des cavités destinées à accueillir des crânes d'ennemis décapités, exposés comme des trophées.

L'art gaulois n'a pas toujours eu la cote. Certes, les antiquaires des XVIIe et XVIIIe siècles avaient découvert çà et là des objets qui les intriguaient. Puis, au XIXe siècle, sous Napoléon III, le passé gaulois de la France avait été mis à l'honneur et exploré systématiquement. Féru d'archéologie, l'empereur s'intéressait notamment aux lieux des combats de la guerre des Gaules. A Alésia, et sur bien d'autres sites, des campagnes de fouilles avait été lancées, mettant au jour de nombreux vestiges. Mais l'art gaulois n'était alors qu'un support, un prétexte : les interrogations ne portaient pas sur la valeur esthétique des armes, des vases, des monnaies, des statues ou des bijoux exhumés, mais sur les connaissances historiques qu'ils pouvaient nous fournir, à propos de nos «ancêtres» si méconnus.

Un tournant fut franchi dans les années 1950. Comme Picasso, que la découverte de l'art africain avait bouleversé quelques décennies plus tôt, André Breton fut fasciné par cet art mystérieux, qui se réappropriait à son gré les conventions gréco-romaines, voire en faisait fi. Le poète surréaliste organisa à Paris, en février-mars 1955, une exposition qui fit date, «Pérennité de l'art gaulois». Cet art n'y était plus envisagé sous une approche archéologique, documentaire, mais pour la pure beauté de ses formes. Le public y découvrit notamment une danseuse en bronze provenant du trésor de Neuvy-en-Sullias, dont la vitalité gracieuse n'avait rien à envier aux «Nanas» sculptées par Niki de Saint-Phalle dans la deuxième moitié du XXe siècle. On comprend ce qui a pu séduire Breton dans ces créations où le regard est toujours surpris de voir naître un visage au milieu d'un décor végétal. Une représentation des hommes et du monde qui, en «oubliant» le réalisme, se montre étonnamment proche de l'art contemporain. ■



Le carnyx, une trompette conçue pour effrayer

IVe-Ier siècle avant J.-C.

«Les trompettes [des Gaulois] sont d'un type particulièrement barbare. Quand on souffle dedans, elles produisent un son rauque qui convient bien au tumulte du combat», écrit Diodore de Sicile, historien grec du Ier siècle avant J.-C. Sur les champs de bataille déjà saturés du fracas des chars et des hurlements guerriers, le son strident de ces trompettes gauloises, qu'Obélix compare à «Assurancetourix quand il chante», devait terrifier plus d'un ennemi. Cet instrument en bronze se caractérise par un tuyau de 1,80 mètre, dans lequel le guerrier soufflait en le dressant vers le ciel. Le tuyau s'achève par la tête d'un animal effrayant, de sorte que le son puissant donnait l'impression de s'échapper de sa gueule. Ce carnyx, découvert en 2004 dans une fosse sur le site du sanctuaire de Tintignac (Corrèze), présente à son extrémité une hure de sanglier stylisée, aux oreilles dressées et aux dents acérées, prête à mordre…

«Le Combat des chefs», page 16.

Inrap, Dist. RMN-Grand Palais / Patrick Ernaux



Josse / Leemage / Musée d'Archéologie nationale

Un casque d'apparat au décor «végétal»

IVe siècle avant J.-C.

Prisonnier d'une couche de 3 mètres de boue, ce casque d'apparat du IVe siècle avant J.-C. a été découvert par hasard, dans un bras de la Seine, à Amfreville-sous-les-Monts, en 1841. Il a été trouvé parmi une série de casques similaires, réalisés selon une technique employée par les orfèvres gaulois dès le Ve siècle avant J.-C. : la superposition, sur une base de fer, d'une plaque de bronze puis d'une feuille d'or. Des traces d'arrachement sur les côtés indiquent que ce casque possédait à l'origine deux protège-joues. Ses décorations constituent l'une des plus belles expressions du style dit «végétal» (car fondé sur la répétition de motifs végétaux comme la palmette) qui éclôt au IVe siècle avant J.-C., sous influence de l'art grec. En effet, à cette époque, les objets en provenance de Grèce et d'Etrurie circulent depuis déjà plusieurs siècles en Gaule. En outre, les grands déplacements de populations vers les Balkans familiarisent encore plus les artisans gaulois avec l'art hellénistique.

Sur cet anneau, trois visages grotesques

IIIe siècle-début du IIe siècle avant J.-C.

Fixé sur le devant du char, cet anneau cylindrique maintenait en place les rênes que tenait le conducteur. Son décor «plastique» typique du IIIe siècle rompt avec le style végétal du IVe siècle : les motifs sont désormais traités en volume et mettent en valeur des figures humaines et animales. Cette tendance, accentuée sur cet objet, témoignerait de contacts, peut-être à l'occasion de campagnes guerrières, avec la région du Danube, où les décors aux volumes marqués étaient particulièrement appréciés. Sur cet anneau, trois masques grotesques et inquiétants s'entremêlent tête-bêche. Les visages schématiques sont vus de trois-quarts, laissant émerger un œil, un nez ou une bouche en cul-de-poule. S'agit-il d'un simple décor ou ces visages avaient-ils une signification ? Il est difficile aux archéologues de se prononcer. Les objets de ce type garnissaient les tombes des guerriers, enterrés avec un char de combat, symbole de leur statut.

Thierry Le Mage / RMN - Grand Palais / Musée d'Archéologie nationale



Heritage Images / Leemage / British Museum – De Agostini / Leemage / Jean Vinchon numismatique – Josse / lLeemage



Sur les pièces de monnaie, divinités et animaux magiques

IIIe-Ier siècle avant J.-C.

Les premières monnaies qui circulent dans le monde gaulois, à la fin du IVe siècle avant J.-C., sont d'origine grecque. Elles serviront de modèles aux monnaies qui apparaîtront au début du IIIe siècle et seront bientôt émises par chaque peuple de la Gaule (sur la photo, en haut, celle des Parisii, à gauche celle des Aulerques Cénomans, à droite celle des Eduens). Elles sont généralement en bronze, pour les transactions courantes. Mais des centaines de milliers de pièces d'or sont également produites, principalement pour servir d'offrandes. Les monnaies gauloises imitent principalement les statères (pièces en or) de Philippe II, roi de Macédoine. Le côté «face» figure une tête d'Apollon, tandis que le côté «pile» présente un cheval ou un char. Mais les artisans gaulois s'approprient aussi la monnaie pour y déployer leurs thèmes favoris (sangliers, oiseaux, chaudrons, têtes coupées, chevaux à tête humaine...). Ils y expriment aussi leur penchant pour la métamorphose des formes et la déstructuration des figures, qui se cachent souvent dans un décor où elles ne sont pas visibles du premier coup. Chaque peuple développe bientôt son style propre. Dès la fin du IIe siècle avant J.-C., les Parisii émettent ainsi en région parisienne des statères ornés de chevaux à la pose maniérée. Symbole de l'identité des peuples gaulois indépendants, l'émission de ces pièces cesse avec la conquête de la Gaule par César. L'usage de la monnaie romaine s'impose alors à tous.



Un dieu orné du sanglier sacré

Fin du Ier siècle avant J.-C.

Cette statue (photo de droite), découverte en Haute-Marne vers 1920, représente une divinité inconnue. Elle témoigne de l'indépendance de style dont les sculpteurs gaulois ont su faire preuve pour créer des œuvres d'une facture typiquement locale. De taille modeste, à peine 30 centimètres de haut, elle devait appartenir à l'origine à un ensemble plus grand qui a été volontairement brisé pour des raisons inconnues, sans doute à la fin de la période d'indépendance gauloise, dans la deuxième moitié du Ier siècle avant J.-C. Le personnage porte un torque, le collier associé à son statut divin. Son visage endommagé ne laisse plus voir que ses yeux. Il est coiffé à la manière gauloise, telle que l'a décrite l'historien grec Diodore de Sicile : une partie des cheveux ramenée vers l'arrière est nouée en queue-de-cheval, tandis que deux mèches plus longues retombent sur le torque. Une grande part du mystère de cette œuvre provient des représentations sculptées sur deux de ses faces : un grand œil allongé sur la face latérale (invisible sur cette photo), et un sanglier vigoureux sur la face principale. Cet animal était sacré pour les Gaulois, qui voyaient en lui un symbole de force, comme le montre aussi cette petite statuette de bronze (photo ci-dessous) datant du Ier siècle avant J.-C.

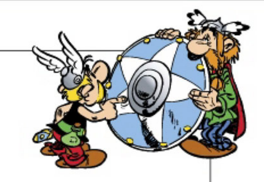
Luisa Ricciarini / Leemage / Musée Joseph Dechelette, Roanne - Josse / Leemage / Musée d'Archéologie nationale



Au centre de cette broche, un homme ou un bélier ?

Vers 300-250 avant J.-C.

Cet objet, appelé fibule (du mot latin «fibula», qui signifie agrafe), est l'ancêtre de notre épingle à nourrice : il servait à attacher entre elles deux parties d'un vêtement. La fibule est un accessoire assez répandu chez les peuples de l'Antiquité, pas uniquement chez les Gaulois, et elle se décline en de très nombreuses variantes. C'est aussi une pièce d'ornement, à la manière d'une broche, comme le montre cet exemplaire richement décoré, retrouvé dans la tombe d'une femme de la haute société gauloise, à Orainville dans l'Aisne. L'épingle et le ressort (en bas) sont surmontés d'un entrelacs de bronze d'une dizaine de centimètres de diamètre, ponctué d'étonnantes têtes hybrides, mi-homme mi-bélier.



Des figures grimaçantes pour décorer une cruche à vin *Vers 100 avant J.-C.*

Rares sont les figures qui sourient dans l'art celte, où la sévérité est de mise. Les artistes représentent plus volontiers des visages aux traits serrés et schématiques, sans souci de réalisme. Ces deux attaches en bronze, qui devaient orner un vase, sont donc aussi surprenantes qu'exceptionnelles. Retrouvées dans une tombe de Saint-Laurent-La-Conche (Loire), elles montrent deux petits visages barbus au nez épaté, dont l'allure grotesque est soulignée par un sourire démesuré. Elles rappellent des représentations grecques du satyre Silène. Père adoptif et précepteur du dieu du vin Dionysos, il était généralement figuré sous les traits ridicules d'un vieillard barbu à l'allure disgracieuse et souvent pris d'ivresse. Les visages décorant ces attaches correspondent donc à la fonction du vase qu'elles ornaient : il était utilisé pour le service du vin. Ces pièces montrent également que l'artisan qui les a réalisées avait connaissance des modèles artistiques grecs qui étaient diffusés en Gaule.

A. Maillier / Bibracte / SRA Rhône-Alpes, Lyon



Des dragons à queue de serpent en guise d'arabesques

IVe siècle avant J.-C.

RMN, Thierry Le Mage / Musée d'Archéologie nationale

De très nombreuses tombes gauloises ont été fouillées en Champagne, révélant des trésors artistiques. Ainsi, les artisans de cette région ont produit, au IVe siècle avant J.-C., un ensemble de très beaux vases, peints et gravés. Ce grand gobelet en forme de tulipe, découvert sur la commune de La Cheppe, en 1883, appartient à cette production typiquement locale. Son décor représente des silhouettes de dragon à queue de serpent, qui se détachent sur le fond sombre de l'argile. Le même dragon semble avoir été dupliqué, tourné tantôt vers la gauche, tantôt vers la droite. Selon un procédé caractéristique de l'art gaulois, les formes animales naissent des formes abstraites, et vice versa : accolés dos à dos, les corps des dragons laissent apparaître un double motif en forme de «S», que l'on retrouve fréquemment dans le vocabulaire artistique celte du IVe siècle avant J.-C.

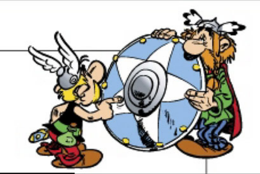
Le torque, un collier symbole de puissance

Vers 300-250 av. J.-C.

A. Maillier / Bibracte / Musée d'Epernay

Ce bijou métallique, qui pouvait peser plus d'un demi-kilo, est emblématique de la parure gauloise. D'abord réservé aux femmes de l'aristocratie, on retrouve ensuite le torque comme symbole de puissance au cou de valeureux guerriers, comme ici Abraracourcix, ainsi que dans les représentations divines. Il en existe de nombreuses sortes, en or ou en fer, lisses ou torsadées, décorées de motifs abstraits ou animaliers… Ce modèle en bronze de 15 centimètres de diamètre, exhumé de la tombe d'une femme dans une nécropole de la Marne, impressionne par la finesse de son ornement composé de trois modules identiques, ornés chacun de trois visages humains aux traits exagérés. Ce décor est typique d'un style en volume alors courant dans cette région.

«Le Combat des chefs», page 17.

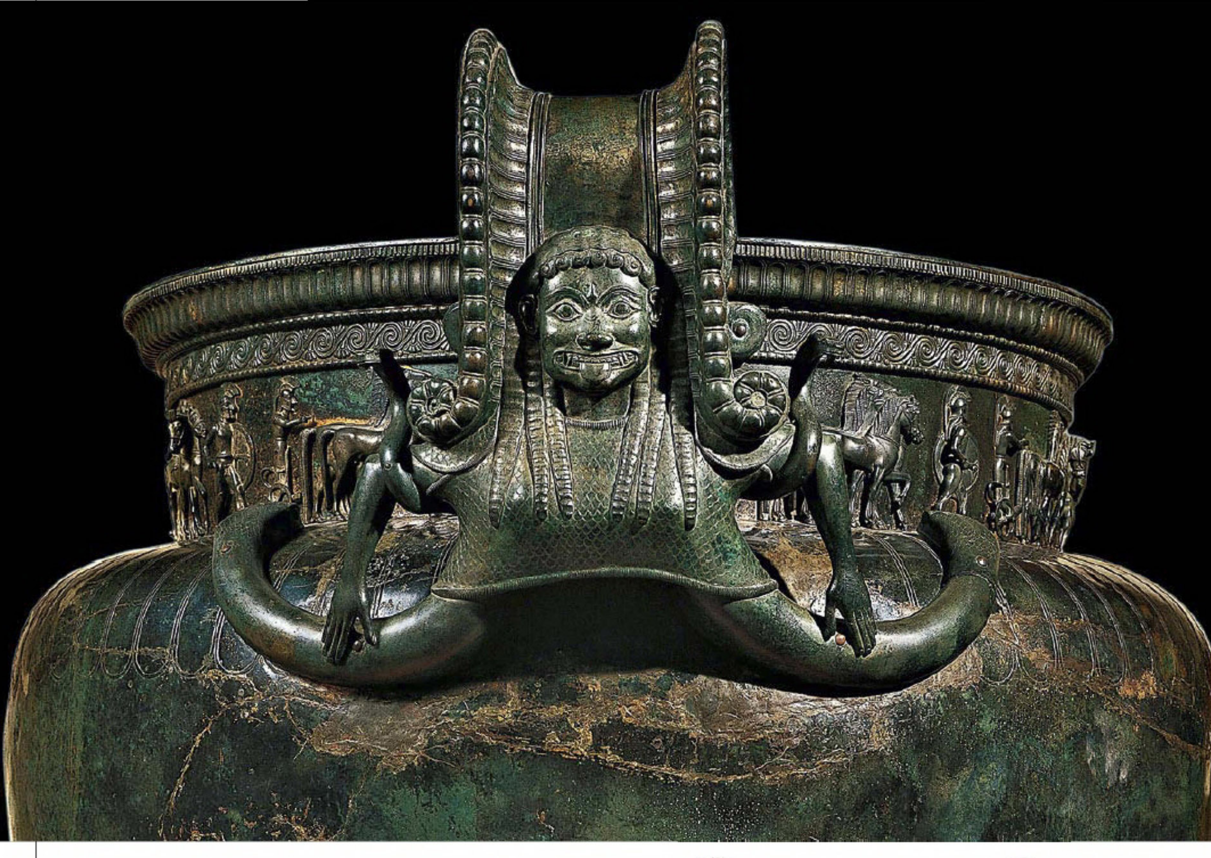


Un casque de chef en forme de cygne *IVe-Ier siècle avant J.-C.*

Inrap, dist. RMN - Grand palais / Patrick Ernaux

En 2004, les archéologues ont mis au jour, dans une fosse du sanctuaire de Tintignac, près de Tulle, un ensemble de plusieurs centaines d'objets métalliques (épées, carnyx, chaudrons, casques…), datés d'entre le IVe et le Ier siècle avant J.-C. Parmi eux, deux casques uniques en leur genre, l'un en forme de cygne stylisé dont le long col se recourbe élégamment vers l'arrière (notre photo), l'autre surmonté de trois grands anneaux. La fonction première de ces parures de prestige était vraisemblablement d'identifier leur porteur et d'effrayer l'ennemi lors du face-à-face des armées sur le champ de bataille. Ils étaient ensuite confiés, lorsque s'engageaient les combats, à un servant d'armes. Puis, après la bataille, on les offrait aux dieux. Comme les autres objets découverts dans la fosse en 2004, ces casques ont été retrouvés en mauvais état. En effet, après la conquête de la Gaule par César, le sanctuaire de Tintignac fut démoli puis reconstruit de manière différente pour servir au culte d'une divinité d'origine romaine. A cette occasion, les prêtres détruisirent rituellement les casques et les autres objets sacrés, puis les enterrèrent dans une fosse afin de signifier symboliquement l'abandon des anciennes croyances gauloises. Une fois exhumés, ces casques ont pu être restaurés.

De Agostini / Leemage

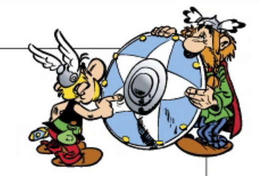


Un vase géant pour le plaisir des princes

Vers 510 avant J.-C.

Son style et sa fabrication sont grecs, mais son usage est typique des coutumes des élites princières gauloises… Celles-ci importent, par l'entremise de la colonie grecque de Marseille, une boisson particulièrement appréciée : le vin. Ce breuvage était préparé et consommé dans une vaisselle en céramique ou en bronze également importée de Grèce et d'Etrurie, l'actuelle Toscane. A l'image du célèbre vase de Vix, découvert en 1953 dans le tumulus d'une princesse celte sur le mont Lassois (Côte d'Or). Il s'agit d'un «cratère», un récipient servant à mélanger l'eau et le vin. Ses proportions sont gigantesques. Haut de 1,64 mètre, d'une contenance de plus de 1000 litres, il s'agit du plus grand vase grec jamais découvert. Commander, faire fabriquer et acheminer depuis l'Italie du Sud un tel objet, puis être capable de le remplir de vin devait être pour les nobles gaulois un moyen efficace d'asseoir leur prestige comme leur autorité.

Josse / Leemage / Musée d'Archéologie de Châtillon-sur-Seine



Un jeune dieu aux sabots de cervidé

Fin du Ier siècle avant J.-C ou début du Ier siècle après J.-C.

C'est au contact des Romains, et surtout après la conquête de - 52 avant J.-C., que les Gaulois prennent l'habitude de donner forme humaine à leurs divinités. Malheureusement, l'identité de ce jeune dieu imberbe, découvert dans une rivière de l'Essonne en 1845, demeure un mystère. Sa dignité est cependant confirmée par deux éléments : la pose en tailleur, réservée à la représentation des divinités, et le port du torque, bijou typiquement gaulois qui devient un attribut divin dans la statuaire de l'époque gallo-romaine. Autre détail, témoignant de l'influence romaine : la coiffure s'inspire des portraits de l'empereur Auguste, qui régna de 27 avant J.-C. à 14 après J.-C. Les proportions du corps sont assez étonnantes, le traitement atrophié de la partie inférieure contrastant avec l'importance prise par le buste et la tête. Détail mystérieux : les jambes s'achèvent par des sabots de cervidé...

Coll. Dagli Orti / Musée d'Archéologie nationale / Gianni Dagli Orti

« Ils se considéraient comme les fils de la nuit »

Court-jus Production

Des armes et des crânes

La découverte en 1975 du sanctuaire de Gournay-sur-Aronde (60), dont le portail est ici reconstitué en 3 D, apporte une tout autre lecture des pratiques religieuses et sacrificielles de ces anciens peuples.

En quoi croyaient les Gaulois ? Pratiquaient-ils le sacrifice humain ? Un chercheur répond à nos questions et bouscule bien des idées reçues.

GEO Histoire : On a souvent entendu dire que les Gaulois avaient peur que le ciel ne leur tombe sur la tête. D'où vient cette idée ?

Jean-Louis Brunaux : C'est un fait historique avéré. Et, chose rare dans l'Antiquité, il est rapporté par un témoin direct de l'événement, Ptolémée, un des généraux d'Alexandre le Grand. Il écrit que vers 335 avant J.-C., le conquérant reçut une délégation de guerriers gaulois venus lui proposer leurs services. A l'issue du banquet qu'il donne en leur honneur, Alexandre demande à ses hôtes s'ils ont peur de lui. Ce à quoi les Gaulois répondent qu'ils n'ont peur de rien si ce n'est que le ciel ne leur tombe sur la tête. Cette phrase résumait en partie leurs croyances. Ils imaginaient le ciel comme une sorte de dais reposant sur des colonnes et craignaient qu'il ne s'effondre. Mais pour eux, cela ne signifiait pas la fin du monde, cela marquait simplement la fin d'un cycle. C'est ainsi qu'ils concevaient l'univers : une succession de cycles marqués par la destruction et la reconstruction.



«La Grande Traversée», page 26.

Ce gag récurrent dans la BD fut une peur bien réelle chez ce peuple.

Que savons-nous sur leur conception du temps ?

On a retrouvé des calendriers gaulois. Le plus célèbre est celui de Coligny, dans l'Ain. Ces calendriers très élaborés ont sans doute été réalisés par les druides. Ils ont été calculés en tenant compte des cycles lunaires et des cycles solaires. Un tel résultat a nécessité l'observation des astres sur de très longues périodes, un millénaire peut-être. La maîtrise du temps donnait aux druides un grand pouvoir. Ils décidaient ainsi des jours favorables aux célébrations religieuses, mais aussi aux batailles qui scandaient la vie de la société.

On sait aussi que les Gaulois comptaient le temps en nuits et non en jours comme nous le faisons. Cela s'explique par le fait qu'ils croyaient en un dieu souterrain dont on ignore le nom, mais que dans «La Guerre des Gaules», César compare à Pluton, le dieu des enfers, et nomme «Dis Pater». L'âme était considérée comme immortelle et, après la mort, elle retournait dans la terre où Dis Pater la conservait pour un temps indéterminé avant sa réincarnation. Les humains sont donc tous les fils de ce dieu, les fils de ces enfers sombres, et donc de la nuit.

Y a-t-il d'autres dieux gaulois dont on saurait quelque chose ?

On en sait ce que nous dit César. Il nous montre un panthéon qui ressemble beaucoup à celui des Romains. Il prête à ces dieux des fonctions civilisatrices : le commerce, les arts et métiers... Il n'est pas du tout évident que le commun des mortels croyait en ces divinités. Avant que les druides ne s'en mêlent, la religion des Gaulois était très archaïque. Elle était héritière de la préhistoire, les gens croyaient aux déesses mères, à des êtres infernaux... A partir du Ve siècle, les druides se sont emparés de la religiosité populaire. Ils l'ont remplacée par une conception extrêmement spirituelle et philosophique dans laquelle la représentation des dieux était interdite. Ils devenaient ainsi les seuls intercesseurs auprès du divin. En réalité, ils ont instauré ●●●



Paolo Verzone/Vu

Un expert de la Gaule

Directeur de recherche au CNRS, Jean-Louis Brunaux a dirigé de nombreuses fouilles sur les sites de Picardie. Il est aussi l'auteur d'ouvrages de synthèse sur la civilisation gauloise dont «Les Druides. Des philosophes chez les barbares» (Le Seuil, 2006), «Nos ancêtres les Gaulois» (Le Seuil, 2008) ou encore «Alésia» (Gallimard, 2012), (voir Pour en savoir plus, page 112).

« Autour du sanctuaire de Fesque, on a retrouvé des restes humains. Ces individus étaient morts debout. »

●●● une forme de monothéisme. Ils croyaient en une sorte de dieu omnipuissant, juste et bon… Un dieu qui favorisait la civilisation.

Quel était le rôle tenu par les bardes ou les vates ?

Les bardes chantaient les épopées des hommes mais aussi celles des dieux. Ce chant, accompagné à la lyre, avait une puissance absolument considérable. Il était perçu comme sacré par ceux qui l'entendaient. Les louanges des bardes ou leurs satires pouvaient faire ou briser des carrières politiques. Les vates, quant à eux, étaient des devins. Ils procédaient à des sacrifices d'animaux et prédisaient l'avenir d'après l'aspect du sang. En fait, on s'aperçoit que ces trois catégories – druides, bardes et vates – n'ont pas évolué en même temps. Le rôle des bardes était sans doute très important aux VIe et Ve siècles. Ils ont par la suite été combattus par les druides qui cherchaient à imposer leur pouvoir. Quand le savant grec Poseidonios d'Apamée les décrit, à la fin du IIe siècle avant J.-C., les bardes ne sont plus que des parasites de cour, leur rôle s'est terriblement dégradé. Quant aux vates, ils semblent venir des temps très anciens de l'Histoire. Très vite, ils ont disparu, eux aussi chassés par les druides.



Caricaturé par Goscinny et Uderzo, le barde était pourtant un être respecté. «Astérix et les Normands», page 42.

Que nous révèle l'archéologie sur leurs pratiques cultuelles ?

Il y a encore une quarantaine d'années, on pensait que les Gaulois n'avaient pas de lieux de culte, que les sacrifices se déroulaient en forêt. Puis, en 1975, j'ai découvert un premier sanctuaire, à Gournay-sur-Aronde, dans l'Oise. Il s'agit d'une enceinte d'une cinquantaine de mètres carrés qui a été édifiée à la fin du IVe siècle avant J.-C. Elle était, à l'origine, entourée de hauts murs de terre. L'entrée était marquée par un porche monumental sur lequel étaient exposées des têtes coupées, comme en témoignent les restes de crânes humains retrouvés. Ce sanctuaire sacré, comme ceux découverts par la suite, était bâti selon des règles géométriques strictes. L'entrée se trouvait face au soleil levant durant le solstice d'été, et dans l'axe, au centre de l'enclos était creusé un autel. Auprès de celui-ci, un bois sacré symbolisait la présence des dieux. Il s'agissait le plus souvent d'un arbre ou d'un bosquet.

Le sanctuaire de Gournay-sur-Aronde était entouré de fossés dans lesquels on a retrouvé des restes d'animaux domestiques et des milliers d'armes qui nous renseignent sur les rites religieux. Tout d'abord, les sacrifices. Ils étaient de deux sortes. Le plus courant est le sacrifice de commensalité, qui consistait à partager la viande des animaux immolés. D'abord avec les dieux, qui héritaient de la part la moins comestible de la bête. Mais aussi entre les hommes qui se répartissaient gigots, côtes… à l'intérieur du sanctuaire, transformé pour l'occasion en lieu de banquet. Un second type de sacrifices consistait à égorger l'animal pour déverser son sang dans la fosse de l'autel, puis à y jeter la dépouille. Le dieu des enfers s'abreuvait ainsi de la totalité de la bête sacrifiée. Les spécialistes de la religion qualifient ces sacrifices de «chthoniens» parce qu'ils s'adressent à une divinité souterraine.

On honorait aussi les dieux en leur donnant des biens matériels. Aux IVe et IIIe siècles avant notre ère, les offrandes consistaient surtout en armes. D'où les vestiges, nombreux, découverts à Gournay-sur-Aronde. La guerre était considérée comme un acte sacré, un immense sacrifice. Les trophées revenaient donc aux dieux. On accrochait ainsi les armes prises aux ennemis sur les murs à l'intérieur de l'enceinte.

Les Gaulois pratiquaient-ils le sacrifice humain ?

Cela a sans aucun doute existé à des époques très anciennes, avant le Ve siècle. Mais comme c'était le cas dans d'autres civilisations, chez les Grecs et les Romains par exemple. Ce genre de pratiques était très courant dans l'Antiquité. En Gaule, ce sont probablement les vates qui faisaient office de sacrificateurs. Pour prédire l'avenir, ils donnaient un coup d'épée dans le thorax de la victime, au niveau du diaphragme. Ensuite, ils observaient la manière dont le sang coulait ou dont l'homme titubait… et interprétaient cela comme un signe leur permettant de prévoir l'issue d'une bataille. Quand les druides ont décidé de moraliser la société archaïque, ils ont fait en sorte de remplacer les sacrifices humains par des peines judiciaires. Mais, même à ce moment-là, la mise à mort était rare. En réalité, la peine la plus importante pour un citoyen était de ne plus participer aux cérémonies religieuses, d'être exclu de la communauté civique. Cela suffisait à les dissuader d'enfreindre les lois. On a d'ailleurs un

exemple archéologique fabuleux, qui illustre ces pratiques judiciaires. Des fouilles réalisées il y a une quinzaine d'années à Fesque, en Normandie, ont mis au jour un lieu de rassemblement d'une douzaine d'hectares situé tout en haut d'une colline. On y a retrouvé des dizaines de milliers d'ossements de veaux et des débris de gobelets. D'immenses banquets devaient se tenir en ce lieu et les participants n'hésitaient pas à sacrifier des troupeaux entiers. A l'extérieur de cette enceinte, dans le fossé de clôture, on a retrouvé des restes humains, les pieds étaient plantés dans le sol. Cela signifie que ces individus étaient morts en position debout. Soit ces hommes avaient été crucifiés, soit ils avaient été pendus, mais tous avaient le regard tourné vers l'enceinte. Cette mise en scène laisse penser qu'on est face à des exécutions de type judiciaire. Les victimes n'étaient pas offertes en sacrifice mais jugées, condamnées à mort et exclues de la communauté civique.


Paolo Verzone/Vu

L'historien (ici, au Select, boulevard Montparnasse, à Paris avec nos journalistes) a été à l'initiative de la création du Centre archéologique départemental de Ribemont-sur-Ancre (Somme) au début des années 1990.

Et leurs rites funéraires ?

On a retrouvé pas mal de sépultures, mais très peu de nécropoles. Ces tombes sont pour la plupart anciennes et appartenaient en général aux membres de l'élite. La plupart des individus décédés n'étaient pas inhumés, mais jetés dans des rivières ou dans des silos enterrés dans le sol. Au Ve siècle, avant que les druides ne conquièrent le pouvoir, les conceptions funéraires étaient encore celles du premier âge de fer. Les morts, qui étaient mis en terre, étaient accompagnés d'objets : des armes, des céramiques ou des bijoux... Leurs proches les déposaient là car ils s'imaginaient que les disparus vivaient une sorte de vie léthargique, dans un autre monde. Ensuite, sous l'influence des druides, les rites funéraires se sont transformés : les inhumations ont été remplacées par des incinérations, sans matériel d'accompagnement cette fois, car dans cette nouvelle vision de la mort, les âmes étaient renvoyées vers les enfers. On faisait un simple trou dans le sol pour y déposer les ossements. Il faut attendre le Ier siècle avant J.-C. et l'influence romaine pour que l'on revienne à des sépultures plus fastueuses.

Pourquoi réservait-on un sort particulier aux guerriers ?

Les druides, pour asseoir leur autorité, ont dû composer avec le monde guerrier, qui dominait alors la société, et s'assurer de son soutien. Ils ont alors décrété que les guerriers morts sur les champs de bataille, mais uniquement dans le camp des vainqueurs, quittaient le cycle des réincarnations et que leurs âmes allaient aussitôt au paradis. Cette théorie fut de surcroît très efficace lors des combats puisque, de ce fait, les guerriers étaient d'une témérité à toute épreuve, et préféraient mourir sur le champ de bataille plutôt que d'être blessés.

Des fouilles que j'ai menées à Ribemont-sur-Ancre dans la Somme, sur un ancien champ de bataille, ont révélé que les vainqueurs avaient construit ce qui peut s'apparenter à une tour du silence, à la manière de celles que construisent les Parsis pour y déposer leurs morts. Il s'agissait d'une enceinte circulaire – rare chez les Gaulois – avec un mur colossal et orné de gravures. A l'intérieur, sur un dallage, ils avaient déposé les cadavres des guerriers morts aux combats afin qu'ils soient dévorés par les oiseaux ou les chiens. Une fois cette étape achevée, le mur avait été démonté et les restes humains jetés dans les fossés qui avaient servi de fondation. On a alors remplacé cette tour par un cercle de stèles : des blocs de gré représentaient chacun un de ces héros. Leurs successeurs et leurs descendants se réunissaient là pour tenir des banquets commémoratifs en l'honneur des vainqueurs. C'est extraordinaire, cette bataille a eu lieu dans les années 260 avant J.-C., et on a encore retrouvé des traces de festins datant du Ier siècle avant J.-C., soit quelques années précédant la conquête romaine ! L'archéologie nous apprend beaucoup sur les mœurs de ces anciens Gaulois. Et souvent, elle confirme ce que nous racontent les auteurs antiques. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR J.-M. BRETAGNE ET VALÉRIE KUBIAK

JEAN LEBRUN

LA MARCHE DE L'HISTOIRE

DU LUNDI AU VENDREDI DE 13H30 À 14H

UN COURS D'HISTOIRE MAIS SANS LE PROF

Mêlant archives et témoignages, Jean Lebrun brosse chaque jour le tableau d'un événement, le portrait d'un personnage ou le récit d'une époque. Une demi-heure pour porter un nouveau regard sur l'histoire.



LA VOIX EST LIBRE

franceinter.fr

LA GAULE AVANT CÉSAR

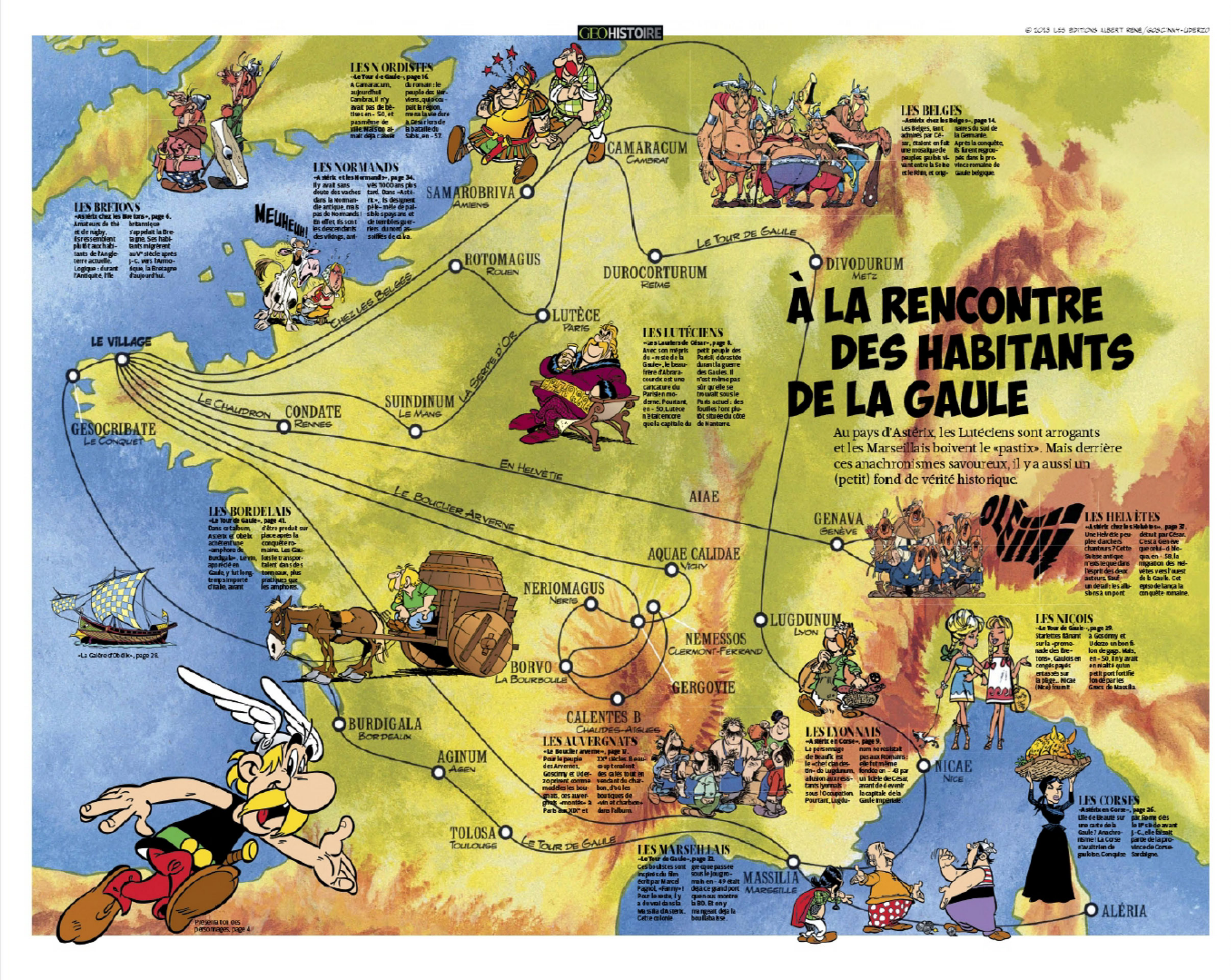
Ports, voies commerciales, places fortes... Ce pays, qui fédérait près de soixante peuples, n'avait rien d'une contrée barbare. En voici les principaux sites.



Avant sa conquête en 58 avant J.-C., la Gaule était mal connue des Romains. La Cisalpine et la Narbonnaise étaient déjà des provinces de l'Empire, mais le reste des terres, qui s'étendaient entre les Pyrénées et la vallée du Rhin, étaient réputées hostiles. Cette « Gaule chevelue » – que César divisera en trois dans ses « Commentaires » : l'Aquitaine, la Belgique et la Celtique –, n'avait pourtant rien d'une contrée désorganisée. Une soixantaine de peuples sédentarisés y pratiquaient une agriculture avancée et s'échangeaient des marchandises (bétail, poteries, minerais, céréales) en utilisant les grands fleuves. Ils commerçaient aussi avec les autres parties du monde, exportant salaisons et esclaves, important bijoux, vaisselle et de grandes quantités de vin. Certains de ces peuples se structuraient autour d'un oppidum, sorte d'agglomération fortifiée. Les vestiges de ces places fortes constituent aujourd'hui pour les archéologues un précieux témoignage de cette civilisation méconnue mais fascinante.

À LA RENCONTRE DES HABITANTS DE LA GAULE

Au pays d'Astérix, les Lutéciens sont arrogants et les Marseillais boivent le «pastix». Mais derrière ces anachronismes savoureux, il y a aussi un (petit) fond de vérité historique.



LES BRETONS
«Astérix chez les Bretons», page 6.
Amateurs de thé et de rugby, ils ressemblent plutôt aux habitants de l'Angleterre actuelle. Logique : durant l'Antiquité, l'île britannique s'appelait la Bretagne. Ses habitants migrèrent au V[e] siècle après J.-C. vers l'Armorique, la Bretagne d'aujourd'hui.

LES NORDISTES
«Le Tour de Gaule», page 16.
À Camaracum, aujourd'hui Cambrai, il n'y avait pas de bêtises en – 50, et pas même de ville. Mais on aimait déjà casser du romain : le peuple des Nerviens, qui occupait la région, mena la vie dure à César lors de la bataille du Sabis, en – 57.

LES NORMANDS
«Astérix et les Normands», page 34.
Il y avait sans doute des vaches dans la Normandie antique, mais pas de Normands ! En effet, ils sont les descendants des vikings, arrivés 1000 ans plus tard. Dans «Astérix», ils désignent pêle-mêle de paisibles paysans et de terribles guerriers du nord assoiffés de calva.

LES BELGES
«Astérix chez les Belges», page 14.
Les Belges, tant admirés par César, étaient en fait une mosaïque de peuples gaulois vivant entre la Seine et le Rhin, et originaires du sud de la Germanie. Après la conquête, ils furent regroupés dans la province romaine de Gaule belgique.

LES LUTÉCIENS
«Les Lauriers de César», page 8.
Avec son mépris du «reste de la Gaule», le beau-frère d'Abraracourcix est une caricature du Parisien moderne. Pourtant, en – 50, Lutèce n'était encore que la capitale du petit peuple des Parisii, dévastée durant la guerre des Gaules. Il n'est même pas sûr qu'elle se trouvait sous le Paris actuel : des fouilles l'ont plutôt située du côté de Nanterre.

LES BORDELAIS
«Le Tour de Gaule», page 41.
Dans cet album, Astérix et Obélix achètent une «amphore de Burdigala». Le vin, apprécié en Gaule, y fut longtemps importé d'Italie, avant d'être produit sur place après la conquête romaine. Les Gaulois le transportaient dans des tonneaux, plus pratiques que les amphores.

LES HELVÈTES
«Astérix chez les Helvètes», page 37.
Une Helvétie peuplée d'archers chanteurs ? Cette Suisse antique n'existe que dans l'esprit des deux auteurs. Sauf un détail : les allusions à un pont détruit par César. C'est à Genève que celui-ci bloqua, en – 58, la migration des Helvètes vers l'ouest de la Gaule. Cet épisode lança la conquête romaine.

LES NIÇOIS
«Le Tour de Gaule», page 29.
Starlettes flânant sur la «promenade des Bretons», Gaulois en congés payés entassés sur la plage... Nicae (Nice) fournit à Goscinny et Uderzo un bon filon de gags. Mais, en – 50, il n'y avait en réalité qu'un petit port fortifié fondé par les Grecs de Massilia.

LES AUVERGNATS
«Le Bouclier arverne», page 17.
Pour le peuple des Arvernes, Goscinny et Uderzo prirent comme modèles les bougnats, ces auvergnats «montés» à Paris aux XIX[e] et XX[e] siècles. Beaucoup tenaient des cafés tout en vendant du charbon, d'où les boutiques de «vin et charbon» dans l'album.

LES LYONNAIS
«Astérix en Corse», page 9.
Le personnage de Beaufix est le «chef clandestin» de Lugdunum, allusion aux résistants lyonnais sous l'Occupation. Pourtant, Lugdunum ne résistait pas aux Romains : elle fut même fondée en – 43 par un fidèle de César, avant de devenir la capitale de la Gaule impériale.

LES MARSEILLAIS
«Le Tour de Gaule», page 32.
Ces boulistes sont inspirés du film écrit par Marcel Pagnol, «Fanny» ! Pour le reste, il y a du vrai dans la Massilia d'Astérix. Cette colonie grecque passée sous le joug romain en – 49 était déjà ce grand port que nous montre la BD. Et on y mangeait déjà la bouillabaisse.

LES CORSES
«Astérix en Corse», page 26.
L'île de Beauté sur une carte de la Gaule ? Anachronisme ! La Corse n'avait rien de gauloise. Conquise par Rome dès le II[e] siècle avant J.-C., elle faisait partie de la province de Corse-Sardaigne.



QUAND ASTÉRIX REVISITE L'HISTOIRE

Dans ses aventures, le héros gaulois participe à de grands épisodes de l'Antiquité. Mais les choses se sont-elles passées comme le racontent Goscinny et Uderzo ? Testez vos connaissances ! (réponses page 82).

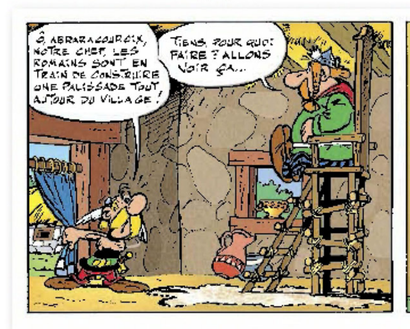
PAR LOLA PARRA

L'armée romaine

AVAIT-ELLE POUR STRATÉGIE D'ENCERCLER SES ENNEMIS ?



«Le Tour de Gaule d'Astérix», page 7.

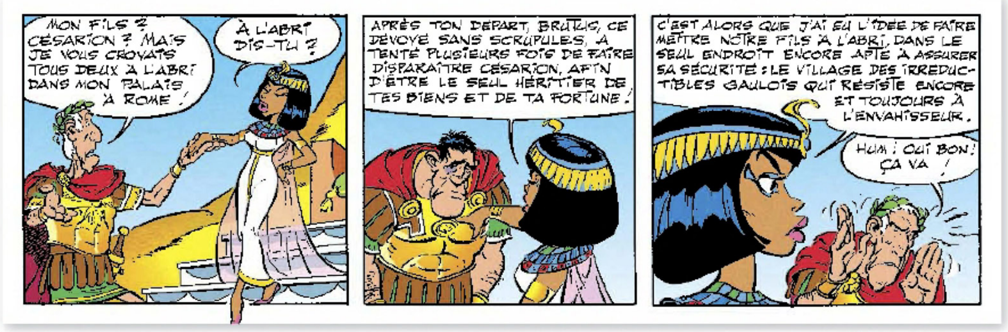




«Le Tour de Gaule d'Astérix», page 8.

Les amours de César et Cléopâtre

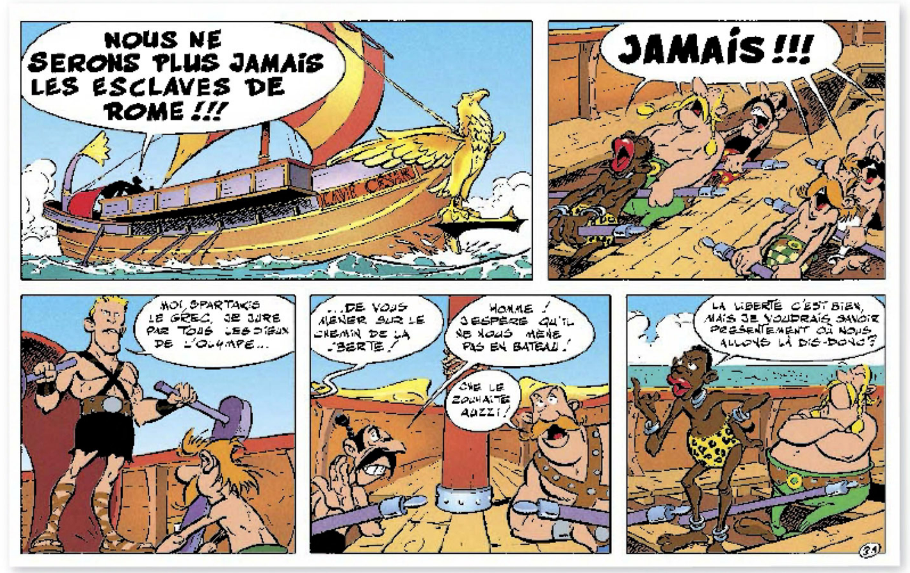
ONT-ILS EU UN FILS CACHÉ NOMMÉ CÉSARION ?



«Le Fils d'Astérix», page 47.

La révolte de Spartacus

CET ILLUSTRE GLADIATEUR A-T-IL CONNU LES GALÈRES ?



«La Galère d'Obélix», page 7.

La bataille de Thapsus

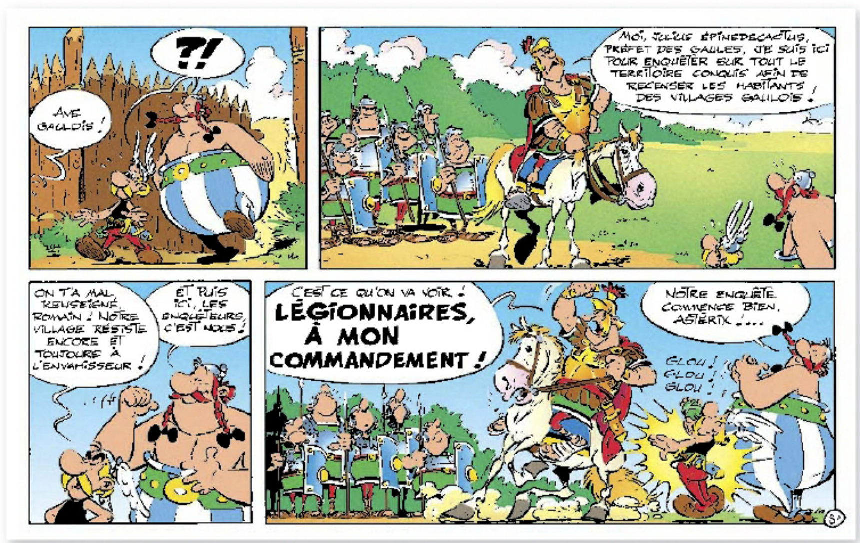
CE COMBAT A-T-IL OPPOSÉ LES LÉGIONS ENTRE ELLES ?



«Astérix légionnaire», page 44.

L'occupation de la Gaule

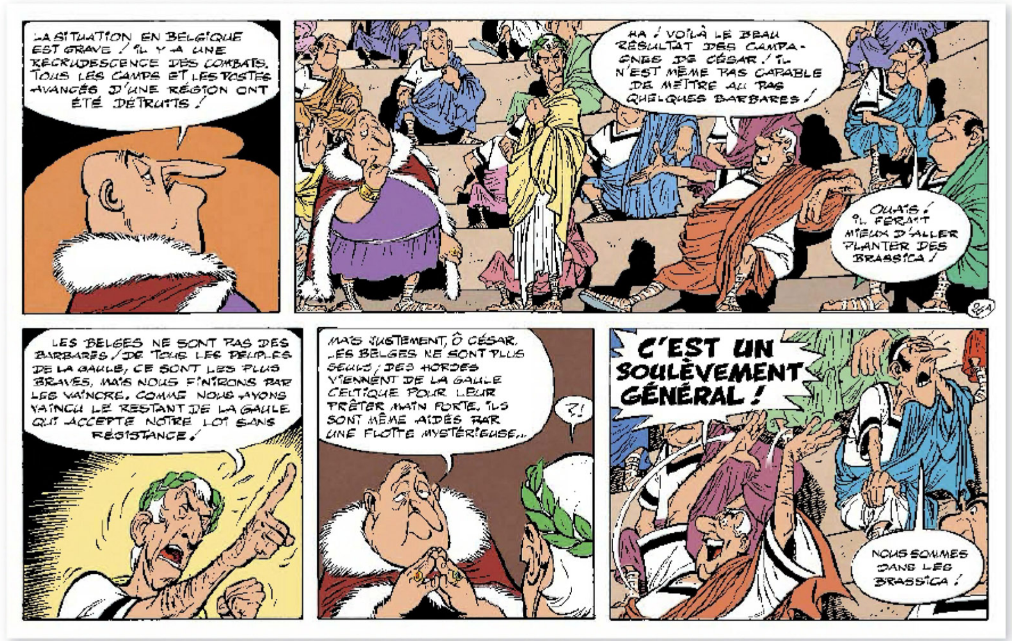
ROME A-T-ELLE EFFECTUÉ DES RECENSEMENTS ?



«Le Fils d'Astérix», page 12.

L'hommage aux Belges

CÉSAR A-T-IL BIEN PRONONCÉ CES PAROLES ?



«Astérix chez les Belges», page 30.

La reddition de Vercingétorix

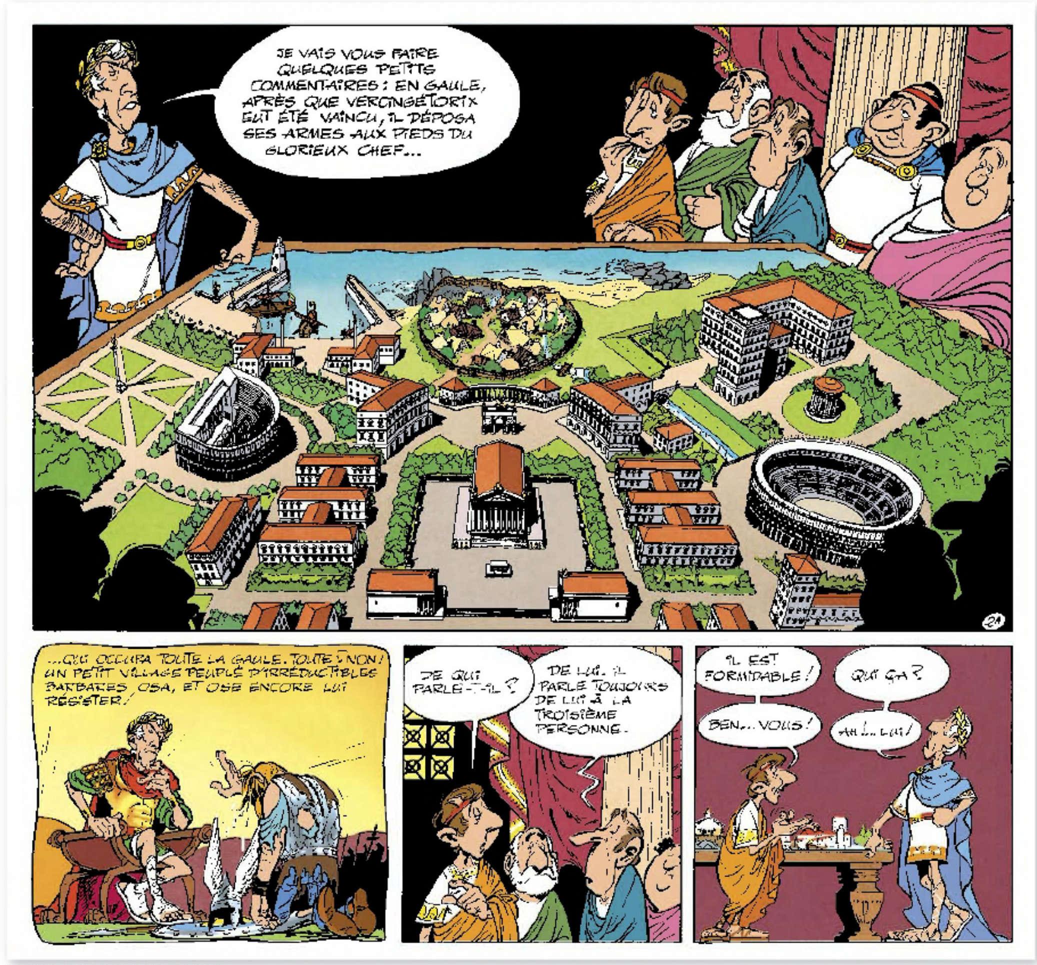
CETTE SCÈNE CÉLÈBRE A-T-ELLE EU LIEU?



«Le Bouclier arverne», page 5.

Jules César

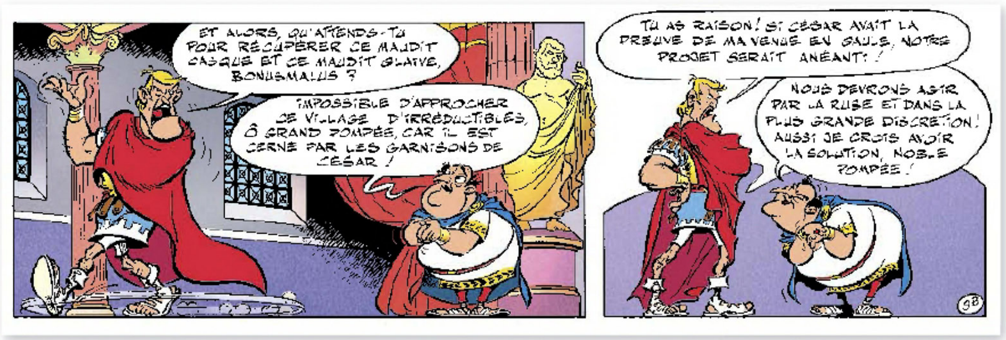
PARLAIT-IL DE LUI À LA TROISIÈME PERSONNE ?



«Le Domaine des dieux», page 5.

La rivalité de Pompée et César

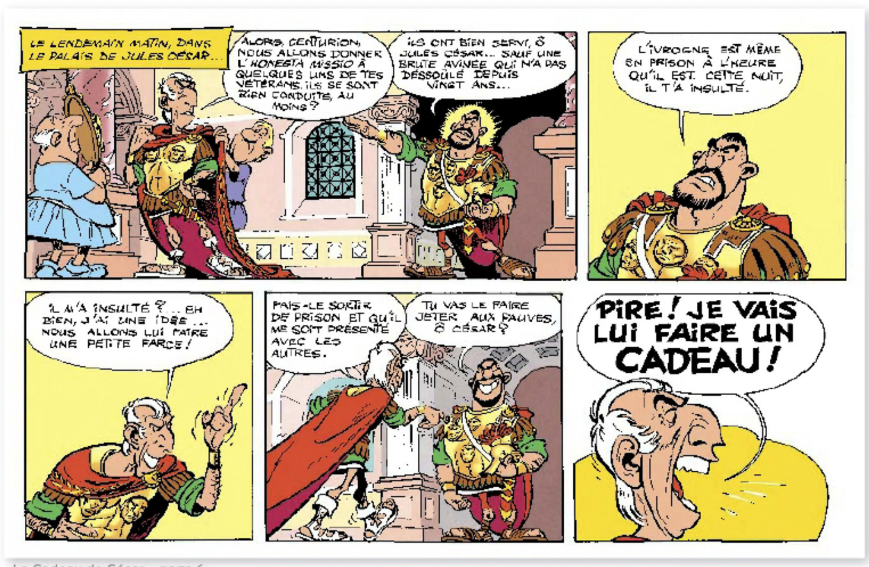
LES DEUX HOMMES SE SONT-ILS AFFRONTÉS EN GAULE ?



«Astérix et Latraviata», page 13.

L'«honesta missio»

LES SOLDATS AVAIENT-ILS DROIT À LA RETRAITE ?



«Le Cadeau de César», page 6.

LES RÉPONSES

ASTÉRIX A (PRESQUE) TOUT BON !

L'armée romaine

OUI

AVAIT-ELLE POUR STRATÉGIE D'ENCERCLER SES ENNEMIS ?

Les Romains étaient bien des spécialistes de l'encerclement ! Le siège était un élément central du génie militaire dans l'art de la guerre gréco-romaine. Ainsi, lors de la bataille d'Alésia (52 avant J.-C.), César fit dresser deux lignes de fortifications autour de la forteresse gauloise : l'une tournée vers l'intérieur, pour empêcher les assiégés de s'enfuir, et l'autre vers l'extérieur, afin d'éviter l'arrivée possible de secours. Il creusa ensuite deux fossés de 4,5 mètres de largeur, et dressa une palissade haute de 3,5 mètres. Des tours distantes de 24,5 mètres les unes des autres complétaient la fortification.

Les amours de César et Cléopâtre

OUI

ONT-ILS EU UN FILS CACHÉ NOMMÉ CÉSARION ?

César et Cléopâtre ont bien eu un fils ! Surnommé Césarion (petit César), il a régné sur l'Egypte sous le nom de Ptolémée XV. En revanche, lui et sa mère n'ont jamais mis les pieds en Gaule, comme les créateurs d'Astérix le prétendent. D'ailleurs, l'enfant serait né en 47 avant J.-C., alors que la bande dessinée est supposée se dérouler en 50 avant J.-C. La liaison de César et de Cléopâtre a commencé en 48, peu après l'entrée du général en Egypte. Lorsque celui-ci est assassiné, en 44, Césarion et sa mère, qui séjournent alors à Rome, regagnent Alexandrie. A peine rentrée, la reine aurait empoisonné son frère et époux Ptolémée XIV pour nommer son fils co-régent car, selon la coutume, elle devait avoir un homme à ses côtés pour gouverner avec elle. Césarion est tué quelques années plus tard par Octave, lors de la campagne du futur empereur romain en Egypte, en 30 avant J.-C.

La révolte de Spartacus

NON

CET ILLUSTRE GLADIATEUR A-T-IL CONNU LES GALÈRES ?

Tout le monde a reconnu, sous les traits du Grec Spartakis, Kirk Douglas incarnant le Thrace Spartacus au cinéma. Mais le vrai Spartacus n'a jamais été galérien. Capturé dans son pays natal et vendu à un marchand de gladiateurs d'Italie du Sud, il se révolta en 73 avant J.-C. «Partis à 70 de Capoue, les gladiateurs se trouvèrent en quelques jours à la tête de plusieurs milliers d'ouvriers agricoles, de bergers et de tous les pauvres hères dont la vie était devenue impossible», rapporte Catherine Salles, dans son livre «73, avant J.-C., Spartacus et la révolte des gladiateurs» (éd. Complexe). Deux ans plus tard, Spartacus fut tué au combat.



L'occupation de la Gaule

ROME A-T-ELLE EFFECTUÉ DES RECENSEMENTS ?

Ce fut le cas, mais le premier se déroula bien après la fin de la conquête de la Gaule, et donc après la scène décrite par Goscinny et Uderzo. C'est en 27 avant J.-C., au moment où la République romaine devint un empire, qu'Auguste lança le premier recensement en Gaule. Cette pratique permettait d'évaluer la population des territoires conquis et de fixer le «tributum». Cet impôt que les vaincus versaient à Rome était calculé en fonction du nombre de citoyens et du montant de leurs richesses.



La bataille de Thapsus

CE COMBAT A-T-IL OPPOSÉ LES LÉGIONS ENTRE ELLES ?

La bataille de Thapsus a en effet eu lieu, même si elle s'est déroulée en 46 avant J.-C. et non pas en 50. Elle se tint dans le contexte de la guerre civile qui opposa César à Pompée (de 49 à 45 avant J.-C.). Après la mort de ce dernier, en 48 avant J.-C., ses partisans organisèrent la résistance depuis le nord de l'Afrique. En 47 avant J.-C., César débarqua à Thapsus, dans l'est de l'actuelle Tunisie, et affronta les légions de Scipion, alliées à celles du roi de Numidie, Juba Ier. La victoire de César, ce jour-là, fut décisive pour mettre fin à la résistance en Afrique, et constitua une étape importante dans son accession au pouvoir absolu.

L'hommage aux Belges

OUI

CÉSAR A-T-IL BIEN PRONONCÉ CES PAROLES ?

Lors de la conquête de la Gaule, parmi les peuples qui habitaient ce territoire, les Belges sont ceux qui ont le plus impressionné le général romain par leur courage. Il leur rendit, dans ses «Commentaires de la guerre des Gaules», l'hommage suivant : «Les Belges sont les plus braves de tous ces peuples, parce qu'ils sont les plus éloignés de la province romaine et des raffinements de sa civilisation, parce que les marchands y vont très rarement et, par conséquent, n'y introduisent pas ce qui est propre à amollir les cœurs, enfin parce qu'ils sont les plus voisins des Germains, qui habitent sur l'autre rive du Rhin, et avec qui ils sont continuellement en guerre.»

La reddition de Vercingétorix

NON

CETTE SCÈNE CÉLÈBRE A-T-ELLE EU LIEU ?

Selon la légende, Vercingétorix aurait jeté ses armes aux pieds de César lors de sa reddition à Alésia, en 52 avant J.-C. Mais cet épisode, relaté par des historiens de l'Antiquité, n'a sûrement pas eu lieu. «Le récit que César a donné de cet événement était tellement succinct qu'il a laissé la place à l'exagération… En réalité, les Gaulois se sont contenté de jeter leurs armes dans le fossé», explique Serge Lewuillon, enseignant à l'Université de Picardie et auteur de «Vercingétorix ou le mirage d'Alésia».



Jules César

PARLAIT-IL DE LUI À LA TROISIÈME PERSONNE ?

Dans cet extrait du «Domaine des dieux», Goscinny et Uderzo se moquent de César, en le faisant parler de lui à la troisième personne. De fait, son célèbre ouvrage «Commentaires sur la guerre des Gaules» est bien écrit sur ce mode-là. Mais ce n'est pas une preuve de mégalomanie : initialement, les «Commentaires» étaient des rapports que le général envoyait au Sénat pour l'informer de sa campagne militaire. Comme il était d'usage dans ce type de documents, il utilisait un style factuel et employait la troisième personne. César fut le premier à prendre la plume pour transformer ce rapport en texte littéraire, qui parut vers 51 avant J.-C., probablement pour magnifier son image.

La rivalité de Pompée et César

NON

LES DEUX HOMMES SE SONT-ILS AFFRONTÉS EN GAULE ?

Pompée n'est jamais allé provoquer César en Gaule. En fait, c'est l'inverse qui s'est produit. En 52 avant J.-C., le Sénat nomma Pompée consul unique. A l'époque, la popularité de César, alors engagé dans sa campagne gauloise, inquiétait ses rivaux : pour l'empêcher de rentrer victorieux à Rome, le Sénat annonça qu'il serait mis en accusation s'il osait le faire. En - 49, ignorant cette menace, César pris les armes et franchit le fleuve Rubicon, frontière entre la Gaule et Rome. Pompée, obligé de prendre la fuite avec ses partisans, trouva refuge en Egypte, où il fut assassiné en - 48, sur ordre du pharaon Ptolémée XIII.

«L'honesta missio»

OUI

LES SOLDATS AVAIENT-ILS DROIT À LA RETRAITE ?

L'«honesta missio» était une coutume bien réelle. Comme Goscinny et Uderzo le racontent, elle constituait l'achèvement, avec honneurs, du service militaire. A leur départ des armées, les vétérans bénéficiaient d'une somme d'argent ou d'un lot de terres dans des territoires conquis. En revanche, «l'expression technique "honesta missio" n'apparaît qu'avec la réforme de l'armée, au début de l'époque impériale. C'est sous le règne d'Auguste (de 27 avant J.-C. à 14 après J.-C.) que l'on détermine la régularisation des carrières militaires et donc aussi des congés», précise Giusto Traina, professeur à la Sorbonne.

Les druides, des hommes de pouvoir

Justice, politique, religion... En quelques siècles, ces érudits étendirent leur influence à tous les domaines de la société.

Au cœur de la forêt, des vieillards tout vêtus de blanc cueillent le gui et procèdent à des sacrifices en psalmodiant de mystérieuses formules dans leurs barbes longues... Cette scène fantasmatique a la vie dure. L'absence de témoignages directs, conjuguée au fait que les principaux commentateurs de l'époque, grecs et latins, n'aient pas toujours été d'une grande rigueur, a laissé cette mythologie prospérer. Jules César, surtout, a contribué à la forger, en faisant des druides, dans sa « Guerre des Gaules », des sortes de prêtres comparables à ceux de Rome. Pourtant, cette image est loin de décrire la nature exacte du rôle des druides dans la société gauloise.

Pour comprendre qui étaient ces hommes mystérieux, les historiens d'aujourd'hui doivent se plonger dans des traités philosophiques grecs rédigés... au IIIe siècle avant notre ère. C'est là que les druides sont mentionnés pour la première fois. Leur réputation, à l'époque, était sans doute déjà grande. Ces traités semblent en effet se référer à des écrits plus anciens, aujourd'hui disparus, et notamment à un «Mémoire» qui aurait été rédigé au Ve siècle avant J.-C. par un disciple du philosophe Pythagore. Mais l'auteur à qui l'on doit les informations les plus fiables est le savant grec Poseidonios d'Apamée, qui voyagea en Gaule à la fin du IIe siècle avant notre ère. Il a laissé des observations précises sur la société gauloise en général et sur les druides en particulier.

La grande renommée des druides auprès de leurs contemporains était due à leur immense savoir scientifique. Comme les élèves de Pythagore, ils maîtrisaient les nombres et la théorie mathématique. Cette connaissance trouvait de nombreuses applications pratiques, et les rendait indispensables à la société gauloise. Grands géomètres, ils établissaient plans et calculs nécessaires au creusement de galeries minières, à la construction de bâtiments ou à l'assemblage de chars. Certains motifs minuscules retrouvés sur des pièces gauloises témoignent de ce savoir-faire : réalisés au compas, ils nécessitaient une telle précision qu'il faut aujourd'hui l'aide d'un ordinateur pour les reproduire. Ces virtuoses de l'algèbre se distinguaient aussi par leurs travaux astronomiques. Pendant des siècles, ils observèrent le mouvement des astres. Grâce à de savants calculs, ils élaborèrent des calendriers perpétuels sophistiqués. Celui de Coligny (Ain), découvert en 1987, mêle des cycles lunaires et solaires. Il permettait de déterminer les jours propices aux cérémonies religieuses et aux entreprises guerrières. Les druides détenaient les clés des mystères de l'univers, ils étaient devenus les maîtres du temps. Pour les Gaulois, il ne faisait pas de doute que leurs savants parlaient le langage des dieux.

Ces vastes connaissances s'étendaient également à la botanique, à la médecine, à la géologie... Elles leur procuraient un important pouvoir au sein de la société, qui ne pouvait tomber dans les mains de n'importe qui. Pour cette raison, les druides maintenaient leur enseignement secret et veillaient à être les seuls à maîtriser l'écriture. Le savoir était transmis à quelques êtres choisis pour leurs capacités et leur sagesse, à l'issue d'un apprentissage très long, probablement une vingtaine d'années. Cette sélection très stricte des aspirants-druides s'avéra de plus en plus nécessaire au fur et à mesure que le pouvoir de ces sages sur la société augmentait. A l'apogée de leur rayonnement, au IIe siècle avant J.-C., leur emprise ne se limitait plus aux sciences et à la divination. Elle s'étendait également à la politique et à la justice.

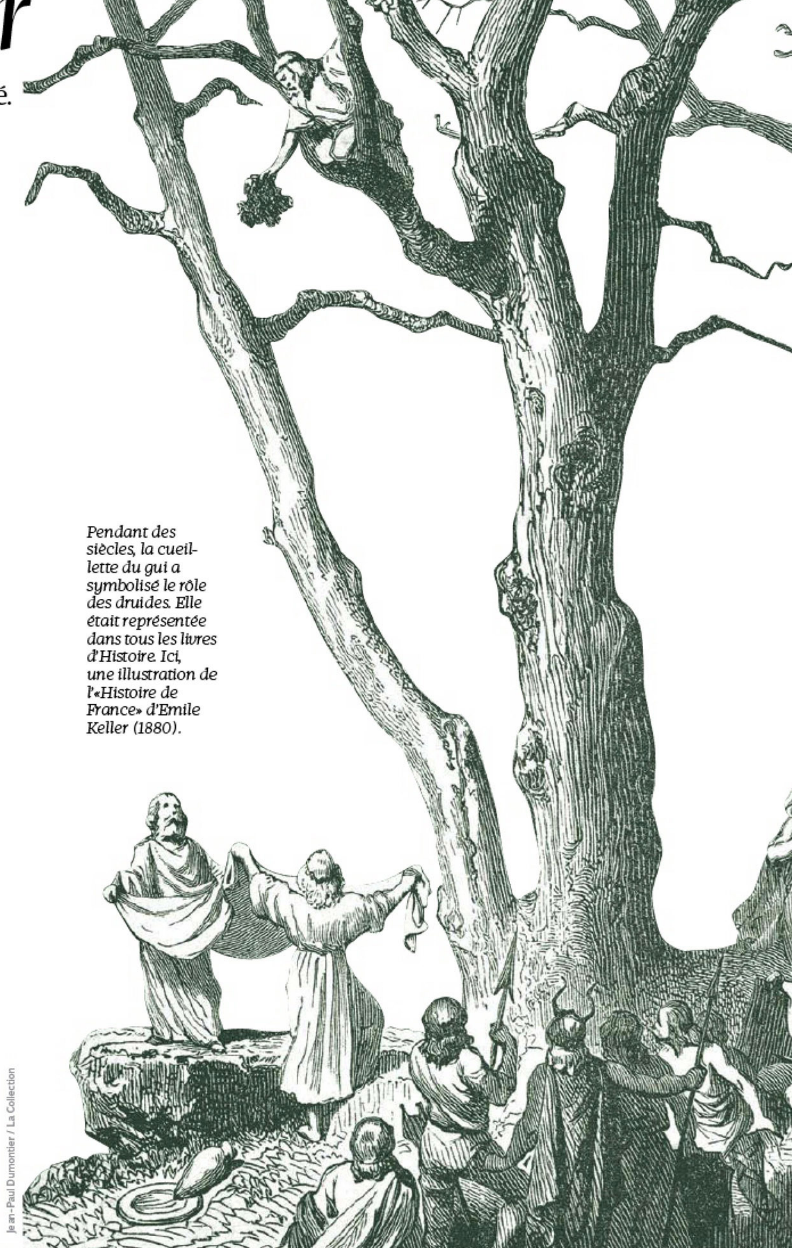
Leur sagesse en faisait des êtres à part, qui se situaient au-dessus des hommes et des partis. C'est donc tout naturellement qu'on s'en remettait à eux pour arbitrer les nombreux conflits qui agitaient cette société dominée par une aristocratie belliqueuse. Leurs jugements de circonstances se muèrent peu à peu en une véritable institution. Mais pour légitimer leur action, il leur fallait moraliser en profondeur la société. Pour cela, les druides en appelèrent aux dieux et, usant de leur prestige, ils instaurèrent une religion publique. Ce culte instillait dans les consciences des Gaulois des notions telles que l'immortalité de l'âme ou la différence entre le bien et le mal. A cet égard, leur rôle était davantage celui de théologiens que de prêtres, malgré l'image dont on les a affublés. Toujours dans un but de pacification, ils instaurèrent une justice supranationale. Grâce à Poseidonios d'Apamée, on connaît l'existence d'assises annuelles de druides. Venus de toute la Gaule, ces sages se réunissaient dans la forêt des Carnutes (dans l'actuelle région d'Orléans) pour trancher des questions concernant l'ensemble des peuples gaulois. Ces règles partagées conduisirent à la mise au point de constitutions qui réglaient les rapports entre les Etats. La paix qui régna en Gaule pendant des siècles est le fruit de ces efforts fédérateurs.

SILENCE, MES FRÈRES, SILENCE !
CLANG ! CLANG ! CLANG !

«Astérix chez les Goths», page 10.

Pourtant, quand César arriva en Gaule en -58, l'influence des druides avait déjà décru. Leur fonction, si elle gardait une partie de son prestige, était devenue un simple titre honorifique porté par quelques aristocrates éduqués. Dès le IIe siècle avant notre ère, leur pouvoir avait commencé à décliner : « L'influence du commerce romain commença à saper leurs valeurs archaïques », note l'historien Jean-Louis Brunaux auteur de «Les Druides. Des philosophes chez les Barbares » (éd. du Seuil, 2006). Puis, les crises politiques qui ébranlèrent la Gaule autour de 120 avant J.-C. – l'instauration d'une province romaine dans le sud-est, les invasions des Cimbres et des Teutons dans le nord – donnèrent le coup de grâce à leur hégémonie. Mais le déclin des druides était en germe dans leur œuvre elle-même. Ils avaient transformé en profondeur les mentalités et les institutions gauloises. En inculquant ainsi aux peuples de Gaule les bases de la civilisation, ils avaient favorisé leur autonomie. Leur rôle était achevé. ■

CLAIRE LECŒUVRE



Pendant des siècles, la cueillette du gui a symbolisé le rôle des druides. Elle était représentée dans tous les livres d'Histoire. Ici, une illustration de l'«Histoire de France» d'Emile Keller (1880).

Jean-Paul Dumontier / La Collection

CÉSAR UN STRATÈGE GÉNIAL MAIS IMPITOYABLE

En 58 avant J.-C., il part à la conquête de la Gaule. En huit ans, le général romain, aussi rusé que féroce, fait voler en éclats l'union des tribus et laisse deux millions de morts derrière lui. Offrant ainsi à Rome une nouvelle province.

PAR JEAN-BAPTISTE MICHEL

Le masque du conquérant
Ce buste de César en schiste vert, sculpté au Ier siècle après J.-C., montre le général romain émacié, austère et implacable. Ses yeux, réalisés en marbre, semblent irradier d'une énergie surnaturelle, comme si le sculpteur avait voulu exprimer sa puissante détermination.



«Astérix gladiateur», page 45.



«Astérix en Hispanie», page 6.
«Le Cadeau de César», page 6.
«Astérix chez les Belges», page 36.
«Astérix gladiateur», page 17.
«Astérix chez les Belges», page 40.

Nez aquilin et air hautain, c'est ainsi qu'Uderzo caricature César, sans jamais le rendre ridicule.

SON AMBITION : OFFRIR LA GAULE ET SES RICHESSES AU PEUPLE ROMAIN

Tel est pris qui croyait prendre. Cette formule peut résumer l'incroyable imbroglio fait de chassés-croisés militaires, de furieuses batailles, de massacres atroces et d'incessantes négociations que fut, de 58 à 50 avant notre ère, la conquête de la Gaule par les Romains. Ceux-ci arrivent d'abord en amis et alliés, puis s'installent en occupants, avant de voir se retourner contre eux leurs protégés. César se heurte alors à Vercingétorix.

Le chef arverne fédère autour de lui une armée innombrable. Ce que les Gaulois, forts de leur union et de leur légendaire bravoure n'ont pas prévu, c'est le politicien hors pair, le stratège génial, l'homme d'envergure exceptionnelle qu'ils ont en face d'eux. Issu d'une des plus illustres familles du patriciat romain, admirablement éduqué, parlant et écrivant le grec comme le latin, athlète accompli, orateur brillant, familier des alliances politiques, infiniment séduisant et populaire, Jules César accède au consulat en -59. Cela signifie qu'il est un des plus puissants magistrats de la République, exerçant l'«imperium», le pouvoir suprême civil et militaire. A 42 ans, il semble au sommet de sa gloire. Or, cet homme à qui tout réussit, regrette de n'être que ce qu'il est à un âge où son modèle, Alexandre le Grand, avait déjà conquis le monde. Le consulat ne dure qu'un an, traditionnellement suivi d'un proconsulat (gouvernement militaire d'une ou de plusieurs provinces). Cet ambitieux obtient l'Illyrie (la côte est de l'Adriatique) et la Gaule Cisalpine (la plaine du Pô), à laquelle s'ajoute bientôt la Narbonnaise (qui regroupe les actuelles régions Provence-Alpes-Côte d'Azur, et Languedoc-Roussillon). César voit dans ce nouveau poste l'occasion d'acquérir la seule gloire qui lui manque, la plus grande, celle des armes.

Helvètes et Germains sont balayés par son génie militaire

Tout bascule en 58 avant notre ère. Les Helvètes, refoulés par les peuples germaniques sur l'étroit plateau suisse, ont le projet de migrer en masse à travers toute la Gaule : ils veulent descendre le long de la vallée du Rhône, contourner le Massif central et traverser le sud du pays pour s'installer en Saintonge, au bord de l'océan Atlantique. César gagne Genève à marche forcée pour rencontrer les ambassadeurs helvètes. Il leur refuse tout net le passage par la Narbonnaise : ce serait livrer la province aux exactions d'une horde de 400 000 barbares, sans parler de la brèche ainsi ouverte, où ne manqueront pas de s'engouffrer les Germains, avec qui Rome maintient un fragile statu quo. Les Helvètes s'inclinent. Ils prendront un autre chemin...


Josse / Leemage / Musée du Louvre, Paris

Des combats acharnés
Ce bas-relief, réalisé deux siècles après la conquête de la Gaule, témoigne encore de l'âpreté des corps à corps : ici, un Gaulois s'apprête à frapper un légionnaire de son épée.

On aurait pu s'en tenir là. Et la guerre des Gaules aurait pu n'avoir jamais lieu si les Eduens, occupant une partie de l'actuelle Bourgogne, et les Séquanes, installés en Franche-Comté, vieux alliés de Rome, n'avaient appelé César au secours pour se débarrasser des Helvètes qui traversent leurs terres en les dévastant. A croire que le proconsul n'attendait que ce signal : il prend aussitôt la tête de ses légions qui, non sans mal et de lourdes pertes, défont les Helvètes et les renvoient définitivement dans leurs montagnes. Cette victoire d'une armée inférieure en nombre sur des hommes qui passent pour les meilleurs guerriers de la Gaule (avec les Belges) a un retentissement énorme. Fortement impressionnés, les peuples de la Gaule demandent à nouveau à Rome de les protéger, cette fois des Germains. Ceux-ci, en effet, ont la prétention de dominer le pays du Rhin à la Loire.

Pour l'heure, les Gaulois ne voient absolument pas ce qu'ils auraient à craindre de ces quelques légions romaines. Ils ont tort. César a lu les historiens, interrogé les natifs du pays, étudié leur religion, examiné tous ces peuples, ce qui les unit et les oppose. Il raisonne en géopoliticien, d'autant plus obsédé par les frontières que son ambition n'en a pas. Il rêve déjà d'offrir à une Rome surpeuplée les richesses naturelles de ces immenses espaces au climat doux.

Il laisse derrière lui des centaines de milliers de morts

Il doit d'abord en chasser les Germains. A la fin de cette année 58, dans la plaine d'Alsace, les Romains défont ces derniers, qui repassent le Rhin en catastrophe, abandonnant derrière eux 80 000 morts, comme le raconte César dans ses «Commentaires sur la guerre des Gaules». Dès l'année suivante, le proconsul écrase les tribus belges encore à demi sauvages, mais extrêmement unies et valeureuses, comme il le reconnaît lui-même.

En - 56, toute la Gaule est passée sous hégémonie romaine. César est enfin considéré comme un grand chef militaire, l'égal de Pompée, son rival à Rome. Il se garde bien pourtant d'y revenir. Son avenir politique passe désormais par la Gaule, et il ne veut surtout pas se séparer de ses légions, totalement dévouées à sa personne. Les années - 55, - 54 et - 53 le voient ravager les Flandres, passer la Manche pour aller effrayer les Bretons, puis le Rhin, au-delà duquel il se livre à un véritable génocide : 430 000 Germains, selon ses propres calculs, sont exterminés. ●●●

EN 58 AVANT J.-C.

LES LÉGIONS DE CÉSAR ENVAHISSENT LA GAULE

Le général Jules César pénètre en Gaule en 58 avant J.-C., pour affronter les Helvètes. Continuant sa progression vers le nord, il repousse les Germains l'année suivante de l'autre côté du Rhin. Les légions se répandent alors sur toute la Gaule. En - 56, le pays est contrôlé par les Romains. La révolte éclate quatre ans plus tard, en - 52, à Cenabum (Orléans), et les tribus se fédèrent autour de Vercingétorix. Après une défaite importante à Gergovie, César piège son ennemi sur l'oppidum d'Alésia, à l'été - 52. Après cette victoire romaine, deux années seront encore nécessaires aux légions pour éteindre toute résistance. En - 50, la conquête de la Gaule est complètement achevée.

BRETAGNE · Mer du Nord · GERMANIE · Manche · GAULE BELGIQUE · ÉDURONS · PARISII · VENÈTES · Cenabum (Orléans) · GAULE CELTIQUE · Alésia · ÉDUENS · HELVÈTES · Océan Atlantique · Gergovie · Lugdunum (Lyon) · ARVERNES · GAULE CISALPINE · GAULE NARBONNAISE · GAULE AQUITAINE · Narbo (Narbonne) · ESPAGNE · Mer Méditerranée · Mer Adriatique

54 av. J.-C. · 55 av. J.-C. · 57 av. J.-C. · 56 av. J.-C. · 58 av. J.-C. · 52 av. J.-C. · 56 av. J.-C. · 52 av. J.-C.

Provinces romaines · Territoire gaulois · Zone de soulèvement gaulois · Limite des provinces gauloises · Marche des armées romaines · Victoire romaine · Victoire gauloise

0 · 100 · 200 km

Un expert en stratégie
Des siècles après la bataille d'Alésia, les militaires étudient encore l'art de la guerre de Jules César. Cette gravure, tirée d'un manuel de techniques de fortifications du XVIe siècle, montre comment le général romain piégea Vercingétorix à Alésia.

Fototeca / Leemage

●●● Cependant, la situation en Gaule se détériore. Le peuple supporte tout le poids du tribut imposé par César pour l'entretien de l'armée d'occupation, son enrichissement personnel et celui de Rome. L'aristocratie s'aperçoit qu'elle n'a plus qu'un pouvoir de façade et s'agite. Les Sénons, un puissant peuple gaulois installé sur une partie des actuels départements de l'Yonne et de la Seine-et-Marne, vont jusqu'à tuer le « roi » que leur a imposé César. Le proconsul réprime cette agitation sans ménagement. Il punit le meurtre de son homme de paille par l'exécution d'un noble gaulois nommé Acco, qui a appelé à la rébellion. Le meneur est fouetté et décapité en public. Cette exécution ulcère le peuple, et César s'aliène une bonne partie de la noblesse humiliée. En - 52, la révolte, qui couvait depuis des mois, éclate. Le signal est donné par les Carnutes qui massacrent, dans leur ville de Cenabum (Orléans), tous les commerçants et citoyens romains.

La direction des opérations militaires est confiée à Vercingétorix, un jeune prince arverne qui a été un temps, comme tant d'autres jeunes nobles retenus à Rome, l'otage bien traité de ●●●

À UN CONTRE TROIS, CÉSAR ÉCRASE LES GAULOIS

L'aigle romain transperce la Gaule
Cet emblème illustre la page de garde des albums d'«Astérix». L'aigle était le symbole des légions, tandis que les quatre lettres SPQR (Senatus Populus Que Romanus, c'est-à-dire «Le Sénat et l'assemblée du peuple romain») rappelaient l'autorité de Rome.

●●● César, de qui il a beaucoup appris. Eloquent, charismatique et autoritaire, il regroupe autour de sa personne une coalition de peuples unis par la nostalgie de leur indépendance et leur haine des Romains. César cherche l'affrontement avec Vercingétorix, mais celui-ci évite d'abord tout choc frontal. Une course-poursuite dévastatrice s'engage. Les campagnes résonnent des pires atrocités. Comme le sac d'Avaricum (Bourges), capitale des Bituriges, dont les 40000 habitants, après un siège d'un mois, sont tous passés au fil de l'épée par les légionnaires du proconsul.

A Alésia, Vercingétorix se retrouve pris au piège

Une première rencontre a lieu à Gergovie, la ville de Vercingétorix, en pays arverne. Les Romains, en infériorité numérique, sont repoussés, mais, «surprise, méfiance ou prudence», écrit Jean-Louis Brunaux («Alésia», Gallimard, 2012), le chef gaulois commet l'erreur fatale de ne pas exploiter cet avantage. César lui laisse même croire qu'il se retire en Narbonnaise et va évacuer la Gaule. En fait, il marche vers l'est – et y attire Vercingétorix – pour étoffer ses troupes. Il s'adjoint notamment une puissante cavalerie, celle des Germains, ses anciens ennemis, à qui il promet une part du butin s'ils se rangent de son côté. Ce renfort jouera un grand rôle au moment décisif.

Et c'est Alésia, été - 52 : les deux armées se retrouvent face à face dans la région d'Autun, en Saône-et-Loire. Le premier affrontement tourne à l'avantage des Romains. La cavalerie gauloise est décimée. Vercingétorix et 80000 combattants se réfugient dans un camp fortifié au sommet du mont Auxois. Le chef gaulois parvient juste à envoyer ce qui lui reste de cavaliers chercher des renforts dans toute la Gaule.

De son côté, observant que l'inexpugnable oppidum, où se sont retranchés ses ennemis, est entouré de collines, César organise un siège méthodique. Il fait construire une ligne de fortifications pour empêcher les Gaulois de sortir de leur retraite et les affamer. Les légionnaires bâtissent ainsi un mur de pierre reliant les collines entre elles. Une palissade de bois, hérissée de pieux pour repousser les assaillants, recouvre l'enceinte. Au pied du mur, deux fossés sont creusés, et des pièges sont installés. Puis César fait construire une deuxième ligne de fortifications qui protège les Romains de l'armée de secours des Gaulois, et s'installe avec ses troupes à l'intérieur de cette double enceinte. Durant de longues semaines d'attente et d'escarmouches, les Gaulois ne parviennent pas à briser le blocus.

En septembre - 52, les renforts gaulois arrivent enfin. 246000 hommes accourus des quatre coins du pays se rassemblent à Bibracte (Autun), la cité des Eduens, puis s'acheminent vers Alésia... L'ultime bataille s'engage.



Josse / Leemage / Musée Crozatier, Le Puy-en-Velay

Un face-à-face historique
Tandis que le ciel s'embrase à l'horizon, Vercingétorix, majestueux sur son cheval blanc, rend les armes à son vainqueur. Sous le pinceau de Lionel-Noël Royer (1852-1926), César paraît dubitatif, presque contrarié. En bas à gauche : la même scène est illustrée avec beaucoup d'ironie par Uderzo, en ouverture du «Bouclier arverne».

«Le Bouclier arverne», page 5.

Reste ce mystère : comment ce total de 300000 Gaulois a-t-il pu être défait par moins de 100000 Romains ? Probablement, répond Jean-Louis Brunaux dans son passionnant essai, parce que «les négociations et les accords qui devaient se réaliser au lendemain de la reddition avaient eu lieu bien avant elle». Autrement dit, une partie des Gaulois avait déjà été «retournée» par le génie diplomatique de César qui, tout au long du conflit, n'a cessé de négocier avec les chefs en leur faisant miroiter, outre sa clémence, les avantages de la citoyenneté romaine. Loin de soutenir le jeune Arverne, une bonne partie de la Gaule avait depuis longtemps choisi de se donner à Rome. Et à l'heure fatidique, la moitié de cette énorme armée de secours se volatilise sans combattre.

Vercingétorix finit par se rendre à César, qui l'envoie en captivité à Rome. Mais la «pacification» de la Gaule n'est pas terminée. Toute l'année - 51, César poursuit la répression chez les Carnutes, les Bellovaques, les Armoricains. Il soumet la Belgique septentrionale, notamment les Atuatuques et les Eburons. A l'expiration de son proconsulat, en - 50, le généralissime peut contempler son œuvre : la Gaule tout entière est devenue une province romaine. Elle le demeurera cinq siècles, jusqu'à la fin de l'Empire. Il aura fallu huit ans de guerre et deux millions de morts. Plus une dernière victime : Vercingétorix, le chef des Arvernes, est exécuté par strangulation quatre ans plus tard, en 46 avant notre ère, à l'issue du défilé triomphal de son vainqueur. ■



«Le Combat des chefs», page 46.

MALHEUR AUX VAINCUS !

Avant d'être défaits par César en 52 avant J.-C., les Gaulois, redoutables guerriers, inspiraient en Europe crainte et admiration. Leur intrépidité, leurs exploits retentissants, leurs habitudes étranges étaient même devenus légendaires.

PAR VOLKER SAUX

Un adversaire digne de respect
Ce «Gaulois mourant», datant du IIIe siècle, est conforme à l'idée que se faisaient les Romains de leurs anciens ennemis : cheveux libres, moustachus, portant un torque (collier) autour du cou et affrontant nus leurs adversaires (comme le prétend César dans ses «Commentaires»).

Luisa Ricciarini / Leemage / Musei Capitolini, Rome



Des perdants magnifiques ? Depuis leur défaite à Alésia face à Jules César, en 52 avant J.-C., cette image colle aux braies des combattants de l'ancienne Gaule. Le scénario – fictif – de Vercingétorix jetant ses armes aux pieds du général romain a été inculqué à des générations d'écoliers. Les troupes gauloises apparaissent à l'image de leur chef : braves, dignes dans l'humiliation, mais pas à la hauteur. Pourtant, lorsque César lança ses légions à la conquête de la Gaule, ce n'est pas ainsi qu'il voyait son ennemi du Nord. Celui à qui il pensait n'était pas Vercingétorix, mais plutôt Brennus, chef de la tribu gauloise des Sénons, dont les troupes avaient, en - 390, mis Rome à feu et à sang. La cité n'avait dû son salut qu'au paiement d'une lourde rançon, justifiée par Brennus d'un lapidaire «Vae victis», «malheur aux vaincus». Plus de trois siècles après, cette dérouillée hantait encore les rives du Tibre et participait à la terrible renommée des Gaulois : celle de guerriers redoutables et cruels, assoiffés de sang et de victoires.

Coups et blessures
Des chercheurs allemands ont fait le calcul : 704 légionnaires ont été rossés aux cours des 34 premières aventures d'Astérix.

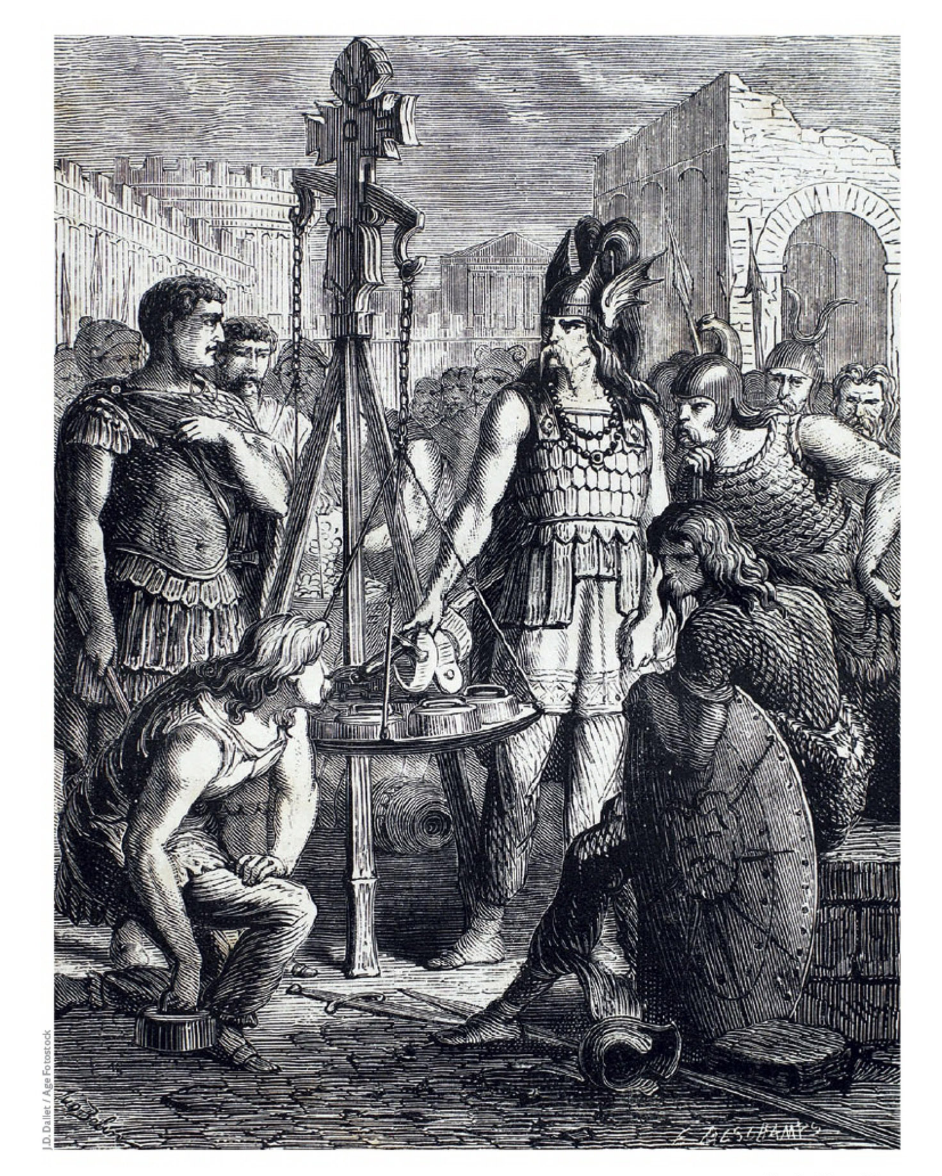


Cette réputation n'avait rien d'usurpée. Depuis leur émergence au Ve siècle avant J.-C., les peuples gaulois eux-mêmes se définissaient avant tout comme des guerriers. La guerre était leur mode de défense, mais aussi leur moteur économique : les razzias armées étaient une façon habituelle de s'enrichir en biens, en bétail, en esclaves… ou en nouvelles terres pour les jeunes générations. Surtout, ils la plaçaient au cœur de leur système de valeurs.

Les faits d'armes offraient une promotion sociale

Dans l'échelle sociale gauloise, le guerrier trônait au zénith. Pour preuve : mener bataille était d'abord le privilège de l'élite, c'est à dire de la caste d'aristocrates qui, dans ces peuples ruraux et très hiérarchisés, détenait tous les pouvoirs. C'est de cette classe qu'étaient issus les chefs de guerre, dont chacun entretenait sa propre armée de combattants dévoués : d'autres aristocrates de rang inférieur, mais aussi des soldats plus ou moins occasionnels recrutés dans la plèbe – sauf parmi les esclaves, car on guerroyait entre «hommes libres». Lorsqu'une campagne se profilait, ces bataillons s'agrégeaient pour former une armée pouvant compter, dans les grandes occasions, des dizaines de milliers d'individus.

Partir au combat n'était pas une punition : plutôt une question d'honneur et de prestige. La bravoure, les armes à la main, déterminait la qualité d'un homme – et même du meneur de troupe, qui se devait de batailler lui-même au front. Les positions sociales pouvaient évoluer au gré des exploits guerriers, y compris, semble-t-il, pour les gens de basse extraction. «Il devait exister une sorte de méritocratie, qui permettait d'acquérir un statut grâce à ses faits d'armes, un peu à l'image des anoblissements à l'époque médiévale», estime Gérard Bataille, chercheur sur le monde celtique à l'Inrap (Institut national de recherches archéologiques préventives). A l'inverse, le perdant ou le



J.D. Dallet / Age Fotostock

Un chef légendaire
Brennus, lors du pillage de Rome, jette son épée dans la balance qui sert à mesurer le paiement de la rançon qu'il exige.

PARTIR AU COMBAT ÉTAIT AVANT TOUT UN HONNEUR

tire-au-flanc y laissait sa crédibilité, ou pire. Dans son récit «La Guerre des Gaules», César raconte que, chez les Trévires, un peuple du nord-est de la Gaule, le dernier arrivé à un conseil armé (l'assemblée des guerriers) finissait… exécuté. L'honneur n'était pas négociable. Après la défaite de ses troupes contre les Romains à Télamon, en - 225, Anéroeste, le roi de la tribu gauloise des Gésates, se serait tout simplement suicidé.

Ceux qui mouraient à la guerre rejoignaient les dieux

Pourquoi un tel enthousiasme à s'étriper ? Il faut sans doute chercher la réponse dans la spiritualité des Gaulois. «Des croyances religieuses, peut-être venues de l'Orient, leur ont appris depuis toujours que la mort au combat est une porte ouverte sur le paradis. Contrairement au commun des mortels, ceux qui tombent au champ d'honneur (…) gagnent directement les cieux auprès des dieux», écrit l'archéologue et historien Jean-Louis Brunaux dans son livre «Nos ancêtres les Gaulois» (éditions du Seuil, 2008). Une chose est sûre : la guerre était chez eux étroitement liée à la religion. Les sanctuaires découverts ces dernières décennies par les archéologues, comme à Ribemont-sur-Ancre dans la Somme, montrent que des armes et des dépouilles de combattants étaient rassemblées et exposées au sein de ces lieux de culte. «Il s'y déroulait des rituels collectifs liés aux pratiques guerrières, par exemple après une victoire», indique Thierry Lejars, archéologue au CNRS et spécialiste de l'armement celte.

Pour autant, ces peuples ne laissaient pas la guerre entre les mains des dieux : ils l'organisaient eux-mêmes avec le plus grand sérieux. Cela commençait par l'éducation des combattants, dès le plus jeune âge : «Les grandes familles pérennisait leur statut social en préparant un guerrier dès sa naissance, note Thierry Lejars. On a retrouvé dans la vallée de la Seine la tombe d'un enfant d'une dizaine d'années, enterré avec ses armes.»

L'élite guerrière suivait ensuite un entraînement régulier, dont on ne connaît pas aujourd'hui tous les détails. L'étude des ●●●



De Agostini / Leemage / Museo della Civiltà Romana, Rome

Une protection efficace
Sur cette statue du Ier siècle avant J.-C., le bouclier gaulois est doté d'une arête centrale pour dévier les lames.

ILS DÉCORENT LEURS MAISONS AVEC DES TÊTES COUPÉES

●●● ossements témoigne en tout cas d'une bonne préparation, voire même d'une sélection : «Ces hommes étaient grands et costauds. Leur taille moyenne dépassait 1,70 mètre, ce qui était énorme pour l'époque», explique Gérard Bataille.

Mais c'est surtout dans l'armurerie que les Gaulois s'illustraient, grâce à leur maîtrise inégalée du fer. «L'armement intégralement en fer a été développé dans l'Europe celtique, alors qu'ailleurs on utilisait encore le bronze, poursuit Gérard Bataille. Leurs techniques de fabrication leur permettaient d'obtenir des lances et des épées à la fois tranchantes, solides et légères.» Les artisans imaginèrent aussi diverses trouvailles technologiques, fort utiles dans la mêlée. Comme ces fourreaux en tôle fine, très ajustés à l'épée. Ou ces chaînes qui stabilisaient l'arme du guerrier à sa ceinture et l'autorisaient à courir sans être gêné. Sans oublier la cotte de mailles, inventée par les Gaulois vers 300 avant J.-C.

Grâce à ces innovations, les guerriers gagnaient en mobilité et en dynamisme. Ce qui était, à un âge où l'on se battait beaucoup au corps à corps, un de leurs atouts tactiques. Car si ces hommes n'étaient pas les plus grands stratèges de leur temps, ils ne combattaient pas non plus de manière anarchique. Leurs armées comprenaient des «corps» distincts : des fantassins, des chars de combat, puis, dans les derniers siècles, des cavaliers. Tout cela supposait une organisation. Sur le terrain, les carnyx, ces trompettes verticales au pavillon en forme de gueule animale, dont le son puissant était censé impressionner l'adversaire, pourraient aussi avoir servi à transmettre des ordres aux troupes.

Une fois en branle, pas grand chose ne freinait les armées gauloises. Aux IVe et IIIe siècles avant J.-C., leur puissance militaire fit trembler l'Europe, surtout du côté de l'Italie, des Balkans et de la Grèce, où se concentraient leurs incursions belliqueuses. Certains de leur faits d'armes marquèrent les esprits, comme en - 279, la marche d'une armée gauloise sur le sacro-saint sanctuaire de Delphes. Mais ces guerriers n'étaient pas exclusifs : ils se vendaient aussi volontiers comme mercenaires à leurs voisins prêts à payer à prix d'or leur intrépidité. Ils combattirent ainsi pour les Etrusques, pour Hannibal de Carthage, pour les tyrans de Syracuse… «On les retrouva sur tous les fronts méditerranéens, jusqu'en Egypte», résume Thierry Lejars. César lui-même comptait des Gaulois dans ses rangs lorsqu'il envahit la Gaule.

Cet entrain à la guerre ne passait pas inaperçu. Combattantsnés, ils s'attirèrent vite la curiosité de divers auteurs du monde «civilisé», c'est-à-dire greco-latin, qui nous ont fourni l'essentiel des témoignages d'époque. On y découvre ce qui marquait, choquait ou fascinait chez ces guerriers dits «barbares». Comme leur habitude de décapiter les cadavres après une bataille : «Au sortir du combat, ils suspendent au cou de leurs chevaux les têtes des ennemis qu'ils ont tués et les rapportent avec eux pour les clouer, comme autant de trophées, aux portes de leurs maisons», écrivit le géographe grec Strabon. Les archéologues ont récolté des indices de cette pratique, notamment au sanctuaire de Ribemont-sur-Ancre, jonché de centaines de squelettes sans tête. «On retrouve aussi des fragments de crânes qui semblent avoir été cloués et exposés, indique Gérard Bataille. Reste à savoir dans quel but : démontrer ses faits d'armes ? S'approprier la force de l'ennemi battu ?».

Magnifiés par certains, ils étaient dénigrés par les autres

Mais faut-il tout croire de ces récits antiques, rédigés par des ennemis des Gaulois, et pas toujours de première main ? Déjà à cette époque, des clichés tenaces circulaient sur ces guerriers. «Il y avait des poncifs chez les auteurs grecs et latins : les Gaulois étaient grands, blonds, à la peau blanche, et on leur reprochait aussi parfois leur ventre mou, leur faible résistance à la fatigue et leur aptitude à s'enivrer…», relate l'archéologue Thierry Lejars. Certains auteurs brocardaient la piètre qualité de leurs épées, ou leur caractère fanfaron et désordonné. D'autres magnifiaient leur côté sauvage, bruyant et exalté, comme le géographe Pausanias : «Avec colère, en furie, sans raisonnement, ils marchaient contre leurs adversaires comme des bêtes sauvages. Et même pourfendus d'un coup de hache ou de sabre, leur folie, tant qu'ils respiraient, ne les quittait pas.» Parmi les mythes récurrents, celui de leur nudité au combat. Le grec Polybe l'évoqua à propos des soldats gésates à la bataille de Télamon, décrivant ces «hommes nus du premier rang, remarquables par l'éclat de leur vigueur et de leur beauté». «Cette nudité devint un leitmotiv de la vision méridionale des Gaulois, note Thierry Lejars. En fait, elle était loin d'être systématique. Ces guerriers savaient très bien qu'il valait mieux porter une protection.»

Jules César connaissait la réputation flatteuse des armées gauloises. Mais lorsqu'il partit les affronter, elle ne correspondait déjà plus à la réalité. Au Ier siècle avant J.-C., ces guerriers avaient perdu de leur superbe. Autour d'une Méditerranée pacifiée par Rome, le mercenariat ne les enrichissait plus. «Dans la société gauloise, qui devenait plus stable et moins belliqueuse, ils étaient moins héroïsés, observe Gérard Bataille. Cela se voit dans les riches sépultures, où la part de l'armement décroît.» Enfin, militairement, les Gaulois n'étaient pas à la hauteur des implacables légions de César, menées par un vrai stratège, dotées d'armes puissantes et rompues aux techniques de siège. Face à un tel adversaire, la plus grande vaillance ne suffisait plus. ■

A. Maillier / Bibracte / Musée de Saintes

Des armes chargées de magie
Ce poignard au manche à forme humaine était dédié à une divinité. Celle-ci devait rendre invincible son possesseur.



Domingie & Rabatti / La Collection / Musée archéologique, Florence

Une bravoure reconnue par tous
Sur cette urne funéraire du IIe siècle avant J.-C., une mêlée sanglante oppose les Etrusques aux Gaulois. Mais les premiers ont aussi employé les seconds comme mercenaires.

«Le Grand Fossé», page 9.



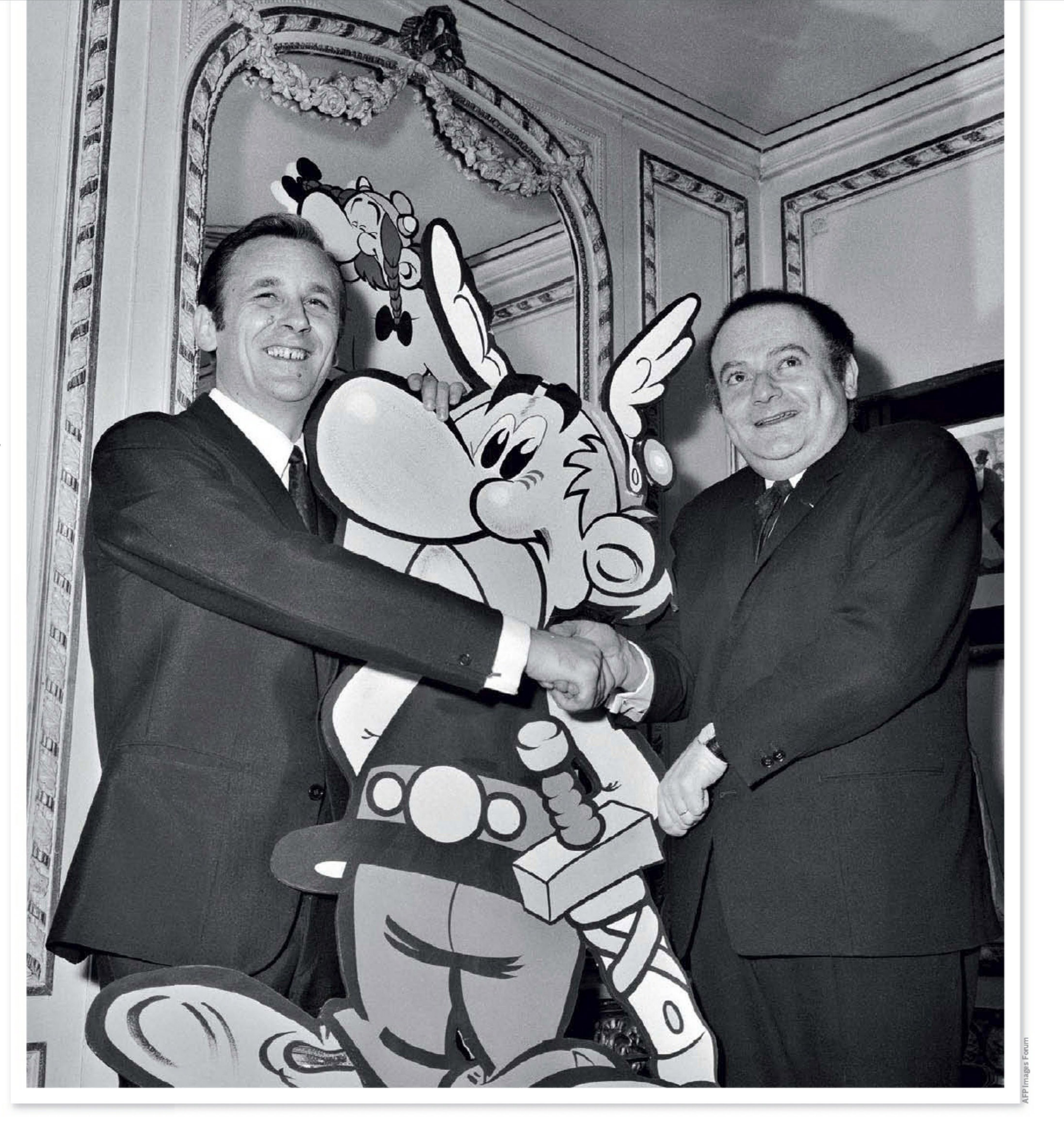
Un tempérament belliqueux
Il arrivait, comme ici, que les tribus se battent entre elles. Ce qui a alimenté la réputation d'éternels bagarreurs des Gaulois.

L'HISTOIRE DE GOSCINNY ET UDERZO

UNE PASSION MAGIQUE

Le 29 octobre 1959, «Pilote», un nouveau journal pour la jeunesse, paraît dans les kiosques. Il contient la première planche d'«Astérix le Gaulois». Aujourd'hui, alors que sort le 35e épisode des aventures de son héros, Albert Uderzo nous ouvre son album souvenirs.

PAR LÉO PAJON



Des «papas» comblés
Albert Uderzo (à gauche) et René Goscinny (à droite) le 16 novembre 1966, chez Maxim's, à Paris, pour la sortie sur les écrans du premier film d'animation tiré de l'une des aventures d'Astérix. «Au départ, René et moi étions réticents. Mais, à notre grande surprise, le film a été un énorme succès en France et à l'étranger.»

AFP Images Forum



Courtoisie Albert Uderzo / Editions Albert René

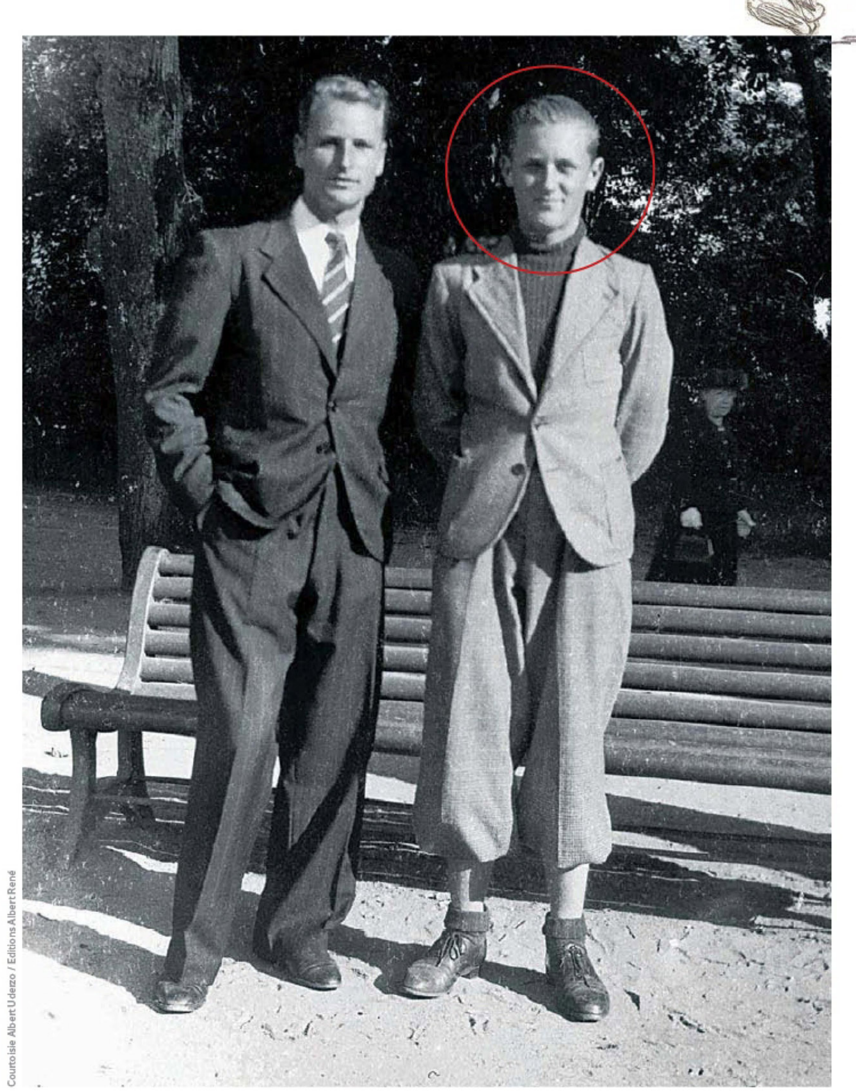
Les ancêtres d'Uderzo étaient plutôt romains

Clichy-sous-Bois, 1927. Assise au premier rang, Iria Uderzo tient le tout jeune Albert contre elle (cercle). «Ma mère parlait un français émaillé de mots italiens, mais c'est elle qui le maîtrisait le mieux dans la famille.»

Un héros à l'encontre des standards

Ces premiers croquis du personnage du petit Gaulois datent de 1959. «J'avais dessiné Astérix selon les canons traditionnels des héros forts en torse. L'idée de René était opposée. Il voulait réaliser un antihéros.»

1927-1959 LES ANNÉES «RITALES». Né dans une famille d'immigrés italiens, Albert est tombé dans le dessin quand il était petit



Courtoisie Albert Uderzo / Editions Albert René

Son frère Bruno l'a toujours encouragé

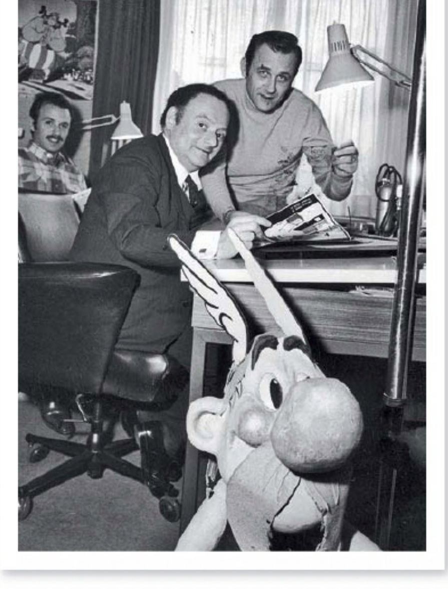
Bruno (à gauche), le frère d'Uderzo, l'a entraîné chez un éditeur de revue pour la jeunesse qui l'a immédiatement embauché, à l'âge de 13 ans ! « Sur cette photo, j'ai 16 ans, et je suis furieux que ma mère m'oblige encore à porter des pantalons courts ! J'admirais mon frère et j'aurais voulu me sentir plus adulte à côté de lui. »



Des séances de travail dans la bonne humeur
«Au moment d'écrire un nouvel épisode, nous nous réunissions chez René ou chez moi. Nous échangions des idées jusqu'à ce que l'on en trouve une qui ait suffisamment de souffle pour tenir 44 pages.»



Roger Picherie / Paris Match / Scoop



Jack Nisberg / Roger-Viollet

Un souci de rigueur historique
Dans l'atelier d'Uderzo, Goscinny jette un œil sur les pages en cours de réalisation. «Astérix devait être plausible. René et moi vérifiions tout pour éviter les anachronismes.»



Manuel Litran / Paris Match / Scoop

Les forçats de la planche à dessin
L'équipe du magazine «Pilote», presque au grand complet (Goscinny n'est pas là), pose pour la postérité. Uderzo (cercle) est entouré notamment de Fred, Gotlib, Claire Bretécher… tous futures stars de la bande dessinée.



Rue des Archives / AGIP

Têtu comme un Gaulois
Ce 17 mars 1967, Goscinny et Uderzo annoncent l'ouverture à Nice d'un parc d'attractions consacré à leur héros. Une première expérience qui sera un échec. Uderzo réalisera finalement ce projet dans l'Oise, en 1989.

1960-1967 LES ANNÉES «PILOTE». Chaque semaine, des milliers de lecteurs s'arrachent le journal pour lire les aventures d'Astérix

L'invasion des petits personnages

René Goscinny, dans son bureau, en 1974, contemple les figurines de ses créations. «René et moi avions peur de galvauder le personnage avec ces produits dérivés. Force est de reconnaître qu'Astérix est resté insensible au succès ou à l'échec de ces utilisations. Jamais aucun lecteur ne nous en a fait le moindre reproche.»

Jean-Pierre Couderc / Roger-Viollet




Roger Picherie / Paris Match / Scoop

Un phénomène qui fascine la presse
Affublés de postiches et coiffés d'un casque de guerrier, les deux auteurs prennent la pose pour «Paris Match». Le 30 avril 1966, l'hebdomadaire leur consacre un article intitulé «Le triomphe d'Astérix». Cette année-là, «Le Combat des chefs» a été tiré à 600 000 exemplaires.

Un menhir sur la conscience
En ce mois d'août 1979, Uderzo se charge d'un fardeau bien plus lourd que le bloc de granit taillé d'Obélix : la réalisation en solo d'un nouvel album, deux ans après la disparition de son scénariste. «Fouetté par la gentillesse du courrier que je recevais, j'ai pensé petit à petit que je ne pouvais pas laisser tomber Astérix. Oui, je relèverai le défi !»

1968-1979 LES ANNÉES «ASTÉRIX». La recette de leur incroyable succès : travail, talent, complicité et malice


Pierre Vauthey / Sygma / Corbis


AFP Image Forum

Pour les enfants, ce sont eux les meilleurs
En 1962, à Paris, les deux complices se voient remettre le prix Collégien par un jury composé de jeunes admirateurs des irréductibles Gaulois.

Astérix a bien failli ne jamais exister ! En 1959, le scénariste René Goscinny et son ami dessinateur Albert Uderzo cherchent un sujet d'inspiration pour une nouvelle bande dessinée comique qui puisse accompagner la naissance du magazine jeunesse «Pilote». Ils ont alors l'idée d'adapter «Le Roman de Renart». Goscinny commence à bâtir une intrigue, Uderzo réalise une première planche… quand un de leurs amis les alerte : un autre auteur, Jean Trubert, illustre déjà depuis deux ans ce classique de la littérature médiévale française dans l'hebdomadaire «Vaillant». Le ciel tombe sur la tête des deux hommes. C'est la fin de l'été, la sortie du premier numéro du journal étant programmée pour le 29 octobre 1959, le tandem a seulement deux mois pour trouver une autre idée géniale.

La pression est énorme, d'autant qu'Uderzo et Goscinny placent beaucoup d'espoir dans «Pilote», dont ils sont co-fondateurs avec les publicitaires François Clauteaux, Jean Hébrard et le scénariste Jean-Michel Charlier. Lorsqu'ils se retrouvent, cet après-midi d'août, sur la terrasse de l'appartement HLM d'Uderzo, à Bobigny, avec vue plongeante sur le cimetière de Pantin, les deux amis trentenaires cherchent donc désespérément une nouvelle source d'inspiration. Verres de Pastis et cigarettes se succèdent, quand Goscinny demande à Uderzo d'énumérer les grandes époques de l'histoire de France qui marquent les jeunes écoliers. La préhistoire ? Déjà traitée : plusieurs magazines pour enfants se sont emparés du sujet à la suite de «L'Intrépide», qui publie dès 1948 les aventures de «Tumak, fils de la jungle». La seconde idée qui se présente à eux est déjà la bonne : les Gaulois ! Goscinny est immédiatement emballé et, cette fois, le créneau est libre. En un quart d'heure, les grandes lignes du futur best-seller sont en place. Le duo s'appuie sur ses souvenirs d'école et les clichés historiques liés à «nos ancêtres les Gaulois». Tout naît là, instantanément, sur un coin de table. Il y aura donc un petit village rassemblant un chef, un barde, un druide, des guerriers… Leurs ennemis ? Les légions romaines menées par Jules César, évidemment. Reste à savoir comment le village résistera miraculeusement à ses adversaires. «Un druide peut fabriquer un enchantement», lance Uderzo, qui pense aux légendes celtiques et à Merlin l'Enchanteur. Goscinny rebondit sur l'idée et imagine une potion magique, capable de décupler la force des Gaulois.

Sur le modèle du nom de Vercingétorix, le scénariste commence même déjà à inventer des patronymes qui sont autant de jeux de mots : «Panoramix», «Abraracourcix»… Et baptise son héros «Astérix». D'abord parce que le nom commence par la lettre A, «un avantage indéniable pour les classements alphabétiques des futures encyclopédies de la bande dessinée», comme il l'expliquera plus tard. Mais surtout parce que, pour cet héritier d'une longue lignée d'imprimeurs, amateur de typographie, «Astérix devait être un nabot», aussi insignifiant «qu'une ponctuation», un astérisque évidemment. Goscinny veut prendre le contrepied des études de marché de l'époque qui encouragent à créer des héros jeunes, beaux, auxquels les lecteurs puissent s'identifier. Au contraire, son personnage sera «un petit teigneux, représentatif du Français d'aujourd'hui, malin plutôt qu'intelligent et débrouillard». Aux côtés d'Astérix, Uderzo dessine un grand guerrier qu'on dirait gonflé à l'hélium, comparse idéal pour un duo à la Laurel et Hardy. Goscinny approuve et en fait le livreur de menhirs Obélix.

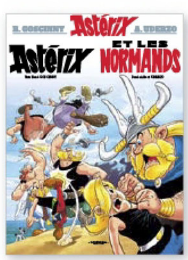
La réalisation de chaque album débutait par une discussion

Quittant l'appartement de son coéquipier, Goscinny doit encore trouver une intrigue solide. Il achète une édition de poche de «La Guerre des Gaules», de César, et, de retour dans son logement du VIIIe arrondissement de Paris, tape sur le clavier de sa vieille Keystone le synopsis d'«Astérix». Sa mère Anna, première lectrice, s'esclaffe. Tout comme Uderzo. Encouragé, Goscinny passe à l'écriture du scénario.

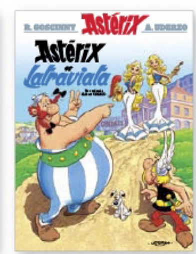
Cette méthode de travail, le duo la réemploiera pour tous les albums. D'abord une discussion à bâtons rompus autour d'un sujet général. Puis un premier jet du scénariste, soumis au dessinateur, qui le valide toujours sans hésiter. «Je le lisais comme un livre, en me marrant tellement c'était bon», se rappelle Uderzo. Goscinny rédige ensuite un scénario détaillé. Sur les feuilles de son tapuscrit, dans une colonne, à gauche, est décrite l'action qui se déroule dans

LE MONDE EST FOU D'ASTÉRIX

Avec un tirage de 1 200 000 exemplaires en 1967, «Astérix et les Normands» est le premier à franchir la barre du million. Le record est depuis détenu par «Astérix et Latraviata», avec 2 millions d'albums vendus en 2001. «La Grande Traversée» est le premier album, en 1984, à avoir été proposé aux lecteurs américains. En 2004, c'est au marché Ch'ti que s'attaquait la bande dessinée, avec «l rinte à l'école», premier album traduit en patois du Nord. Coté références, «Obélix et Cie» figure au programme du cours de «français économique et commercial» du très huppé Harvard College. «Astérix le Gaulois», lui, est classé 23e dans la liste des «100 livres du siècle», établi par la Fnac et «Le Monde».




Le millionnaire.



Le champion.



L'Américain.



Leur vie était une BD
Dans les pages de «Pilote», les deux auteurs n'hésitent pas à ce mettre en scène, avec humour, pour faire entrer les lecteurs dans les coulisses de leur métier.

chaque case des 44 planches d'un album. Les dialogues sont notés dans la colonne de droite. Reste ensuite, pour Uderzo, à traduire le tout en dessin.

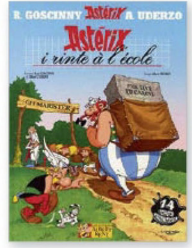
Finalisées dans l'urgence, les premières planches d'«Astérix» sont publiées dans le numéro 1 de «Pilote», le 29 octobre 1959. Au lancement de l'hebdomadaire, le pilote de chasse Michel Tanguy devait en devenir le personnage fétiche, mais dès le numéro 21, le 17 mars 1960, le petit Armoricain moustachu lui vole la vedette et fait la couverture du magazine. Comme le souligne l'historien Pascal Ory dans sa biographie de Goscinny (éd. Perrin), ce qui surprend dans ce succès, c'est sa rapidité. En 1961, l'éditeur Dargaud décide de reprendre «Astérix le Gaulois» sous forme d'album. Au moment de signer leur contrat, les auteurs se plaignent de leur rémunération qu'ils jugent trop faible, et suggèrent de l'augmenter à partir de 150000 exemplaires. Réponse de l'éditeur : «Vendez déjà 30000 albums et on en reparlera !» Le premier opus, «Astérix le Gaulois», se vend à 6000 exemplaires en France. Le deuxième album, «La Serpe d'or», fait un peu plus du double. Et, en 1964, «Astérix gladiateur», le quatrième épisode, atteint les 150000. Astérix est déjà plus qu'une bande dessinée pour les enfants, c'est un phénomène. Pour preuve, le premier satellite français, lancé le 26 novembre 1965, porte le nom du vaillant guerrier. Ultime consécration, le «New York Times», le prestigieux quotidien américain, publie un article sur la BD, une semaine avant que «L'Express» ne consacre un grand dossier de couverture au «Phénomène Astérix» dans son édition du 19 septembre 1966. L'année suivante, «Astérix et les Normands», le septième album de la série, tiré à 1200000 exemplaires, sera épuisé en seulement deux jours.

Quelle est la recette de cette passion magique ? Une bonne entente entre les auteurs, une force de travail exceptionnelle et une bonne dose de talent. Christian Marmonnier, co-auteur de «René Goscinny, la première vie d'un scénariste de génie» (éd. de La Martinière), insiste sur la formidable alchimie existant entre «René et Bébert». «Ils sont amis avant d'être collègues, adorent se faire rire, et travaillent ensemble depuis près de huit ans lorsqu'ils se lancent dans l'aventure "Astérix".» Leur première rencontre date en effet de 1951. Quand on leur demande de plancher sur «Pilote», ils ont déjà créé ensemble une dizaine d'histoires différentes et des héros hauts en couleurs, comme le jeune corsaire Jehan Pistolet ou le Peau-Rouge Oumpah-Pah.

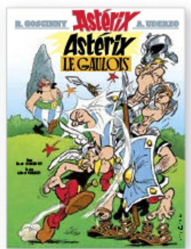
Ils consultent leurs lecteurs pour baptiser le chien Idéfix

Les deux hommes ont aussi, tout simplement, du génie. Héritier de Disney et de la caricature, Uderzo est un virtuose «capable de dessiner clairement et avec talent n'importe quoi, jusqu'à un combat de pieuvres dans la gelée de groseilles», affirme Goscinny. Le scénariste, lui, s'autorise avec «Astérix» un feu d'artifices de bons mots : des calembours («César affranchit le rubicond»), des mots d'esprit («Ils sont tous bêtes et je suis leur chef»), des formules entêtantes («Ils sont fous ces Romains»). Il use aussi du comique de répétition, comme le naufrage des pirates, Obélix tentant de boire de la potion magique alors qu'il n'y a pas droit, ou le banquet final dont le barde est systématiquement exclu.

Les auteurs savent aussi se mettre à l'écoute de leurs jeunes fans... comme le prouve la naissance d'Idéfix. Le petit chien n'a pas de nom lorsqu'il apparaît pour la première fois en 1963, dans «Le Tour de Gaule». Il y suit de case en case l'improbable duo gaulois dans l'espoir de recevoir quelques morceaux de viande. Ce gag n'était imaginé au départ que pour un seul album. Mais Uderzo et Goscinny croulent sous le courrier ●●●



Le régional.



La référence.

L'incontournable.

••• de lecteurs se passionnant pour le toutou. Ils proposent alors un concours dans «Pilote» afin de lui attribuer un nom. Parmi plusieurs centaines de propositions (Trépetix, Patracourcix…) quatre fans suggèrent «Idéfix», finalement adopté pour désigner ce compagnon têtu qui reviendra ensuite dans tous les albums.

Goscinny et Uderzo ont néanmoins l'intelligence de ne pas s'adresser uniquement aux petits Français mais également à leurs parents, en multipliant les niveaux de lecture. Ils font de nombreux clins d'œil aux célébrités du moment. Propulsés dans l'Antiquité, défilent ainsi Jacques Chirac (alias Caius Saugrenus, diplômé de l'ENA, Ecole Nouvelle d'Affranchis dans «Obélix et Compagnie»), Sean Connery (Zérozérosix, druide espion dans «L'Odyssée d'Astérix»), Guy Lux (Guilus, présentateur des jeux à Rome dans «Le Domaine des dieux») ou les Beatles (un groupe de bardes dans «Astérix chez les Bretons»). Les auteurs font aussi écho à l'actualité. «Le Combat des chefs», par exemple, est une allusion aux élections présidentielles, opposant le général de Gaulle à François Mitterrand, en 1965. «La richesse de la série est telle que les adultes n'ont plus honte de lire les mêmes ouvrages que leurs enfants, observe Alain Duchêne, co-auteur d'une "Intégrale Uderzo" (éd. Hors Collection). Et la bande dessinée change de statut. Alors que l'on demandait jusque-là aux auteurs quel était leur "vrai métier", ils sont enfin pris au sérieux.»

Les auteurs soulèvent des polémiques et deviennent des «stars»

Les papas d'Astérix ont en outre su jouer la carte de la cession de licences. «Les premiers produits dérivés arrivent seulement quelques semaines après la création des personnages, poursuit Alain Duchêne. Le 17 mars 1960, "Pilote" numéro 21 propose déjà des miniatures en latex d'Astérix et d'Obélix de la marque Exinco.» Suivront des figurines offertes par l'huile Huilor, des sous-verres Tonimalt, une carte de Gaule à compléter offerte par la lessive Skip… ou même du beurre Beurix, vanté par les héros Gaulois.

On a d'ailleurs beaucoup reproché aux auteurs d'être trop «cocardiers», ce qui est assez singulier pour ces deux enfants de l'immigration : italienne pour Uderzo, juive d'Europe de l'Est pour Goscinny, né à Paris, mais qui a passé presque toute son enfance en Argentine, puis a migré aux Etats-Unis. Taxé de «raciste», Goscinny réplique dans un entretien accordé aux «Cahiers de la bande dessinée» en 1973 : «Je considère que c'est la plus grave des injures. Qu'on ne vienne jamais me dire ça en face, ou c'est tout de suite la baffe sur la gueule ! Moi, raciste ! Alors qu'une bonne partie de ma famille a terminé dans les fours des camps de concentration…» A l'inverse, les auteurs sont aussi parfois accusés d'antinationalisme. Ainsi, la revue «Itinéraires», qui incarne la droite catholique conservatrice, leur reproche en 1972 de «donner en pâture au rire bête l'autorité, l'Histoire, l'armée». Or, si le but avoué du tandem est bien de faire rire, c'est plutôt en dénonçant les stéréotypes identitaires.

Dans la France des années 1960-1970, Astérix devient un sujet de conversation et de polémique. Et ses auteurs, interviewés régulièrement dans les journaux, à la radio, invités sur les plateaux télé, deviennent des vedettes. On leur demande (déjà !) comment est né Astérix, comment ils collaborent, à quoi est dû leur succès… La vie des deux hommes change radicalement grâce à l'explosion des ventes. Dans une émission de 1969 animée par Pierre Tchernia, Goscinny se targue avec humour d'appartenir à «l'école de la Muette» (du nom d'un quartier du XVIe arrondissement de Paris) et Uderzo à «l'école de Neuilly», où ils résident désormais. Le dessinateur a troqué sa Simca achetée d'occasion contre des voitures de course. En 1975, il s'achète une Ferrari, la première d'une longue série pour ce passionné qui en possédera jusqu'à sept en même temps. Il participe également à des courses en amateur. Invité à assister à l'une d'entre elles, le 25 septembre 1977, au circuit du Castellet, près de Toulon, Goscinny est consterné par la dangerosité de l'exercice. «Prends un revolver, dit-il à son ami. C'est plus propre !»

Quarante jours plus tard, le 5 novembre 1977, alors qu'il rentre d'un voyage en province, Uderzo trouve sa femme en larmes. Anéantie, elle lui apprend que son ami René est mort d'un accident cardiaque lors d'un test d'effort dans une clinique parisienne. Il avait 51 ans. Assommé par la nouvelle, assailli par les journalistes, le dessinateur s'enferme d'abord dans le silence. Doit-il et peut-il continuer ? Pour les médias de l'époque, la question ne se pose pas : Astérix est mort avec son scénariste. Et Uderzo, durant les semaines qui suivent le drame, partage cet avis.

Mais un album est en cours, «Astérix chez les Belges», qu'il est contraint de terminer. Dans la dernière case de l'album, il glisse un petit lapin triste, qui quitte la scène du banquet : une allusion à Gilberte, l'épouse de Goscinny, que le scénariste surnommait affectueusement son «lapaing».

Plébiscité par ses nombreux fans, Astérix survit à Goscinny

Deux ans plus tard, encouragé par les fans, Uderzo se ressaisit et prend le risque de continuer seul la série. Il quitte Dargaud, crée les éditions Albert René et publie son premier album en solo, «Le Grand Fossé», l'histoire d'un village coupé en deux qui lui a été inspirée par le mur de Berlin. Une réussite : près de 2 millions d'albums sont écoulés. Mieux, certains lecteurs croient que le scénario est de Goscinny ! Le succès, depuis, ne s'est jamais démenti, et l'on estime qu'au total 350 millions d'albums d'«Astérix» ont été vendus à travers le monde.

Car le héros gaulois s'exporte merveilleusement hors des frontières françaises. Aujourd'hui Astérix existe en 107 langues et dialectes, dont l'ourdou, le créole, l'espéranto… et le latin. Les ventes sont particulièrement importantes en Allemagne (120 millions d'albums écoulés), où elles font jeu égal avec celles des pays francophones (130 millions). La série n'a en revanche pas fait de carton en Italie, où l'on compte «seulement» 5,5 millions de livres vendus… peut-être parce que les Romains ont rarement le beau rôle dans les aventures gauloises.

Des disques, des jeux de société, une quinzaine de jeux vidéo… les diversifications se multiplient. Huit dessins animés et quatre long-métrages ont été projetés en salles (dont «Astérix et Obélix : Mission Cléopâtre» d'Alain Chabat, qui totalisera plus de 14,5 millions d'entrées). Le parc à thème Astérix, sorti de terre au printemps 1989, se classe aujourd'hui deuxième en terme de fréquentation (après celui de Disneyland Paris) avec 1,7 million de visiteurs par an.

Aujourd'hui, alors qu'un nouvel album, «Astérix chez les Pictes» (voir l'encadré et les vignettes ci-dessous), sort en librairie, qu'une exposition est organisée à la BNF, à Paris, que trois pièces de monnaie à l'effigie d'Astérix et Obélix vont être frappées, le Gaulois téméraire reste plébiscité. L'aventure est loin d'être finie. Uderzo ayant cédé, avec Anne Goscinny, la fille du scénariste, la maison d'édition Albert René au groupe Hachette, d'autres auteurs, comme aujourd'hui Conrad et Ferri, vont pouvoir prolonger l'existence des Gaulois, décidément invincibles. ■

UN NOUVEAU DÉPART

En principe, il n'aurait jamais dû y avoir de 35e épisode d'Astérix. Albert Uderzo, 86 ans, avait décidé que son héros, qu'il maintenait seul en vie depuis la mort de René Goscinny, en 1977, disparaîtrait avec lui. Mais, pressé par son entourage et ses fans, Uderzo a changé d'avis. Il a accepté de confier ses Gaulois à deux auteurs triés sur le volet, et dans le plus grand secret : le scénariste Jean-Yves Ferri et le dessinateur Didier Conrad. Ces pointures de la BD française ont envoyé Astérix et Obélix au pays des Pictes, des tribus qui vivaient dans l'actuelle Ecosse. Gaulois en kilt et gags maltés à prévoir. Mais malgré ces nouveaux papas, Astérix n'a pas encore coupé le cordon. Ferri et Conrad ont dû imiter au plus près le style des pères fondateurs. Et Uderzo n'a rien manqué de l'élaboration du nouvel album. Pour cette nouvelle naissance, rendez-vous le 24 octobre 2013.





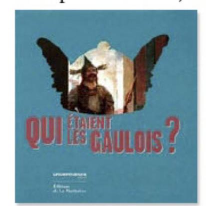



POURQUOI, EN SUISSE, LES HISTORIENS DU XIXe SIÈCLE NE SONT-ILS PAS PARVENUS À ÉLEVER L'HELVÈTE ANTIQUE AU STATUT DE MYTHE ?

COLLECTIF

DES «ANCÊTRES» TROP SOUVENT MALTRAITÉS

Non, les Gaulois ne vivaient pas dans la forêt et ne se goinfraient pas de sangliers ! Les treize experts, historiens et archéologues, réunis pour la réalisation de cet ouvrage balaient les clichés dont on nous abreuve depuis des siècles. Guerriers sanguinaires et désorganisés ? Pas du tout ! Ils étaient en fait très disciplinés et maîtrisaient parfaitement l'art de la guerre. Piètres architectes ? Complètement faux ! Les Gaulois utilisaient les matériaux à leur disposition – la terre et le bois – et avaient mis au point d'innovantes techniques de construction. Des êtres sans foi ni loi ? Pas le moins du monde : ils bâtissaient des sanctuaires et commémoraient leurs morts dans l'espérance d'une renaissance... Grâce à une abondante iconographie (artefacts, vues aériennes, tableaux, bandes dessinées, reconstitutions en 3D...) et des textes d'une grande clarté, ce livre fait le point sur les découvertes récentes et révèle la complexité de cette civilisation finalement encore méconnue.

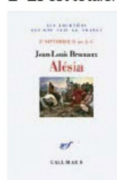


«Qui étaient les Gaulois ?», catalogue de l'exposition «Gaulois, une expo renversante», Paris, 2011, sous la direction de François Malrain et Matthieu Poux, éditions de La Martinière, 29,90 €.

ESSAI

Une de ces journées qui ont fait la France

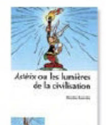
Après la conquête romaine, la civilisation gauloise s'est totalement dissoute dans la culture des vainqueurs. «Gallo-romain» est donc un terme impropre, abusivement inventé au XIXe siècle par des historiens à la fibre nationaliste. Telle est la thèse radicale que développe Jean-Louis Brunaux dans son ouvrage sur la chute d'Alésia au terme d'un terrible été de siège, le 27 septembre - 52. Mais l'histoire est encore plus tragique, plus obscure et plus belle qu'on ne pensait. L'auteur nous la dévoile comme un archéologue nous ferait visiter son champ de fouilles, en nous présentant chaque élément dans sa singularité : du grand personnage qu'était César à cette unité gauloise bien réelle, proche de ce que fut l'hellénisme pour les cités grecques. On referme le livre en s'exaltant sur cette promesse d'une Gaule qui reste à découvrir.



«Alésia», de Jean-Louis Brunaux, éditions Gallimard, 21,38 €.

ESSAI

Les secrets d'un succès planétaire

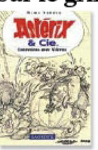


Traduites en 107 langues et vendues à plus de 310 millions d'exemplaires dans le monde, les aventures du héros gaulois dépassent largement le cadre national. Qu'est-ce que cette série peut comporter d'universel ? Nicolas Rouvière, maître de conférences en littérature, décrypte ce mystère à la lumière de l'anthropologie et de la psychanalyse.

«Astérix ou les lumières de la civilisation», de Nicolas Rouvière, éditions PUF/Le Monde, 25 €.

ENTRETIENS

Un dessinateur sur le gril



En interrogeant Franquin, Hergé, Moebius, Gotlib ou encore Tardi, Numa Sadoul est devenu l'intervieweur de référence des maîtres de la bande dessinée. Son livre de conversations avec le créateur d'Astérix nous permet de découvrir un homme sensible, parfois têtu, mais surtout un artiste attachant.

«Astérix et Compagnie, entretiens avec Uderzo», de Numa Sadoul, éditions Hachette, 19,15 €.

AUTOBIOGRAPHIE

Uderzo par lui-même



Le créateur d'Astérix raconte sa vie à sa façon, tendre et humoristique : ses origines italiennes, sa rencontre avec Ada, son grand amour, sa collaboration avec son ami René Goscinny et, bien sûr, la création d'«Astérix».

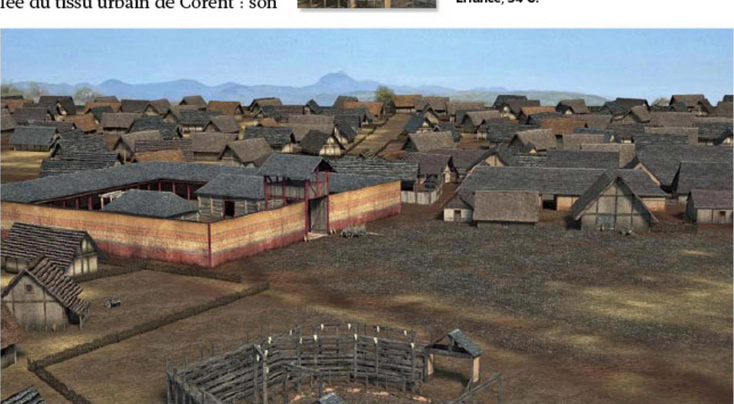
«Uderzo se raconte», d'A. Uderzo, éditions Le Livre de Poche, 6,27 €.

BEAU LIVRE

UNE MÉTROPOLE ARVERNE RESSUSCITÉE EN 3D

A un jet de glaive du plateau de Gergovie, un autre site d'envergure a été découvert dans la région de Clermont-Ferrand : l'oppidum de Corent. Moins célèbre que son voisin, ce lieu a pourtant livré aux archéologues une masse énorme d'informations sur ce qu'était une ville gauloise. Notamment grâce à la campagne de fouilles menée dans les années 2000, sous la direction du professeur lyonnais Matthieu Poux. Ses résultats ont été compilés dans cet épais compte-rendu en format «beau livre». Ses 300 pages, illustrées de nombreuses photos, livrent une autopsie détaillée du tissu urbain de Corent : son sanctuaire guerrier, son marché, ses habitations, son assemblée... Temps fort de l'ouvrage : les images reconstituées sur ordinateur de l'oppidum tel qu'il était à l'époque, un tour de force au regard du peu qu'il reste de ces bâtiments de bois et de terre. En conclusion, Matthieu Poux émet une hypothèse : Corent fut peut-être la capitale des Arvernes, connue dans les récits antiques sous le nom de Nemessos. Elle pourrait aussi avoir formé, avec Gergovie et un autre site proche, Gondole, une sorte de métropole dont chacun de ces sites aurait été qu'un quartier.

«Corent, voyage au cœur d'une ville gauloise», sous la direction de Matthieu Poux, éditions Errance, 34 €.


Court-jus production



VRAI-FAUX

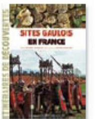
Les aventures d'Astérix, info ou intox ?

L'idée est simple, mais efficace : l'archéologue David Louyot part des aventures du petit Gaulois pour les confronter à la réalité historique, au fil d'une série de questions-réponses sur divers sujets (la famille, la religion, les villes gauloises...). L'auteur ne recule devant aucune évidence (les Gaulois ne mesuraient pas le temps à l'aide d'un cadran solaire portatif comme dans «Astérix chez les Bretons», ou encore, les gladiateurs ne jouaient pas à «ni oui, ni non» comme dans «Astérix gladiateur»), pour mieux dérouler ensuite ses éclairages d'historien. Malgré une absence d'illustrations, ce livre trouve sa place dans une bibliothèque à côté d'une intégrale d'Astérix.

«Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur les Gaulois sans jamais oser le demander à Astérix», de David Louyot, éditions Acropole (2011), 18 €.

DÉCOUVERTE

Le guide d'un monde disparu

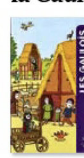


«Les vestiges matériels sont très ténus», préviennent les auteurs : parfois, ils se résument à une levée de terre. Pourtant, partout en France, on retrouve des traces de la Gaule. De la Picardie au Languedoc, Renée Grimaud et le photographe Bruno Colliot ont exploré une vingtaine de sites gaulois, surtout des oppidums, pour certains mythiques (Gergovie, Alésia) et nous les font visiter. Textes clairs, photos, scènes d'époque reconstituées, encadrés pédagogiques (sur la cuisine, les sanctuaires, l'archéologie...) donnent vie à ces ruines indéchiffrables pour le néophyte. Et permettent de (re)découvrir des lieux emprunts de magie.

«Sites gaulois en France», de Renée Grimaud et Bruno Colliot, éditions Ouest-France, 16,50 €.

JEUNESSE

C'était comment la Gaule (en vrai) ?



Vos enfants ont lu «Astérix» et vous demandent la recette de la potion magique ? Voilà de quoi les remettre dans le droit chemin historique. Ecrit par un archéologue, ce petit livre illustré, conseillé à partir de 9 ans, raconte ce que l'on sait vraiment de la vie quotidienne des Gaulois : habitat, religion, mode, artisanat, guerre des Gaules, Vercingétorix, sans oublier d'expliquer le travail des archéologues. Les illustrations de Marion Puech viennent égayer des textes simples et didactiques.

«Les Gaulois à petits pas», de Patrick Maguer et Marion Puech, éd. Actes Sud Junior - Inrap, 13 €.

DVD

ARTE REDONNE DES COULEURS À LA GAULE

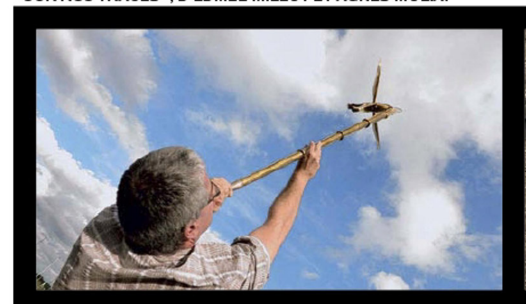
«LES GAULOIS AU-DELÀ DU MYTHE», DE JEAN-JACQUES BEINEIX.





Le film de Jean-Jacques Beineix nous entraîne sur les traces de Jacques-Gabriel Bulliot, découvreur au XIXe siècle de l'oppidum de Bibracte, en Bourgogne. A gauche, un extrait des notes du chercheur, à droite, un mur d'enceinte de la place forte gauloise, aujourd'hui reconstitué.

«SUR NOS TRACES», D'EDMÉE MILLOT ET AGNÈS MOLIA.







Grâce aux découvertes des archéologues, scientifiques et ingénieurs travaillent à reconstituer les outils et les pratiques de ces anciens peuples. Dans la série réalisée par Edmée Millot et Agnès Molia, la journaliste Nadia Cleitman part à la rencontre de ces passionnés.

Au début de l'été 2013, deux programmes d'Arte se sont intéressé à l'histoire des peuples gaulois. D'une part, un documentaire du réalisateur Jean-Jacques Beineix, connu pour ses succès au cinéma («37,2° le matin», «Roselyne et les Lions»). D'interviews de chercheurs en visites de laboratoires et de grands sites archéologiques comme Bibracte et Corent, le cinéaste fait le point sur ce que l'on sait aujourd'hui du quotidien de «nos ancêtres», au regard des découvertes de ces vingt dernières années. Monnaies, métallurgie, coutumes guerrières, voies de communication… Le film aborde tous les aspects de cette civilisation qui fut si souvent caricaturée. Apparemment, le public est demandeur : le documentaire a réuni près d'un million de téléspectateurs lors de sa diffusion, une belle performance pour ce genre de programme. Au même moment, Arte proposait une série baptisée «Sur nos traces», faisant elle aussi la part belle aux découvertes des archéologues dans le sous-sol français. Sur les quinze épisodes de 26 minutes présentés par la journaliste Nadia Cleitman, cinq étaient consacrés aux Gaulois, autour de cinq thématiques : le guerrier, la famille, le druide, le forgeron et le banquet. Des petites leçons d'histoire et d'archéologie bien mises en scènes et accessibles à tous, à retrouver, comme le film de Jean-Jacques Beineix, en dvd ou vod sur le site de la chaîne Arte.

«Les Gaulois au-delà du mythe», de Jean-Jacques Beineix. Prod. Arte France, Cargo Films, Inrap, CNRS Images, Disponible en dvd ou vod à partir de 2,99 € sur boutique.arte.tv

«Sur nos traces», d'Edmée Millot et Agnès Molia, présenté par Nadia Cleitman. Prod. Arte France, TSVP, Inrap, Eléazar. Disponible en dvd Arte Editions (29,99 € les 15 épisodes de la série) ou vod (5,99 € les 5 épisodes) sur boutique.arte.tv

REPORTAGE / LIVRES

116
En juin 1953, une vague de protestation se propage dans toute l'Allemagne de l'Est. Mais bientôt le mouvement de grève prend de l'ampleur, et Moscou envoie l'armée pour réprimer les émeutes.

Ullstein Bild/Roger Viollet

LE CAHIER DE L'HISTOIRE



17 JUIN 1953

La mère de toutes les révoltes

Ce matin-là, les Allemands de l'Est descendent dans la rue pour protester contre la situation économique désastreuse du pays. Un mouvement spontané qui donnera lieu à la première insurrection populaire dans le bloc communiste.

PAR CÉCILE LECLERC

Le rêve d'une Allemagne réunifiée
A la Brandenburger Tor, symbolisant la frontière entre l'Est et l'Ouest à Berlin, les manifestants brandissent le drapeau noir, rouge et jaune. Quatre ans après la création des deux Allemagnes, cet acte est une provocation pour le régime.

Ullstein Bild / Roger-Viollet



Berlin, un satellite de Moscou
En pleine guerre froide , les soldats soviétiques veillent au grain en RDA, comme ici, lors de la fête du 1er mai 1953, «jour de combat pour la paix, l'unité et la démocratie du socialisme».

En cette fin du printemps, Walter Ulbricht est loin de se douter que le tout nouveau régime de la République démocratique allemande va se tenir, pendant quelques jours, au bord du gouffre. Le secrétaire général du parti communiste, le SED, ne voit pas que la grogne gronde parmi la population. En quelques heures, un mouvement de grève ouvrier va gagner tout Berlin-Est. La mèche s'allume dans le quartier de Friedrichshain…

15 JUIN 1953 Trop, c'est trop ! Ce lundi matin, les ouvriers du chantier de l'hôpital refusent de se mettre au travail. Ils savent que leur mouvement ne passera pas inaperçu, le pouvoir a besoin d'eux pour reconstruire Berlin encore en ruines, huit ans après la fin de la Seconde Guerre mondiale. Cela fait plusieurs jours déjà qu'ils parlent de grève. Et les agents de la Stasi, la police politique de renseignements et d'espionnage au service du parti communiste, le savent. Mais pas de quoi s'inquiéter, juge Wilhelm Zaisser, à la tête de cet organisme depuis sa création en 1950. En mai déjà, un millier d'ouvriers ont cessé de travailler à Leipzig mais ils sont retournés sur les chantiers au bout de quatre jours.

A Leipzig comme à Berlin, on s'insurge contre une mesure adoptée le 14 mai lors du 13e Plenum du Comité central du SED : une augmentation de 10 % des cadences de travail, sans augmentation de salaire. Difficile à accepter pour les ouvriers est-allemands qui ont déjà du mal à nourrir correctement leurs familles. Car depuis le lancement de la politique de «construction du socialisme en RDA», en juillet 1952, la situation économique du pays s'est considérablement détériorée. En cause : la militarisation forcée, la collectivisation accélérée de l'agriculture et le rationnement des produits alimentaires. Les denrées manquent et les prix s'envolent. Un kilo de beurre coûte 24 marks, pour un salaire moyen de 308 marks. A la crise économique s'ajoutent une surveillance accrue des Eglises et une politique de répression des opposants qui poussent les habitants à fuir pour la RFA voisine. La frontière est encore facilement franchissable, notamment à Berlin, partagée entre la RDA et la RFA. Rien qu'en mars 1953, 31 000 citoyens ont quitté l'Est pour l'Ouest.

Ulbricht, l'homme à la main de fer
Le 16 juin, Walter Ulbricht, le numéro un du parti communiste est-allemand, refuse de revenir sur l'augmentation des cadences de travail (ici à Moscou, en 1961).

Alors, ce lundi matin, Max Fettling accepte d'écrire au gouvernement au nom de ses collègues de travail. Le petit homme chauve, âgé de 46 ans, est représentant syndical. Sur une feuille de papier, il s'adresse au Ministerpräsident, sorte de président du conseil des Ministres, Otto Grotewohl. «Nous attirons votre attention sur le fait que l'augmentation de 10 % des normes de travail est pour nous extrêmement pénible, et nous vous demandons de la retirer. Nous attendons une réponse avant demain midi.» Et pour être certain que la lettre atterrisse bien sur le bureau du président, Max Fettling la porte lui-même, accompagné d'une délégation d'ouvriers, à Otto Grotewohl. Les grévistes distribuent également la lettre sur les autres chantiers de Berlin-Est, notamment sur ceux de la Stalinallee, une des artères principales de la ville en pleine reconstruction. Tous sont confiants. Après tout, le droit de grève est inscrit dans la Constitution de la RDA du 7 octobre 1949. Et puis, le pouvoir a lui-même reconnu, quatre jours auparavant, le 11 juin, que «des erreurs ont été faites dans le passé».

C'est que, sous la contrainte de Moscou, Berlin a dû faire marche arrière et renoncer en partie à sa politique stalinienne. Au début du mois, le 2 juin, le nouvel homme aux commandes en URSS, Lavrenti Beria, a convoqué ●●●

De la grève à la révolte populaire
La foule ne revendique plus seulement des changements économiques mais aussi politiques. Sur cette pancarte, on peut lire «Elections libres».



AFP ImageForum
akg-images

L'entêtement des dirigeants étend le mouvement à toute la ville

●●● Walter Ulbricht, Otto Grotewohl et Fred Oelssner, l'idéologue du SED, à Moscou, avec un mot d'ordre : «Changez votre politique».

Celui qui a succédé à Staline après sa mort, le 5 mars, veut en finir avec l'exode massif des citoyens de l'Est vers l'Ouest. En coulisses, il se dirait même prêt à négocier un rapprochement des deux Allemagne. Dans une note secrète, en mai, Beria écrit qu'il faut «guérir au plus vite la situation en RDA, quitte à engager une politique de libéralisation». Le nouveau pouvoir soviétique a tourné le dos à Staline, ce qui n'est pas pour plaire à Walter Ulbricht, fidèle au petit père des peuples. Mais après ce voyage à Moscou, les autorités est-allemandes n'ont pas eu le choix, car elles ont encore besoin des troupes soviétiques, restées sur leur territoire depuis la fin de la guerre.

Le cortège des grévistes enfle et se dirige vers la Maison des ministères

Le 9 juin, le Politbüro du SED, organe directeur composé d'une douzaine de fonctionnaires du parti, a donc pris le contre-pied de sa politique de «construction du socialisme» en décrétant un «Nouveau cours» : ralentissement de la collectivisation des fermes, suppression des expropriations, fin du combat contre les Eglises, etc. Un virage à 180 degrés ! Alors, lorsque le journal du parti «Neues Deutschland» a publié les mesures dans son édition du 11 juin, la population est-allemande y a vu un aveu de faiblesse du pouvoir. Ce changement de cap a gonflé d'espoir les ouvriers, désormais certains que le secrétaire général du SED va aussi accepter de renoncer à l'augmentation des cadences de travail. Au soir du 15 juin, Max Fettling est persuadé que les autorités vont lui répondre positivement. On ne peut pas, se dit-il, s'opposer à la classe ouvrière, fer de lance du régime.

16 JUIN C'est sans compter sur l'entêtement de ses dirigeants. Au petit matin de ce mardi 16 juin, un fonctionnaire publie une chronique dans le journal syndical «Tribüne» et maintient que pour le bien du pays l'augmentation des normes ne peut pas être retirée. C'est la goutte d'eau qui fait déborder le vase ! Sur le chantier de l'hôpital de Friedrichshain, les travailleurs maintiennent la grève. Le directeur mécontent bloque l'accès au chantier et fait appel à la police nationale, la Volkspolizei. A quelques kilomètres de là, devant le chantier Block 40 de la Stalinallee, les ouvriers ont vent de ce qui se joue à Friedrichshain. Plusieurs centaines ●●●



Une manifestation calme et spontanée
Les sourires sont encore sur les visages au matin du 17 juin. Les manifestants envahissent les postes-frontières, certains que le pouvoir n'a d'autre choix que de les écouter.

Ullstein Bild / Roger-Viollet

●●● d'entre eux se dirigent vers le chantier de l'hôpital. Ils libèrent leurs camarades et tous marchent en direction de la Maison des ministères, sur la Leipzigerstrasse, pour obtenir une réponse à la lettre déposée la veille. Sur la route, le cortège s'agrandit : d'autres ouvriers, mais aussi des jeunes en soif d'aventure, des chômeurs et des femmes exaspérées par la pénurie alimentaire. La foule hurle «retrait des normes !» mais aussi «baisse des prix !» ou encore «nous n'avons pas besoin de la police, nous avons besoin de beurre !». La rage gagne la population. «Il s'agit en fait d'un mouvement d'autodéfense élémentaire, les frontières du supportable ayant été dépassées», expliquera ultérieurement l'historien Karl Schlöger.

Lorsque, finalement, les autorités acceptent le retrait des réformes, il est déjà trop tard

Début d'après-midi. Sur la place, devant la Maison des ministères, pas moins de 10 000 personnes attendent une réponse du pouvoir. Mais le SED se mure dans le silence. Nous sommes mardi, jour de réunion du Politbüro, mais aucun fonctionnaire ne se montre aux fenêtres. Seul le ministre de l'Industrie, Fritz Selbmann, ose affronter la colère de la foule. On arrive finalement à joindre les bureaucrates au téléphone, mais non, c'est non : Walter Ulbricht refuse de renoncer à sa mesure phare. Il en va de sa crédibilité. L'entêtement du pouvoir met le feu aux poudres. Les revendications se radicalisent. Sur la place, les manifestants exigent désormais la démission du gouvernement et la tenue d'élections libres. Les slogans sont repris en cœur par la foule : «A bas le SED», «Nous voulons l'unité entre les deux Allemagne», «Elle n'a pas d'avenir, la barbiche doit partir» («Es hat keinen Zweck, der Spitzbart muss weg»), allusion au bouc porté par Ulbricht. Rendez-vous est pris le lendemain matin, à 6 h 30, Strausberger Platz, au cœur de Berlin-Est, pour une grève générale !

Lorsque, à 15 heures, Fritz Selbmann annonce que le pouvoir accepte finalement le retrait de l'augmentation des cadences de travail, il est déjà trop tard. Gonflée par le courage, la foule se dirige dans différents quartiers de Berlin-Est et appelle les habitants à venir manifester le lendemain pour réclamer la chute du gouvernement. Le représentant syndical Max Fettling, lui, retourne paisiblement chez lui. Il a obtenu ce qu'il voulait et ne fera pas grève le lendemain. C'est un fonctionnaire fidèle au régime. En fin d'après midi, plusieurs grévistes gagnent Berlin-Ouest. Ils se rendent au siège de la radio RIAS, où ils ●●●

Les manifestants réclament désormais la démission du gouvernement



Des pierres contre les blindés
Les chars soviétiques écrasent l'insurrection en quelques heures. Face aux tirs, les manifestants s'arment de pierres, trouvées ça et là dans les rues de Berlin-Est.

akg-images



Polizeihistorische Sammlung beim Polizeipräsident in Berlin

●●● demandent à passer à l'antenne pour appeler à la grève générale. La direction refuse catégoriquement. Nous sommes en pleine Guerre froide, et les autorités de la RFA préfèrent ne pas s'engager par crainte d'un dérapage du conflit entre les deux blocs. Au journal du soir, les journalistes de RIAS évoquent tout de même furtivement le mouvement de grève et détaillent les revendications des manifestants. Dès lors, comme les auditeurs de RDA écoutent secrètement cette radio, ils en ont connaissance.

NUIT DU 16 AU 17 JUIN La nuit tombe sur Berlin et Walter Ulbricht réalise que l'heure est grave. Accompagné d'Otto Grotewohl et de Wilhelm-Zaisser, le secrétaire général du SED se rend au siège du commandement soviétique à Berlin-Karlshort, à l'est de la ville. Le haut-commissaire soviétique les aide à préparer l'intervention des forces de police et de l'armée le lendemain. A Moscou, on décide d'envoyer 600 chars soviétiques. Ils roulent toute la nuit en direction de Berlin. Les dirigeants est-allemands peuvent dormir tranquille. L'URSS ne les abandonne pas.

17 JUIN Dès l'aube, ce n'est plus seulement Berlin-Est, c'est toute la RDA qui frémit ! La colère s'est répandue comme une traînée de poudre à travers le pays. Toutes les deux minutes, la Stasi reçoit un appel d'un de ses agents qui lui signale une grève. Les paysans se sont joints au mouvement de protestation. Toutes les classes sociales sont mobilisées. Au total, plus de 700 villes et communes sont touchées sur les 5 585 que compte le pays.


AdsD der Friedrich-Ebert-Stiftung

Hommage aux victimes à l'Ouest
Le 23 juin, la RFA commémore «les martyrs de la liberté», comme Edgar Krawetzke, dont le cercueil est exposé ci-dessus parmi ceux de six de ses camarades, morts comme lui à Berlin-Ouest. Quelques jours plus tard, Konrad Adenauer décrète le 17 juin jour de fête nationale en RFA.

Pas moins de 150 000 personnes défilent à Berlin, et un million dans tout le pays

A Berlin, des milliers de personnes marchent en direction de la Strausberger Platz. Elles proviennent des quartiers de la capitale mais aussi des banlieues proches, comme Hennigsdorf. Le cortège grossit au fil des minutes. Un anonyme, Edgar Krawetzke, croise par hasard les manifestants alors qu'il s'apprête à se rendre à l'agence pour l'emploi. Ce jeune chômeur décide de se joindre à la foule. Lui aussi en a assez de la situation : Berlin, sa ville, est coupé en deux, la vie coûte cher, et il n'a toujours pas trouvé de travail. Il reprend en cœur les slogans criés par les manifestants : «Nous voulons des élections» ou encore «Spitzbart, Bauch und Brille sind nicht des Volkes Wille», «La barbiche (pour Walter Ulbricht), le ventre (pour Wilhelm Pieck, le président de la RDA connu pour son embonpoint) et les lunettes (pour Otto Grotewohl, président du Conseil des ministres) ne représentent pas le peuple». En milieu de matinée, pas moins de 150 000 personnes défilent dans les rues de Berlin. Un million dans tout le pays, soit 17 % de la population. Ça n'est plus une grève ouvrière, c'est une insurrection populaire. A la Brandenburger Tor, la porte historique symbolisant la frontière entre les deux Berlin, les manifestants retirent le drapeau rouge communiste pour hisser à la place celui noir, rouge et jaune, aux couleurs de l'Allemagne. Un peu partout dans le pays, ils s'en prennent aux bâtiments officiels du régime : ils envahissent les sièges du parti communiste, de la police et de la Stasi, ils attaquent les prisons et libèrent les détenus.

Solidarité entre les insurgés
Touché au ventre, un chômeur, Edgar Krawetzke, est transporté à Berlin-Ouest par les manifestants. Il y mourra quelques heures plus tard.

Les forces de l'ordre est-allemandes se retrouvent vite dépassées par les événements. Les transports sont bloqués. Les bus et le métro ne fonctionnent plus. «Désormais, c'est eux ou nous», glisse le ministre de la Stasi, Wilhelm Zaisser à un adjoint – une confidence citée par l'historien Rolf Steininger dans son livre «17. Juni 1953 - Der Anfang vom langen Ende der DDR» («17 juin, le début d'une longue agonie en RDA», éditions Olzog, 2003). Avec Ulbricht et Grotewohl, il n'a d'autre choix que de s'enfuir à Berlin-Karlshort pour se mettre à l'abri. Tous trois appellent Moscou à l'aide : les forces soviétiques prennent position sur Alexanderplatz, dans le centre, et ferment tous les postes-frontières entre Berlin-Est et Berlin-Ouest. Vers midi, les ●●●

●●● chars arrivés d'URSS entrent dans la ville. Les premiers tirs retentissent. A 13 heures, la puissance d'occupation soviétique décrète elle-même l'état d'urgence à Berlin et dans 167 villes ou districts de la RDA. La répression peut commencer.

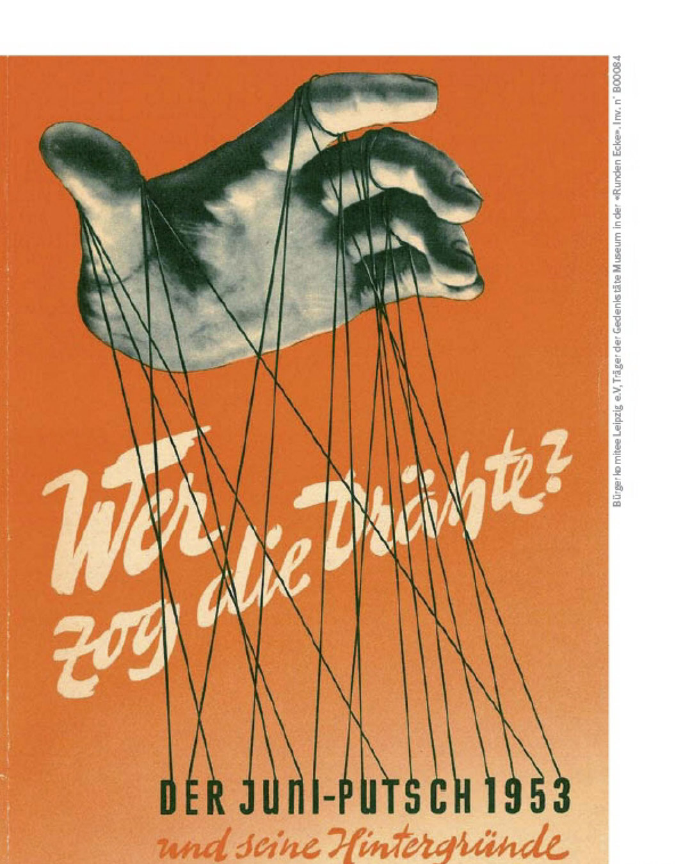
Toutefois, à Berlin, comme dans le reste du pays, les manifestants ripostent aux forces de l'ordre. Face aux blindés, ils lancent des pierres trouvées çà et là dans les rues en ruine. Des affrontements éclatent. La violence s'intensifie à Berlin-Est, dans le quartier de la Maison des ministères, près de la frontière. Sur la Leipziger Platz, les policiers forment une chaîne pour encercler la foule. Edgar Krawetzke est parmi les manifestants. Les soldats tirent et le jeune homme est touché en plein ventre. Ses camarades le hissent sur leurs épaules et réussissent à le faire passer à Berlin-Ouest. Mais Edgar Krawetzke a perdu trop de sang et meurt de l'autre côté de la frontière. En milieu d'après-midi, les manifestants comprennent qu'ils ne font pas le poids face à la puissance de l'armée. Dans un dernier élan d'espoir, ils mettent à feu des kiosques à journaux, pillent des magasins et affrontent les forces de l'ordre. Les policiers et des éléments de la Stasi s'activent pour arrêter les derniers téméraires. A 19 heures, le calme revient dans la capitale. Cette belle journée d'été se termine dans un bain de sang : une soixantaine de personnes sont mortes à travers le pays. Des civils pour la plupart, mais aussi cinq membres de la police. Face à la colère du peuple, le régime communiste n'a pas trouvé d'autre réponse que la violence.

18 JUIN Au petit matin, les manifestations se poursuivent dans quelques villes de la RDA. La police n'hésite plus à tirer pour mater le mouvement. La chasse aux manifestants est lancée. Pour donner l'exemple, les autorités soviétiques ordonnent l'exécution immédiate de «révolutionnaires» : dix-huit manifestants sont condamnés à mort. Trois sont exécutés le jour même, deux quelques jours plus tard. Difficile de savoir ce qui est arrivé aux treize autres. Une nouvelle qui effraie les manifestants de la veille. Ils préfèrent se terrer chez eux.

Au siège du SED, les dirigeants est-allemands mettent au point leur riposte. Trop honteux d'avoir dû faire face au mécontentement du peuple, ils préfèrent réécrire l'histoire : le 17 juin devient le «TAG X», le jour J. Le jour où des «agents de l'Ouest se sont infiltrés dans Berlin-Est et toute la RDA pour faire chuter le régime. Mais heureusement, le pouvoir a réussi à arrêter les agents impérialistes». La machine à propagande est lancée. L'occasion pour faire le ménage dans les rangs du pouvoir : à Moscou, Nikita Khrouchtchev évince Beria ; à Berlin, Walter Ulbricht est conforté dans son siège de secrétaire général du SED, et il écarte Wilhelm Zaisser de la direction de la Stasi qui devient le parfait bouc émissaire : tout est arrivé par sa faute, car il n'a pas vu «les signes avant-coureurs du putsch fasciste». Dès le lendemain de l'insurrection, c'est Eric Mielke, l'adjoint de Wilhelm Zaisser, qui prend les commandes de la police d'Etat et fait arrêter «les agitateurs, les provocateurs et les leaders du putsch». Il faut leur donner une bonne leçon, mater l'esprit de rébellion.

«Ne serait-il pas plus simple pour le gouvernement de dissoudre le peuple et d'en élire un autre ?»

Au soir du 19 juin, on sonne chez Max Fettling. Ironie du sort : le syndicaliste dévoué au régime et confiant dans sa justice est arrêté et inculpé pour avoir incité les ouvriers à faire grève. Le 20 juin, le parquet de la RDA créé un état-major chargé de coordonner et de gérer les inculpations des accusés. Il va avoir du pain sur la planche : en quelques jours, la police procède à 15 000 arrestations, la plus grande vague d'interpellations de l'histoire de la RDA. «Avez-vous honte comme j'ai honte ?» écrit Kurt Barthel, le premier secrétaire de l'union des écrivains de RDA, dans le quotidien «Neues Deutschland» du 21 juin. «Autant il est facile de réparer des maisons ; autant il va être difficile, très difficile pour le peuple de regagner la confiance des autorités.» L'écrivain Bertolt Brecht croit connaître «la solution», le titre



Bürgerkomitee Leipzig e.V, Träger der Gedenkstätte Museum in der «Runden Ecke». Inv. n° B00084

L'Ouest est accusé de «tirer les ficelles»
Seule la propagande permet au régime de garder la tête haute : le 17 juin devient ce «jour J» où des agents de l'Ouest ont voulu renverser la RDA. Ici, la couverture d'un livre défendant cette thèse (1954).



Hans Günter Quaschinsky, Bundesarchiv

de son célèbre poème écrit aussitôt après, mais publié après sa mort en 1959 : «Ne serait-il pas plus simple alors pour le gouvernement de dissoudre le peuple et d'en élire un autre ?»

Dès le mois suivant, le régime est-allemand se con-centre sur son objectif : briser toute résistance de la population. En moins d'un an, les dossiers judiciaires relatifs au 17 juin sont bouclés. Sur les 15 000 personnes interpellées, seules 1 800 sont finalement condamnées. Car difficile pour les juges de prouver pour chaque cas un pseudo-lien avec l'Ouest. Les peines vont de six mois à plusieurs années de prison. Les leaders prennent cher : vingt ans de prison pour certains. Le 26 mai 1954, après onze mois de détention et des heures et des heures d'interrogatoires, Max Fettling est reconnu coupable : «Il est l'un des organisateurs de la tentative de putsch fasciste», résume le verdict. Le juge va même jusqu'à voir dans la lettre adressée à Otto Grotewohl «des paroles types des agents impérialistes de l'Ouest». Max Fettling écope de dix ans de prison. Libéré avec sursis en 1957, il s'enfuit à Berlin-Ouest, où il mourra en 1974.

A chaque 17 juin, pendant près de quarante ans, le régime est-allemand redouble de prudence. Et si le peuple se révoltait de nouveau ? Ce jour-là, interdiction est faite de se regrouper à plus de quatre personnes. Après le traumatisme de 1953, le régime est plus que jamais déterminé à étouffer la flamme contestataire. C'est la Stasi qui veille au grain. Dans les semaines qui ont suivi l'insurrection, la police d'Etat a renforcé son réseau d'espions. Dès 1954, elle dispose de près de 30 000 agents contre 15 000 deux ans auparavant. Le grand ordonnateur de cet outil de contrôle des masses s'appelle Eric Mielke, numéro 1 de la Stasi à partir de 1957. Après chaque insurrection survenant dans le bloc de l'Est, une répression préventive a lieu en RDA : la Stasi organise des vagues d'arrestations d'opposants après la révolte en Hongrie en 1956, après le printemps de Prague en 1968 et dès le début des manifestations en Pologne dans les années 1980. En août 1989, alors que l'URSS commence à se fissurer et que le régime est-allemand fait face aux premières manifestations de citoyens, Eric Mielke, toujours ministre de la Stasi, n'en croit pas ses yeux. Devant des proches il s'exclame, incrédule : «Serait-on face à un nouveau 17 juin ?» Le 9 novembre, le Mur de Berlin tombe. Pour le grand historien Karl-Wilhelm Fricke, «la révolution pacifique d'automne 1989 termine ce qui a été entamé en 1953». La nouvelle génération réussit cette fois à obtenir ce pourquoi ses parents étaient descendus dans la rue : la liberté, la démocratie, la réunification. Cette fois, les chars soviétiques sont restés dans leurs casernes. Et ça fait toute la différence. ■

Une vague de procès sans précédent

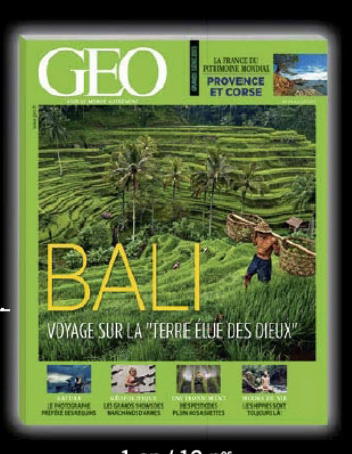
Dans les mois suivants la révolte, les manifestants interpellés défilent les uns après les autres à la barre. Les leaders écopent de plusieurs années de prison. Pour l'exemple.

1, 2 OU 3 ABONNEMENTS ! CUMULEZ

1 abonnement = 3€50 /mois au lieu de ~~5€50~~*

2 abonnements = 5€50 /mois
soit 20% de réduction**

3 abonnements = 7€40 /mois
soit 30% de réduction**
+ VOTRE CADEAU *La parure de stylos*



1 an / 12 nos

La curiosité du monde, l'appétit de connaissance, la soif de découverte n'ont jamais été aussi vivaces. Rêves d'évasion, projets de voyage, enjeux géopolitiques, nouveaux modes de vie, conséquences du changement climatique…



1 an / 6 nos

Une vision à 360° d'une destination de rêve. **Quels sont les endroits à ne pas manquer ? Que s'y passe-t-il de nouveau ? Quels musées visiter ? Quels itinéraires choisir ?** Culture, société, traditions vivantes…



1 an / 6 nos

Des photos d'époque, des récits inédits, des documents d'archives exclusifs, des entretiens avec des personnages marquants… Vous trouverez dans chaque numéro de GEO Histoire **une fresque complète d'un grand moment de notre Histoire.**



Editions Tristam

Ce charleston dansé par Joan Crawford dans «Our Dancing Daughters» (1928), incarne tout le glamour de l'âge d'or d'Hollywood. Mais la réalité était souvent plus sordide.

TÉMOIGNAGE

LA FACE CACHÉE DE LA CAPITALE DU CINÉMA

Il s'en passe de belles à Hollywood, derrière les décors de carton-pâte. La sulfureuse compilation de ragots du cinéaste Kenneth Anger n'épargne personne…

Kenneth Anger a vu le jour, pour ainsi dire, dans les coulisses du cinéma : né en 1927 à Santa Monica (Californie), ce petit-fils d'une costumière d'Hollywood, est devenu par la suite un des pionniers de la culture gay, auteur de films qui ont scandalisé l'Amérique, réjoui Jean Cocteau, et influencé des cinéastes comme David Lynch, Rainer Fassbinder ou Martin Scorsese. Très tôt, Anger s'est passionné pour les dessous de la machine à rêves, collectionnant articles de presse, anecdotes et autres médisances sur les personnalités du septième art. Compilant les affaires d'addictions, de chantages, d'adultères, les comptes rendus de procès ou encore les récits de crimes de sang, Kenneth Anger a composé, en 1959, cette histoire iconoclaste d'Hollywood parce qu'il avait besoin d'argent. Les éditions Tristram ont eu l'excellente idée de rééditer ce brûlot en collection Souple, à un prix modique et illustré de photos de la collection personnelle de Kenneth Anger.

L'auteur nous entraîne dans les noirs réseaux de cette «Babylone de celluloïd», des années 1910 au crépuscule des années 1950-1960. On y découvre l'omniprésence de la drogue. Dès 1916, un voyageur britannique, visitant Hollywood, qualifie les autochtones de «faune du cinéma composée de détraqués sexuels ivres de cocaïne». La poudre blanche exerce partout ses ravages. Sa première victime a les traits sublimes de l'actrice Olive Thomas, foudroyée en 1920, à l'âge de 20 ans. Les affaires de mœurs, ensuite, qui égratignent jusqu'aux plus grands. Comme Chaplin, piégé par son goût pour les jeunes filles mineures. En 1924, il est obligé d'épouser Lita Grey, 16 ans, enceinte de ses œuvres alors qu'il a lui-même 35 ans. «Eh bien, les gars, c'est toujours mieux que la prison, mais ça ne durera pas», confie-t-il à ses amis : le couple divorce trois ans plus tard.

L'ouvrage de Kenneth Anger vaut aussi pour sa riche iconographie : une des plus belles photos de groupe nous montre la vedette Mae Murray le jour de ses noces avec un prince d'origine russe. C'est à elle, ruinée par le krach de 1929, abandonnée par son mari à New York, réduite à dormir sur les bancs de Central Park et bientôt arrêtée pour vagabondage, que nous devons la plus jolie définition des stars d'Hollywood : «Nous étions comme des libellules. Nous donnions l'impression de rester suspendus en l'air sans le moindre effort, mais en réalité nos ailes battaient très, très vite…»

Anger consacre aussi de passionnantes pages aux journaux, ancêtres des tabloïds actuels, qui, à partir des années 1930, livrent au public les turpitudes des stars. Sans nuisance durable, apparemment. La bisexualité tranquille de Marlene Dietrich ne contrarie en rien sa carrière. Le fracassant divorce pour adultère de Mary Astor ne l'empêche pas d'être acclamée pour sa prestation dans «Le Faucon maltais». Et l'assassinat à coups de couteau de l'amant de Lana Turner par sa fille est un puissant coup de pub pour la star. De nos jours, les révélations de Kenneth Anger n'ont rien de très renversant, mais l'inventivité poétique de son style et la pure beauté des images rapprochent ce grinçant album souvenir des meilleures productions d'Hollywood en son âge d'or. ■

JEAN-BAPTISTE MICHEL

«Hollywood Babylone», de Kenneth Anger. Traduit par Gwilyn Tonnerre, éd. Tristram, 320 pages, 11,95 €.



RÉCIT

LA BALADE DE MONA LISA

La Joconde a disparu ! En 1911, un voleur dérobe le tableau de Léonard de Vinci. Son larcin nous plonge dans la France du préfet Lépine et de Léon Daudet.

Lundi 21 août 1911, à 7 heures du matin, un homme pénètre dans le musée du Louvre, à Paris. Arrivé dans le Salon carré, il décroche le tableau le plus célèbre du monde, La Joconde, avant de prendre la fuite par un escalier de service et de disparaître dans les rues de Paris... En retraçant cet incroyable fait divers, l'historien Jean-Yves Le Naour nous entraîne dans les coulisses du grand musée parisien, au début du XX[e] siècle. Tout y est surprenant : la désinvolture des gardiens, le manque de clairvoyance du directeur (la presse avait prédit qu'un vol important serait commis un jour), le nombre d'objets qui disparaissent régulièrement sans que personne ne s'en émeuve ou encore la personnalité de certains suspects (le poète Guillaume Apollinaire ou le peintre Pablo Picasso...). Ce récit est aussi l'occasion de rencontrer les pionniers de la police moderne comme le préfet Lépine, créateur de la brigade criminelle ou le criminologue Bertillon, à qui l'on doit le système d'identifications par empreintes digitales.

L'auteur du livre revient aussi sur les remous causés par ce casse digne d'Arsène Lupin. Car l'enquête s'enlisant, l'affaire devient politique. La droite, alors dans l'opposition, fustige les fonctionnaires des musées, qu'elle considère comme des vampires budgétaires, et réclame des mesures libérales. La presse nationaliste, comme «L'Action française» de Léon Daudet, accuse les puissances étrangères, les francs-maçons, ou voit derrière ce vol «la main d'un juif».

Le véritable coupable sera finalement démasqué – nous n'en dirons pas plus pour ne pas déflorer le mystère. Les investigations auront simplement été plus longues que prévues. Au lendemain du vol, le préfet Lépine avait assuré que l'enquête serait bouclée en quelques jours. En réalité, il aura fallu plus de deux ans pour que Mona Lisa soit retrouvée, puis ramenée sur les cimaises du Louvre, en janvier 1914. ■

CYRIL GUINET

«Qui a volé la Joconde ?», de Jean-Yves Le Naour, éd. Vendémiaire, 154 pages, 7 €.



Roger-Viollet

Il y a foule en janvier 1914 pour le retour de La Joconde au Louvre. Depuis deux ans, le vol du tableau fait grand bruit dans l'opinion publique.

TÉMOIGNAGE

UN PHILOSOPHE CHEZ LES SAUVAGES

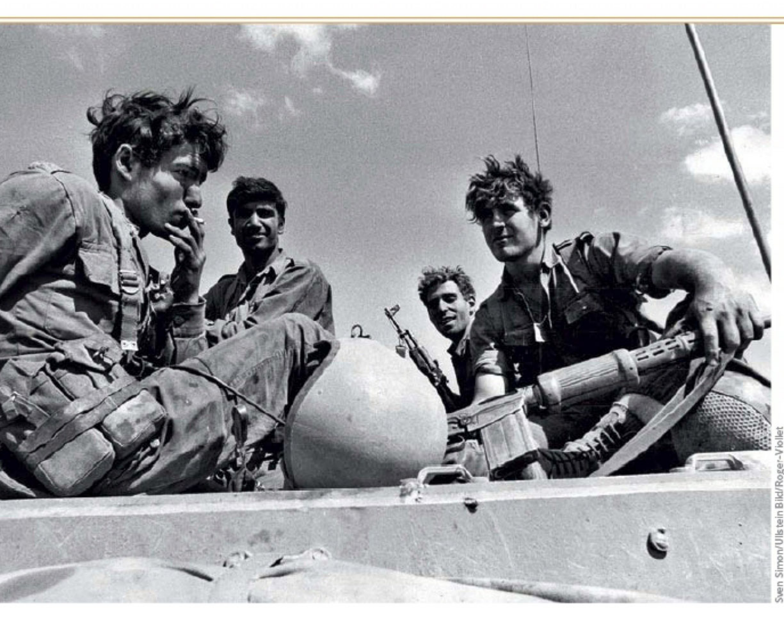
L'un des pionniers de l'Amérique française raconte sa rencontre avec les peuples amérindiens.

Au début du XVIII[e] siècle, une large part du continent nord-américain avait été colonisée par les Français. Depuis l'embouchure du Saint-Laurent, ces possessions englobaient la région des Grands Lacs avant de redescendre le long du Mississippi jusqu'en Louisiane. Cette «Nouvelle France», riche de promesses, voyait affluer une population de commerçants et d'aventuriers. Parmi eux, le baron Louis Armand de Lom d'Arce, alias Lahontan, débarque à Québec en 1683. Dix ans durant, il explore les Grands Lacs, sympathise avec les Indiens algonquins et rédige des récits de voyage, qui connaîtront un grand succès dans l'Europe des Lumières... avant de sombrer dans l'oubli. L'éditeur québécois Lux exhume ces mémoires, dans lesquelles l'explorateur livre une description précise des terres et des mœurs des Amérindiens. Mais derrière un regard anthropologique, le baron, volontiers provocateur, loue le «bon sauvage» pour critiquer la société européenne. Un récit fascinant. ■



VALÉRIE KUBIAK

«Mémoires de l'Amérique septentrionale», de Lahontan, édition préparée par Réal Ouellet, éd. Lux, 328 pages, 16 €.



Sven Simon/Ullstein Bild/Roger-Viollet

Sur ce cliché pris en Syrie en octobre 1973, ces jeunes soldats israéliens paraissent détendus : leur supériorité militaire ne fait pas le moindre doute.

ESSAI

UNE TROP GRANDE CONFIANCE

Octobre 1973. La guerre du Kippour embrase le Moyen-Orient. Elle ne dure que trois semaines, mais bouleverse pour longtemps les données géopolitiques de la région.

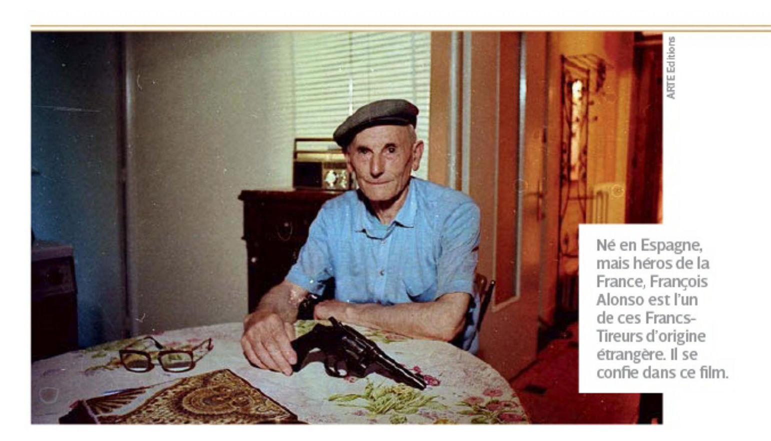
Yom Kippour est l'une des plus grandes fêtes du judaïsme : au cours de ce jour du Grand Pardon, les hommes demandent grâce à Dieu pour les offenses qu'ils ont commises. Mais pour les Israéliens, cette date évoque aussi un événement tragique de leur Histoire. Le samedi 6 octobre 1973, jour de la fête de Kippour, à 14 heures, la Syrie et l'Egypte déclenchent contre l'Etat hébreu une guère qui va durer trois semaines. Cette «guerre du Kippour» est finalement remportée par Israël. Mais l'attaque éclair, le manque de préparation de l'état-major, la panique des autorités et les 2 650 soldats israéliens tués provoquent dans le pays un traumatisme dont il ne s'est pas encore relevé.

Dans cet essai passionnant, le journaliste spécialiste de la politique israélienne Marius Schattner et l'historienne Frédérique Schillo, également spécialiste de l'Etat hébreu et des relations internationales, analysent tout d'abord les causes de cet événement dramatique. En 1973, les Israéliens ont en fait péché par «aveuglement». Six ans plus tôt, en 1967, durant la guerre des Six Jours, leur armée a écrasé celle de l'Egyptien Nasser et ainsi triplé la surface du territoire national. Depuis, selon les auteurs, ils sont grisés par un sentiment de toute-puissance et n'ont pas pris la mesure de la guerre d'usure menée par les forces régulières arabes et la guérilla palestinienne entre 1967 et 1970. Ils négligent aussi le réarmement de l'Egypte par l'URSS. Ils croient d'autant moins que l'Egypte osera à nouveau s'attaquer à eux qu'ils sous-estiment le successeur de Nasser, mort en 1970 : Anouar El Sadate est qualifié par eux de «bouffon» et de «marchand de tomates». Non pas que les Israéliens soient mal informés : au contraire, ils le sont trop. Et pas par n'importe qui : l'agent n°1 du Mossad est... un Egyptien nommé Ashraf Marwan, noceur et joueur invétéré, gendre de Nasser, puis proche conseiller de Sadate ! Ce personnage de roman vend de précieux renseignements aux Israéliens. Ceux-ci ont donc tout en main, et pourtant tout leur échappe. Par erreur d'interprétation, par mépris de l'adversaire, par autopropagande... C'est comme si, écrira le secrétaire d'Etat américain Henry Kissinger, «Sadate avait paralysé ses opposants avec leurs propres idées reçues».

L'autre thème du livre est le bouleversement que provoque la guerre du Kippour dans l'esprit israélien. En dépit du cessez-le-feu proclamé le 25 octobre 1973 en sa faveur, Israël est démoralisé par cette attaque surprise. L'Etat hébreu voit s'effondrer les trois principes de base de sa sécurité : efficacité de la dissuasion, rapidité de l'alerte, nécessité d'une victoire décisive. Le Premier ministre Golda Meir démissionne l'année suivante. Le parti travailliste, qui dominait l'Etat depuis sa création en 1948, se voit supplanté par une droite ultranationaliste. Les auteurs replacent ces métamorphoses dans le contexte global du premier choc pétrolier, du désengagement américain au Vietnam et de la fin de la guerre froide. Et nous entraînent du plateau du Golan jusqu'au désert du Sinaï, aux prémisses d'une crise qui persiste depuis quarante ans. ■

J.-B. M.

«La guerre du Kippour n'aura pas lieu», de Marius Schattner et Frédérique Schillo, éd. Versaille, 320 pages, 21,90 €.



ARTE Editions

Né en Espagne, mais héros de la France, François Alonso est l'un de ces Francs-Tireurs d'origine étrangère. Il se confie dans ce film.

DVD

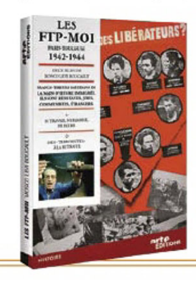
L'INTERNATIONALE DES RÉSISTANTS

Au péril de leurs vies, ces étrangers ont combattu pour défendre la France, leur terre d'asile. Ce film leur rend hommage à travers des témoignages bouleversants.

Raymond Lévy, ancien résistant à Toulouse, nous montre comment on fabriquait une bombe. Il fallait agir vite : «Plus la mèche était courte, plus le risque de sauter avec elle était grand.» La formule définit bien le destin précaire et l'héroïsme singulier des Francs-Tireurs partisans de la main-d'œuvre immigrée (FTP-MOI), un mouvement de résistance créé au printemps 1942. Mosco Lévi Boucault consacre à leur épopée deux films de témoignages, tourné l'un à Toulouse, l'autre à Paris. Beaucoup de ces combattants de l'ombre étaient juifs, tous étaient d'origine étrangère et vouaient à la France, leur terre d'asile, un «amour irrationnel». Les juifs, dont les familles étaient cachées ou déjà déportées, n'eurent guère le choix. Ils savaient qu'en luttant, ils auraient plus de chance de survivre qu'en restant passifs. Prendre les armes ne fut cependant pas chose facile. «C'est dur de tuer quelqu'un», soupire Charles Mizfliker, un des témoins de ce film. Il se rappelle sa paralysie, la première fois qu'il a dû abattre un Allemand dans la rue : «Il ne m'avait rien fait ! C'était un officier allemand, mais c'était aussi un homme, peut-être même un communiste !»

Sympathisants ou communistes, ces combattants l'étaient également. Le Parti les avait incités à former des groupes de résistants étrangers. Mais, – et l'on touche là à la part obscure de l'Histoire – au moment du plus grand danger, ces hommes, dont certains seront fusillés, ont été abandonnés «dans la nuit de la nuit de la Résistance», affirme l'historien Philippe Ganier-Raymond. Pour des raisons politiques et de propagande, semble-t-il : il valait mieux, pour l'avenir du communisme français, que ses héros s'appellent Rol Tanguy ou le colonel Fabien, que Jakubowicz ou Manouchian... C'est sur cette hypothèse tragique que se concluent ces deux beaux films. ■

J.-B. M.



«Les FTP-MOI, Paris-Toulouse, 1942-1944», deux films de Mosco Lévi Boucault. Arte Editions, 18,62 € (4,99 € en vod sur boutique.arte.tv).



DÉCOUVREZ NOTRE Tarifs privilégiés



GEOBOOK
5000 IDÉES DE SÉJOURS EN FRANCE

Où aller ? Quand partir ? Que voir ? Que faire ?

Mer ou montagne, lac ou rivière, nature ou culture, châteaux ou festivals... Notre beau pays recèle des trésors touristiques qui sont autant de raisons de choisir ses vacances à la carte.

Cet ouvrage fait le tour des 100 départements français et vous propose des lieux tantôt incontournables, tantôt insolites, à expérimenter le temps d'un weekend ou d'un séjour prolongé !

• Un guide pratique détaillé illustré de très belles photos
• Des tableaux pour choisir votre séjour en fonction de la saison, de l'ensoleillement, de la distance...

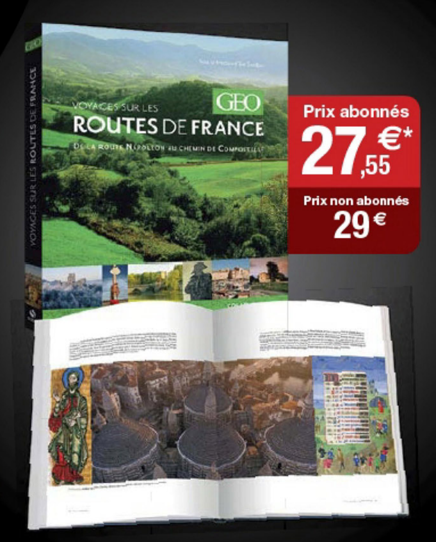
Editions GEO • **Livre broché** • Format : 18 x 24 cm • 400 pages • **Réf. : 12740**

Partez sur les routes de France
qui ont façonné l'Histoire !

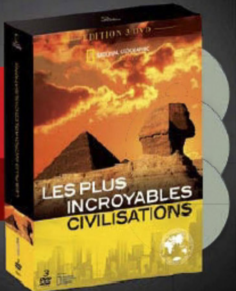
De la route des Cathares, dont les forteresses dressent toujours leurs ruines altières au cœur des Pyrénées, à la route de Compostelle parcourue par des millions de pèlerins, ce très bel album vous propose d'emprunter **14 itinéraires splendides** jalonnés d'aventures et d'anecdotes étonnantes…

Retrouvez un panorama culturel et naturel, richement illustré où se croisent personnages de légende, superbes paysages et **patrimoine historique**. Chaque route est accompagnée d'une carte détaillée qui matérialise les grandes étapes du voyage, ainsi que de **superbes photographies**, sans oublier toutes les **infos pratiques** pour se lancer dans l'aventure.

Editions GEO • **Plus de 150 photos, cartes détaillées et documents anciens** • **Inclus un carnet de voyage de 16 pages** • Format : 255 x 300 mm - 208 pages • **Réf. : 11161**







LE COFFRET 3 DVD
LES PLUS INCROYABLES CIVILISATIONS

Partagez le raffinement de l'art maya avant de percer les mystères de l'écriture de ce peuple ! Admirez la pyramide de Danta au coeur de l'Amérique centrale, digne des édifices du plateau de Gizeh construits par les pharaons. Ce coffret offre un nouveau regard sur la civilisation maya où des cités florissantes existaient 1000 ans plus tôt qu'on ne le pensait !

• **DVD 1** : Egypte, les secrets des pharaons - Durée 56 min
• **DVD 2** : L'aube des Mayas - Durée 53 min
• **DVD 3** : 2210, les chemins de l'apocalypse - Durée 94 min

DVD • **Réf. : 12668**

SÉLECTION DU MOIS !
pour nos abonnés !



PRIX SPÉCIAL **69€** au lieu de ~~149€~~
ÉCONOMISEZ **80€**

BIBLICA
L'ATLAS DE LA BIBLE EN TRÈS GRAND FORMAT !

Partez pour un voyage historique et culturel sur les terres de la Bible !

Replacez les textes sacrés **dans leur contexte géographique, historique et culturel,** rejoignez le carrefour des civilisations, entre passé et présent, admirez les œuvres d'art que ces textes ont inspiré et accédez à toutes les dimensions de la Bible.

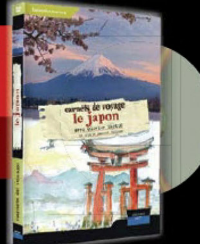
Conçu et rédigé par **une équipe de spécialistes** - historiens, géographes, exégètes, iconographes - ce livre clair, documenté et vivant s'adresse à tous, croyants et non croyants, car les textes sacrés reflètent en effet **toute l'histoire de l'humanité.**

Ouvrage relié présenté dans un fourreau luxueux • 550 illustrations et 125 cartes.

Editions EDL/GEO • Format : 42,9 x 32,9 x 6,4 cm • 576 pages
Poids : 7,7kg • Réf. : 11206

* La loi ne nous autorise pas à accorder une remise supérieure à 5 % sur ces produits

Prix abonnés **12€**
Prix non abonnés **14€99**



DVD CARNETS DE VOYAGE

Un nouveau regard sur le Japon à travers les illustrations d'un artiste !

Le pays du Soleil Levant est fascinant, un pays qui ne ressemble à aucun autre, avec son histoire, sa culture et sa société uniques. En compagnie de l'illustrateur Olivier Martin, découvrez des croquis, dessins et aquarelles qui dévoilent une culture nippone aux multiples facettes.

DVD • Durée 52 min • **Réf. : 12027**

COMMANDEZ-LES DÈS AUJOURD'HUI !

À découper ou à photocopier et à retourner à :
Les Éditions GEO - 62069 Arras Cedex 9

Mes coordonnées : ❑ Monsieur ❑ Madame ❑ Mademoiselle GH0931V

Nom
Prénom
N° et rue
Code postal Ville
E-mail @

❑ Je règle par chèque ci-joint à l'ordre de GEO.

❑ Je règle par carte bancaire ❑ Visa ❑ Mastercard

Date de validité

Code de sécurité
(les 3 derniers chiffres au verso de votre carte afin de sécuriser votre paiement)

Signature :

Comment profiter des tarifs privilégiés ?

❑ **Je suis déjà abonné(e) au magazine GEO** et je profite automatiquement des tarifs privilégiés.

❑ **Je m'abonne** et je profite immédiatement des réductions réservées aux abonnés. J'ajoute au montant de ma commande **49,90 €** (1 an/12 numéros).

❑ Je ne suis pas abonné(e) et je règle donc mes achats au prix non-abonnés.

Nom de l'ouvrage	Réf.	Qté.	Prix unitaire en €	Total en €
Biblica	11206	....	....	....
Voyage sur les routes de France	11161	....	....	....
Coffret 3DVD Civilisations	12668	....	....	....
GEOBOOK séjours en France édition 2013	12740	....	....	....
DVD Carnets de voyage Le Japon	12027	....	....	....

Participation aux frais d'envoi**	+ 5,95 €
❑ **Je m'abonne à GEO aujourd'hui** (1 an - 12 numéros)	+ 49,90 €

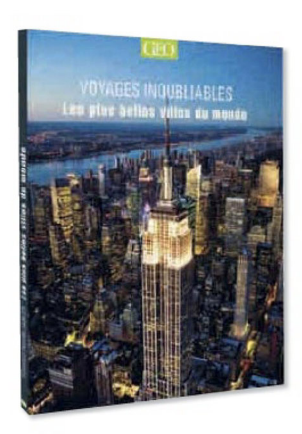
** Au-delà de 5 articles ou pour toute demande spéciale, nous consulter au 0 811 23 22 21 (prix d'un appel local) afin d'assurer une livraison optimale et garantie de votre commande.

Total général en € : ....

Offre valable en France métropolitaine jusqu'au 31/12/2013, dans la limite des stocks disponibles. Photos non contractuelles. Délai de livraison sous 10 jours, sinon maximum de 6 semaines. Si, par extraordinaire, votre produit vous arrivait endommagé ou ne vous apportait pas entière satisfaction, vous disposez d'un délai de 15 jours à compter de la réception de votre commande afin de nous retourner le produit qui ne vous conviendrait pas, dans son emballage d'origine. Selon votre souhait, il vous sera remplacé ou remboursé sans discussion. Les informations ci-dessus sont indispensables au traitement par PRISMA MEDIA de votre commande. A défaut, votre commande ne pourra être mise en place. Ces informations sont communiquées à des sous-traitants pour la gestion de votre commande. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amené à recevoir des propositions des partenaires commerciaux du groupe PRISMA MEDIA. Si vous ne le souhaitez pas, vous pouvez cocher la case ci-contre ❑ Vous disposez d'un droit d'accès, de rectification et d'opposition pour motifs légitimes aux informations vous concernant auprès du groupe PRISMA MEDIA.

BEAU LIVRE

LE TOUR DE LA PLANÈTE, D'UNE VILLE À L'AUTRE



Prêts à embarquer pour un voyage inoubliable dans les plus belles villes du monde ? Cet album offre au lecteur de très nombreuses informations culturelles et historiques mais aussi des photos dignes des plus grands reportages GEO. Au total, 50 d'entre elles sont passées en revue, mégalopoles tentaculaires ou cités à taille humaine, parfois plus secrètes : Prague, Dubrovnik, Ispahan, Shanghai, Tokyo, Jérusalem, Fès, Buenos Aires, Saint-Pétersbourg…

Parce que les siècles et les civilisations successives ont façonné ces lieux, ils livrent encore au voyageur, qui sait s'attarder leurs mille et un trésors. Ainsi, à Florence, appréciera-t-on les fruits de la révolution artistique de la Renaissance, comme à Bangkok, les merveilles du Grand Palais et les 400 «wat» colorés (temples bouddhiques), oasis de calme fréquentés par les moines à la robe safran. Accompagnant les photos, les textes font vivre ces lieux exceptionnels. On trouve aussi pour chaque destination des informations pratiques. GEO vous indique la période idéale pour visiter l'endroit choisi, les promenades et les lieux incontournables, des anecdotes de voyage, des conseils pour adopter la bonne attitude envers les habitants selon les usages, de même qu'un aide-mémoire des affaires indispensables à mettre dans sa valise. Un beau livre fait pour apprendre et s'évader ! ■

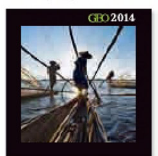
«Voyages inoubliables, les plus belles villes du monde», éd. Prisma/ GEO, 192 pages, 19,95 €. Disponible en librairie

---

AGENDA

Une année en images

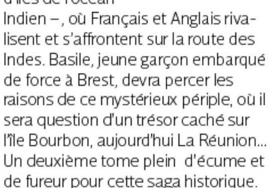
Ce nouvel agenda GEO retrace, au fil des images qui jalonnent l'année 2014, un itinéraire plein de surprises. On y découvre notamment des paysages méconnus, mais aussi des scènes de vie émouvantes. A chaque semaine de l'année, en pleine page, un cliché spectaculaire signé par l'un de nos photoreporters illustre l'espace nécessaire pour noter ses rendez-vous et organiser son planning personnel. Plus que jamais,ce nouvel agenda GEO vous invite à célébrer toute la planète en beauté !



«Agenda GEO 2014», éd. Prisma/GEO, 144 pages, 18,95 €. Disponible en librairie.

ROMAN

Cap sur l'aventure !



En 1781, la frégate la «Diane» vogue vers les Mascareignes – un chapelet d'îles de l'océan Indien –, où Français et Anglais rivalisent et s'affrontent sur la route des Indes. Basile, jeune garçon embarqué de force à Brest, devra percer les raisons de ce mystérieux périple, où il sera question d'un trésor caché sur l'île Bourbon, aujourd'hui La Réunion… Un deuxième tome plein d'écume et de fureur pour cette saga historique.

«L'Enigme de la Diane - Des Antilles aux Mascareignes», de Nicolas Grondin, éd. Prisma, 452 pages, 18,95 €. Disponible en librairie.



L'ABONNEMENT À GEO

Pour vous abonner ou pour tout renseignement sur votre abonnement

France et Dom Tom : Service abonnement GEO, 62066 Arras Cedex 9. Tél. : **0811 23 22 21** (prix d'une communication locale). Site Internet : www.prismashop.geo.fr
Abonnement 6 numéros GEO Histoire (1 an) : 29€. Abonnement 12 numéros GEO (1 an) + 6 numéros GEO Histoire (1 an) : 69,90 €.
Belgique : Prisma/Edigroup-Bastion Tower Etage 20 - Place du Champ de Mars 5 - 1050 Bruxelles. Tél. : (0032) 70 233 304. E-mail : prisma-belgique@edigroup.be
Suisse : Prisma/Edigroup - 39, rue Peillonnex - CH-1225 Chêne-Bourg. Tél. : (0041) 22 860 84 00. E-mail : prisma-suisse@edigroup.ch
Canada : Express Magazine, 8155, rue Larrey, Anjou (Québec) H1J 2L5. Tél. : (800) 363 1310. E-mail : expsmag@expressmag.com
Etats-Unis : Express Magazine PO Box 2769 Plattsburg New York 12901 - 0239. Tél. : (877) 363 1310. E-mail : expsmag@expressmag.com

Les ouvrages et éditions GEO

GEO, 62066 Arras Cedex 9. Tél. : 0811 23 22 21 (prix d'un appel local). Par Internet : www.prismashop.fr

RÉDACTION DE GEO HISTOIRE

13, rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex
Standard : **01 73 05 45 45.** Fax : 01 47 92 66 75.
(Pour joindre directement votre correspondant, composez le **01 73 05** + les 4 chiffres suivant son nom.)
Rédacteur en chef : Eric Meyer
Secrétariat : Claire Brossillon (6076), Corinne Barougier (6061)
Rédacteur en chef adjoint : Jean-Luc Coatalem (6073)
Directeur artistique : Pascal Comte (6068)
Responsable éditorial : Jean-Marie Bretagne (6168)
Secrétaire de rédaction unique : François Chauvin (6162)
Chef de studio : Daniel Musch (6173)
Rédactrice graphiste : Béatrice Gaulier (5943)
Service photo : Agnès Dessuant, chef de service (6021), Christine Laviolette, chef de rubrique (6075), Fay Torres-Yap (E-U)

Ont contribué à la réalisation de ce numéro :
Jean-Jacques Allevi, Jean-Louis Brunaux, Emilie Formoso, Virginie Gau, Clément Imbert, Cécile Leclerc, Claire Lecœuvre, Jean-Baptiste Michel, Léo Pajon, Lola Parra. Chefs de rubrique : Cyril Guinet, Valérie Kubiak et Volker Saux. Secrétaires de rédaction : Bénédicte Nansot et Geneviève Margarit. Rédactrices graphistes : Cathy Collet, Claudie Devoucoux et Patricia Lavaquerie. Iconographes : Catherine Chevallier, Laurence Folie, Miriam Rousseau et Laure Vigna. Cartographes : Sophie Pauchet, Hugues Piolet, Léonie Schlosser.

Fabrication : Stéphane Roussiès (6340), Jérôme Brotons (6282), Anne-Kathrin Fischer (6286), Jeanne Mercadante (4962)

Magazine édité par



13, rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex.
Société en nom collectif au capital de 3 000 000 €, d'une durée de 99 ans, ayant pour gérant Gruner + Jahr Communication GmbH. Ses trois principaux associés sont Média Communication S.A.S., Gruner und Jahr Communication GmbH, France Constanze-Verlag GmbH & Co KG.

Directeur de la publication : Rolf Heinz
Editeur : Martin Trautmann
Directrice marketing : Delphine Schapira
Chef de groupe : Virginie Baussan

(Pour joindre directement votre correspondant, composez le **01 73 05** + les 4 chiffres suivant son nom.)

Directrice exécutive Prisma Pub : Aurore Domont (6505).
Directrice commerciale : Chantal Follain de Saint Salvy (6448).
Directrice commerciale (opérations spéciales) : Géraldine Pangrazzi (4749).
Directrice de publicité : Virginie de Bernede (4981).
Responsables de clientèle : Evelyne Allain Tholy (6424), Pauline Minighetti (4550).
Responsable luxe Pôle premium : Constance Dufour (6423).
Responsable back office : Céline Baude (6467).
Responsable exécution : Sandra Ozenda (4639).
Assistante commerciale : Corinne Prod'homme (64 50).
Directrice des études éditoriales : Isabelle Demailly Engelsen (5338).
Directrice marketing client : Nathalie Lefebvre du Prey (5320).
Directeur commercialisation réseau : Serge Hayek (6471).
Direction des ventes : Bruno Recurt (5676). Secrétariat (5674).
Photogravure et impression : MOHN Media Mohndruck GmbH, Carl-Bertelsmann-Straße 161 M, 33311 Gütersloh, Allemagne.
 Dépôt légal : septembre 2013.
Diffusion Presstalis - ISSN : 1956-7855. Création : janvier 2012.
Numéro de Commission paritaire : 0913 K 83550.


ILS ONT OSÉ OZIRIS
ET VOUS ?
Oserez-vous OzIris ?
L'attraction pharaonique du Parc Astérix !
Dans des décors égyptiens spectaculaires,
embarquez pour une expérience décoiffante à couper le souffle !
Alors préparez-vous à en prendre plein les yeux.
En 2012, plus d'un million de visiteurs ont osé OzIris…
parcasterix.fr
Parc Astérix
PARIS
©2013 LES ÉDITIONS ALBERT RENÉ / GOSCINNY-UDERZO
Conception/Réalisation : EXTREME et FreeLance's l'Agence.
Grévin&Compagnie SA - SIREN334 240 033 – RCS Compiègne. Crédits photos : Blaise ARNOLD, Hervé CUSSOT, 2012.